

Les glaneurs alimentaires

Rapport d'étude qualitative

*Remis à la DIIESSES
pour le Haut Commissariat aux Solidarités Actives contre la Pauvreté
le 9 janvier 2009*

SOMMAIRE

Présentation de l'étude	3
I - Rappel du contexte et de la méthodologie	3
II - La réalisation du terrain	5
III - Le corpus	8
IV - Commentaire sur l'échantillon à la lumière des faits observés	12
Résultats de l'étude	15
Première partie : Les pratiques de glanage selon les lieux	15
1. Les fins de marché	15
1.1 Caractéristiques globales, pratiques et vécu induits	15
1.2 Les variations des pratiques de glanage en fin de marché et leurs déterminants	18
1.3 Au bilan : conditions d'accès aux produits et compétences requises	23
2. Les poubelles des rues commerçantes	28
2.1 Caractéristiques globales, pratiques et vécu induits	28
2.2 Les variations des pratiques de glanage dans les poubelles et leurs déterminants	30
2.3 Au bilan : l'expertise et les capacités nécessaires au glanage dans les poubelles	36
Deuxième partie : Les pratiques de glanage et les trajectoires de vie	37
1. Les variables et les profils	37
1.1 L'âge et le cycle de vie	37
1.2 La variable Logement	39
1.3 Le statut des produits glanables et les représentations de l'activité de glaner	40
1.4 Profils des glaneurs selon leur trajectoire et leur relation au glanage	40
2. Détail des profils	43
2.1 « Les jeunes marginaux »	43
2.2 « Les jeunes avec un mode de vie de type alternatif »	47
2.3 « Les retraités »	53
2.4 « Les personnes entre deux mondes »	57
2.5 « Les anciens de la rue »	60
2.6 « Les représentants de la vie en précarité »	64
2.7 « Les alternatifs et les opportunistes »	71
Troisième partie : Les glaneurs et leur consommation alimentaire	75
1. Les postures d'approvisionnement et de consommation des produits glanés	75
1.1 Rappel : des postures qui émergent dans un contexte de contrainte et d'aléatoire	75
1.2 Les composantes des logiques de consommation	76
1.3 La logique de « consommation immédiate »	76
1.4 La logique de « consommation organisée »	78
2. Les représentations associées à l'alimentation selon les circuits d'acquisition	81
2.1 Les produits glanés au marché Vs ceux des poubelles des commerces	81
2.2 L'alimentation issue du glanage Vs celle fournie par l'aide alimentaire	82
3. Bilan sur les relations entre glanage et aide alimentaire	85
3.1 Les différents glaneurs et l'aide alimentaire	85
3.2 Les principaux facteurs influant sur le recours à l'aide	85
Conclusion	88

PRESENTATION DE L'ETUDE

I. RAPPEL DU CONTEXTE ET DE LA METHODOLOGIE

LE CONTEXTE

Il n'existe pas, aujourd'hui, d'étude sociologique spécifique sur le phénomène du glanage, notamment alimentaire.

Mais de nombreux articles de presse ont fait référence en 2008 au phénomène des « glaneurs » désignant sous ce terme des personnes qui, pour des raisons économiques, récupèrent de la nourriture à la fin des marchés, dans les poubelles des commerçants ou dans les containers des supermarchés.

Les journalistes soulignent le fait que les glaneurs sont moins souvent des SDF que des mères célibataires, des retraités, des « travailleurs pauvres », des « personnes en situation précaire » ou des étudiants.

Ils soulignent également la diversité et les évolutions des pratiques des commerçants face à ce phénomène : complicité pour certains, hostilité pour d'autres lors des fins de marché, javellisation des produits jetés par les hypermarchés....

Les deux glaneurs rencontrés lors de l'étude Abena 2004 - 2005 tendent à confirmer et compléter ces constats journalistiques.

Le Haut Commissaire aux Solidarités Actives contre la Pauvreté a souhaité lancer une étude qualitative apportant un éclairage sur ce phénomène mal connu. En permettant de mieux connaître la pratique du glanage, les profils et les motivations des personnes qui y ont recours, cette étude doit contribuer à l'amélioration des dispositifs d'aide existants afin de mieux prendre en compte les besoins des publics concernés.

OBJECTIF GLOBAL DE L'ETUDE

Cette étude exploratoire avait pour objectif de fournir au commanditaire les éléments de connaissance et de compréhension du phénomène, en fournissant une description et une analyse :

- des profils des glaneurs : les différentes catégories repérables dans la population globale des glaneurs, en termes d'âge, de situation, de statut familial, social, professionnel, de problématiques alimentaires et de vécu du glanage
- des types de pratiques, selon les contextes et les sites de glanage : les incidences des variables contextuelles sur les pratiques de glanage, sur les types de glaneurs favorisés ou au contraire pénalisés voire exclus
- des fondements du glanage et des trajectoires de vie dans lesquelles il s'inscrit : ses origines, ses fonctions, en soi et par rapport aux autres modes d'accès à une ressource alimentaire.

Ceci dans la perspective d'éclairer les besoins auxquels répond le glanage en soi et par rapport à l'aide alimentaire, selon les profils de glaneurs, les types de pratiques et leurs fondements.

LA METHODE

Pour atteindre cet objectif nous avons réalisé une quarantaine d'entretiens semi-directifs, en face à face auprès de personnes recrutées sur leurs lieux de glanage.

La réalisation de ces entretiens a été précédée de phases d'observation des lieux de glanage et des comportements des glaneurs présents, phases auxquelles était assigné un double objectif :

- de préparation des entretiens : comprendre la situation avant d'entrer en contact aidant au choix des personnes contactées et à la conduite de l'entretien
- de connaissance : compte tenu de la perspective exploratoire de l'étude, il s'agissait d'en apprendre le plus possible sur la situation, le glanage et les glaneurs

LA CONSTITUTION DE L'ECHANTILLON

Un des buts de l'étude étant de connaître la population des glaneurs, il n'a été fixé aucun quota précis pour l'échantillon. Il a été convenu :

- d'une part que toute personne se livrant à une pratique de glanage était a priori éligible pour l'étude quels que soient son âge, sa situation familiale, ses revenus : ces critères sont consignés dans le tableau récapitulatif de l'échantillon (p8), parce qu'ils constituent un élément de description de la population des glaneurs.
- d'autre part qu'on rechercherait dans la mesure du possible l'hétérogénéité dans la constitution de l'échantillon, afin de représenter le plus de cas de figure possible sans pour autant prétendre décrire l'exhaustivité des situations.

Dans cette perspective, on a diversifié les lieux et moments d'observation et de recrutement : Paris et province, fins de marchés et poubelles des supermarchés et des rues commerçantes, centre ville et quartiers périphériques, journée et soirée. Ce choix reposait sur l'hypothèse qu'à des lieux et conditions de glanage différents pouvaient correspondre des types de glanage et de glaneurs différents.

Au final (cfere tableau 1 page 8), 43 entretiens ont été réalisés, soit 40 entretiens complets et 3 entretiens courts, incomplets mais suffisamment riches, associés à l'observation des comportements, pour être intégrés à l'analyse.

Cet échantillon compte 22 hommes et 21 femmes, parmi lesquels 18 glanent uniquement dans les poubelles des rues commerçantes, 15 uniquement sur les marchés et 10 peuvent pratiquer un glanage alterné, avec toutefois pour chacun d'eux un type de site privilégié.

II. LA REALISATION DU TERRAIN

LA PERIODE

Le terrain a eu lieu pendant tout le mois d'octobre 2008, soit à une saison « intermédiaire » d'un point de vue climatique : de nombreuses averses violentes ou journées complètes de pluie -très problématiques pour les glaneurs- alternaient avec des jours de temps sec, la température était globalement douce.

En termes de produits disponibles sur les marchés, le mois d'octobre se caractérise par la diversité mais une moindre quantité de produits très périssables qu'en été.

Une phase pilote a été réalisée début octobre sur Paris et Dijon, suivie d'une première réunion du Comité de Pilotage afin de valider le guide, la grille d'observation, et d'affiner les critères d'échantillon pour la phase extensive.

Concernant le climat social, le terrain a eu lieu entre le début de la crise boursière et les annonces de récession et de licenciement. Les interviewés n'ont que peu abordé ce thème.

LE CHOIX DES LIEUX D'ENQUETE

Trois zones géographiques ont été retenues :

- **Paris** : grande ville, où les pratiques de glanage sont connues sur de nombreux marchés et dans de nombreuses rues commerçantes.
- **Dijon** : ville moyenne, aisée, a été choisie lors du Comité de pilotage en raison de la forte présence d'aide alimentaire et d'aide sociale en général. Une des orientations de l'étude consistait en effet à interroger le rapport entre glanage et aide alimentaire.
- **Amiens** : ville moyenne, elle aussi bien dotée en aide alimentaire, dans une région très touchée par la crise économique. On avait envisagé initialement d'enquêter dans une petite ville du Nord (Abbeville) mais ce projet a été abandonné faute d'un nombre suffisant de glaneurs : la pré enquête auprès des services municipaux et d'interlocuteurs associatifs faisait état de 5 glaneurs répertoriés. Malgré l'intérêt qu'aurait revêtu un entretien auprès de ces personnes, ce nombre ne justifiait pas le choix du lieu d'enquête dans le cadre d'une étude exploratoire réalisée dans un temps défini.¹

Dans chaque ville, les lieux et horaires de glanage ont été choisis dans un objectif de diversité :

- Marchés quasi quotidiens ou bihebdomadaires, durant la matinée ou toute la journée, centre ville et périphérie, quartiers populaires, aisés ou mixtes
- Rues très commerçantes, avec plusieurs enseignes de supermarchés et de boulangeries, petites rues avec une superette, dans différents quartiers

Les lieux ont été choisis à l'issue d'une pré-enquête de repérage. On a procédé selon les cas :

- Soit directement par visite sur place afin de vérifier la présence ou non de produits à glaner et de glaneurs. Certains sites - marchés ou rues commerçantes - envisagés dans un premier temps, ont ainsi été abandonnés après une ou plusieurs visites, faute de glaneurs à observer et/ou susceptibles d'être interviewés.
- Soit par enquête auprès des commerçants (horaires et circonstances de sortie des poubelles, présence ou non de glaneurs), ou des services municipaux (horaires et lieux des

¹ Cette indication va dans le sens de l'hypothèse qui nous avait conduit à exclure le milieu rural du champ de l'étude : nécessité d'un moyen de locomotion pour accéder à la ressource, faible quantité de produits à glaner et absence d'anonymat limitent le glanage en milieu rural, et en première approche aussi dans les petites villes.

marchés et des horaires de ramassage des poubelles), ou encore par enquête auprès du milieu associatif.

Les contacts avec les réseaux associatifs étaient également destinés à mieux connaître la situation locale de l'aide alimentaire, mais la portée de cette part de l'enquête a été limitée, les interlocuteurs ayant des difficultés à rendre compte de la situation locale au delà de l'activité de leur propre réseau.

Au final 9 sites de marchés et 11 sites de rues commerçantes ont donné lieu chacun à une ou plusieurs sessions d'observation, débouchant ou non sur des entretiens (cf tableaux 2 et 3 ci-dessous).

LE CHOIX DES GLANEURS INTERROGES

Toute personne rencontrée sur les lieux observés alors qu'elle se livrait à une pratique de glanage a été considérée comme éligible pour l'étude, à la seule condition qu'elle soit **en mesure de réaliser un entretien**, ce qui supposait qu'elle puisse s'exprimer suffisamment en français et qui excluait des personnes présentant des troubles manifestes importants de l'expression ou du comportement.

On a convenu également de limiter, le cas échéant, les entretiens avec des personnes qui feraient le choix du **glanage sans nécessité économique**, dans une perspective uniquement de « dé-consommation », sans les exclure cependant, considérant d'une part que ces personnes peuvent représenter une tendance en évolution, d'autre part, que la mise en avant de motivations idéologiques n'exclut pas une réelle difficulté économique.

LE DEROULEMENT DU RECRUTEMENT ET DES ENTRETIENS

Afin de ne pas intervenir sur le glanage, les contacts avec les glaneurs ont été pris à la fin de leur activité. Les entretiens ont été réalisés, dans la majorité des cas, dans la foulée de leur acceptation par le glaneur – qu'il s'agisse ou non du premier contact qu'on avait avec lui - et dans un lieu proche du lieu de glanage dont les conditions permettaient l'interview et son enregistrement (café ou rue selon les cas).

Le choix de privilégier la réalisation immédiate visait à éviter les désistements de personnes soit qui n'ont pas l'habitude de tenir un agenda et des horaires, soit qui, ayant donné leur accord « à chaud », éprouveraient ensuite des craintes trop importantes.

Dans quelques cas, un RV a été fixé soit au domicile de l'interviewé soit dans un lieu public, à un moment assez proche de celui du contact (le même jour, le lendemain...).

Certains entretiens se sont déroulés en deux temps lorsque le glaneur se rendait compte qu'il ne disposait pas d'assez de temps pour ce qu'il avait à dire.

Enfin, des glaneurs observés glanant en couple voire en groupe ont également été interviewés ensemble.

Dans ces cas de figure, on a cependant comptabilisé dans l'échantillon, la ou les personnes qui s'exprimaient le plus lors de l'entretien.

La souplesse et l'adaptation au terrain ont été la règle lors de ce terrain, aussi bien sur les conditions de déroulement des entretiens, que sur le fil conducteur de celui-ci.

Le guide d'entretien a été respecté, dans son contenu à défaut de sa chronologie chaque fois que celui-ci était cohérent avec la réalité du glaneur. Mais dans la perspective exploratoire qui était la nôtre, on a toujours donné la priorité à la compréhension de la logique de l'interviewé.

Notons que la majorité des interviewés ont éprouvé des difficultés à livrer un récit de leur « historique de glaneur », à décrire ce qu'ils glanent et la façon dont ils le font (à l'exception des personnes les plus ritualisées et/ou organisées, et de celles qui livrent un récit « réenchanté » de leur pratique). La tendance chez certains est au déni de glanage, qui ne favorise pas ces récits. Pour d'autres, il faut voir dans cette difficulté un reflet de la dimension aléatoire du glanage, qui rend difficile d'en rendre compte précisément.

LES REFUS ET LEURS ENSEIGNEMENTS.

Toutes les personnes contactées n'ont pas accepté l'entretien.

Sur les marchés, on a enregistré en moyenne entre 4 et 5 refus pour un entretien obtenu dans le temps imparti. Dans les rues, le recrutement initial a été très difficile, mais une fois la relation engagée avec un glaneur, celui-ci nous a ouvert l'accès à d'autres glaneurs en nous introduisant auprès d'eux.

Si certains de ces refus sont de l'ordre d'un désintérêt pour la démarche, d'une absence de disponibilité ou simplement d'envie de participer à une enquête, la plupart sont symptomatiques d'un vécu problématique du glanage : fuite (parfois littérale) à notre approche ; évitement immédiat (dès l'interaction verbale de prise de contact), par un geste ou de très brèves paroles de refus ; déni de l'activité de glanage observée ; mise en cause parfois vigoureuse de la légitimité de la démarche...

Au-delà des cas de personnes craignant un contrôle (parce qu'en situation irrégulière ou pour toute autre raison les rendant méfiantes), on peut interpréter ces refus comme un indice du caractère humiliant pour certaines personnes de cette activité, liée pour elles à des situations et histoires de vie dont elles n'ont pas envie de parler, et/ou qui n'ont pas élaboré de discours permettant de rendre compte de ces pratiques.

Ce qui signifie à l'inverse que pour la plupart, les personnes qui ont accepté l'entretien sont aussi celles qui sont capables de mettre des mots sur leur pratique, voire de la « mettre en travail » dans l'interaction avec l'intervieweur.

III. LE CORPUS

Tableau 1 : récapitulatif de l'échantillon (1)

	TOTAL = 43	Lieux principal de glanage			Sexe	
		Rues C	Marchés	Mixte	Homme	Femme
Sexe						
Homme	22	11	6	5	22	
Femme	21	7	9	5		21
Age						
Moins de 25 ans	10	6	2	2	7	3
Entre 26 et 50	25	9	10	6	14	11
Entre 50 et 70 ans	4	1	2	1	0	4
Plus de 70 ans	4	2	1	1	1	3
Situation familiale						
Seul	31	17	10	4	17	14
Seul avec enfants	3	0	1	2	2	1
Couple	4	1	1	2	2	2
Couple avec enfants	5	0	3	2	1	4
Logement						
Logement personnel	24	6	12	6	8	16
Colocation / Cohabitation	9	7	0	2	7	2
Centre d'hébergement	2	0	1	1	1	1
Squat	5	3	1	1	4	1
SDF	3	2	1	0	2	1

Tableau 1 : récapitulatif de l'échantillon (2)

		Lieux principal de glanage			Sexe	
		Rues C	Marchés	Mixte	Homme	Femme
	TOTAL = 43	18	15	10	22	21
Situation professionnelle						
Occupe un emploi *	6	1	3	2	2	4
Sans emploi	27	13	9	5	17	10
Etudiant	4	1	1	2	2	2
Retraité	6	3	2	1	1	5
Revenus						
Salaire	5	1	3	1	2	3
Indemnités chômage	2	1	0	1	2	0
RMI / RSA	12	4	4	4	6	6
Retraite **	6	3	2	1	1	5
Allocations (COTOREP / AAH) **	2	1	1	0	1	1
Bourse d'études	2	0	1	1	1	1
Aucun revenu fixe (manche, aide parentale)	14	8	4	2	9	5
Origine étrangère						
Oui	5	2	2	1	1	4

* Emplois à temps partiel, intermittent
 ** Minima sociaux

Tableau 2 : Les sessions d'observation sur les marchés

PARIS	DIJON	AMIENS
Nombre de personnes observées	Nombre de personnes observées	Nombre de personnes observées
Wilson (2 sessions d'observation) 10 à 15 glaneurs	Halles Centrales (2 sessions d'observation) 15 à 20 glaneurs	Beffroi (2 sessions d'observation) 2 glaneurs
Raspail (1 session d'observation) 15 à 18 glaneurs	Fontaine d'Ouche (1 session d'observation) aucune glaneurs	Autres marchés (1 session d'observation) Aucun glaneur
Aligre (6 sessions d'observation) 30 à 40 glaneurs		Colvert (1 session d'observation) + ou - 15 glaneurs
Ney (1 session d'observation) + ou - 50 glaneurs		
15 entretiens réalisés	6 entretiens réalisés	2 entretiens réalisés
Durée totale des observations : 53 h 00		

Tableau 3 : Les sessions d'observation dans les rues commerçantes

PARIS	DIJON	AMIENS
Rue Montorgueil (3 sessions d'observation sur deux supérettes) 6 à 7 glaneurs	Rue Cabet (2 sessions d'observation sur une supérette et une boulangerie industrielle) 1 couple de glaneurs	Rue du Gal Leclerc (3 sessions d'observation sur des enseignes de centre ville) 3 glaneurs
Rue de Nemours (3 sessions d'observation sur une supérette) 2 à 7 glaneurs	Centre ville - rue de la liberté (3 sessions d'observation sur une boulangerie et enseignes de centre ville) 10 glaneurs	Rue de Beauvais - Dunant (3 sessions d'observation sur deux supérettes) 3 glaneurs
Bd de Sébastopol (1 session d'observation sur un supermarché) 10 à 12 glaneurs		
Rue Vistule (2 sessions d'observation sur une supérette) 3 à 6 glaneurs	Rue Dauphine (1 session d'observation sur un centre commercial) Aucun glaneur	Rue des trois cailloux (3 sessions d'observation sur des enseignes de centre ville) Aucun glaneur
Rue Lévis / Poncelet (1 session d'observation sur un marché et enseignes de centre ville). Aucun glaneur		
9 entretiens réalisés	3 entretiens réalisés	8 entretiens réalisés
Durée totale des observations : 56h30		

IV. Commentaires sur l'échantillon à la lumière des faits observés

A la diversité des lieux d'observation et de recrutement des interviewés (parti pris à la base de la construction de notre échantillon de sites), correspond bien une diversité de populations de glaneurs et de pratiques de glanage.

Pour chaque site donné, de multiples variables (que l'on va détailler dans la partie suivante) se combinent de manière singulière, créant des conditions particulières de glanage et attirant des populations différentes de glaneurs, ou une répartition différente des diverses populations.

Dans ce contexte, notre échantillon doit bien être considéré comme un échantillon « **épidermique** », au sens où il prend en compte la « surface » du phénomène du glanage, sa **partie émergente** et plus précisément sa partie communicante, **capable d'échanges**.

En effet l'échantillon ne reflète pas l'intégralité de la population de glaneurs observés, pour deux raisons :

D'une part sur certains sites, une proportion de glaneurs n'a pas été interviewée faute de pouvoir entrer en relation avec eux. C'est le cas sur des sites où la population était en grande majorité étrangère (dont nous ne maîtrisons pas la langue, comme sur le marché du boulevard Ney à Paris ou le marché du Colvert à Amiens). Mais aussi de sites sur lesquels les conditions de glanage étaient trop concurrentielles voire violentes pour se prêter à un recrutement dans des conditions compatibles avec nos délais de réalisation (supermarché du quartier Réaumur Sébastopol à Paris) ; ou enfin de sites sur lesquels les refus étaient plus nombreux, renvoyant à un glanage moins assumé (marché Wilson à Paris).

Sur d'autres sites, l'absence d'interviews est bien le reflet de l'absence de glaneurs : petits marchés périphériques de province, avec très peu de vendeurs et de produits à glaner, certaines rues commerçantes parisiennes comme la rue de Lévis ou la rue Poncelet où les poubelles sont sorties en journée et exposées aux regards. On a pu constater que le glanage est essentiellement pratiqué dans les zones où l'offre est aussi la plus présente et la pratique potentiellement plus « anonyme ».

Sur d'autres sites encore, si l'on y a réalisé des interviews nombreuses, c'est certes parce qu'ils rassemblent de nombreux glaneurs, mais aussi parce que les conditions d'accès à ces glaneurs étaient meilleures (par exemple le marché d'Aligre à Paris, avec à la fois moins de refus définitifs, une familiarisation assez aisée et rapide avec les glaneurs, habitués, réguliers, un taux plus faible de refus).

D'autre part, même si on a diversifié les sites, si le temps total consacré aux observations et au recrutement des interviewés n'est pas négligeable (près de 110 heures), on ne peut prétendre rendre compte que des phénomènes les plus prégnants : ceux qui sont récurrents, sur les sites plutôt rassembleurs que nous avons choisis par souci d'efficacité. Naturellement plus faible est la probabilité d'observer (et a fortiori d'interviewer) des personnes qui disposent de moins de temps et de liberté de choix pour glaner et/ou qui vont glaner dans des sites moins centraux ou moins rassembleurs, pour des moments moins propices au glanage que ceux que nous avons observés.

Ainsi, des catégories de glaneurs sont à considérer comme sous représentées dans notre échantillon de personnes interviewées, tandis que d'autres sont plutôt surreprésentées, comme on va le préciser en commentant les principaux éléments descriptifs de l'échantillon.

Le sexe

La quasi-parité hommes - femmes dans notre échantillon résulte d'une volonté de notre part de refléter la réalité que nous avons pu observer transversalement aux différents lieux visités.

En revanche au bilan des observations, il semble que les femmes soient en tendance plus présentes sur les fins de marchés et les hommes plus nombreux parmi ceux qui glanent dans les poubelles des rues commerçantes, mais cette disparité n'est pas lisible dans notre échantillon.

L'âge

La grande majorité des interviewés ont entre 26 ans et 50 ans, conformément à ce qui apparaît à l'observation.

Notre échantillon comporte une proportion de jeunes de moins de 26 ans plus importante que dans la réalité observée : ces jeunes, qui souvent glanent en groupe dans les rues commerçantes, assument sans problème patent leurs pratiques de glanage et se sont prêtés d'autant plus facilement à l'exercice de l'entretien.

Les personnes de plus de 50 ans, hommes et femmes, ainsi que les plus âgés (les plus de 60 ans et les plus de 70 ans), sont plutôt sous-représentées par rapport à la réalité observée ; présentes sur les marchés comme autour des poubelles des rues, elles ont été plus difficiles à aborder en nombre dans le cadre temporel de l'étude (dénis du glanage, fuite et refus d'entretien).

L'origine

Notre échantillon n'intègre que 5 personnes d'origine étrangère, alors que la population de glaneurs repérés sur certains sites en comporte à l'évidence beaucoup plus (de manière particulièrement nette à Paris, également dans le quartier le plus populaire d'Amiens, mais pas dans les sites d'étude dijonnais).

Cette distorsion est liée au manque d'une langue commune dans certains cas et au manque de temps pour aborder les personnes les plus méfiantes vis à vis de l'interview.

Il y a donc dans notre échantillon une nette sous-représentation globale des personnes d'origines étrangères, observées glanant seules ou en groupes communautaires, avec des variations selon les villes.

La situation familiale

34 personnes, soit une forte majorité de l'échantillon vivent seuls, au sens de « sans conjoint » ou compagnon.

D'autres personnes peuvent être présentes au foyer ou au domicile : enfants, co-locataires ou co-squatters, hébergeur, mère (un cas).

Le nombre de personnes ayant des enfants est très faible : 9 sur tout l'échantillon, et parmi eux seuls la moitié ont la responsabilité de ces enfants (qui vivent chez eux, dont ils assurent la nourriture).

Cette faible proportion est remarquable au regard d'une part de l'âge des interviewés qui pour la plupart sont en âge d'avoir des enfants à charge ; d'autre part au regard des échos rapportés dans les médias quant au nombre de femmes isolées avec enfants parmi les glaneurs.

On peut faire l'hypothèse suivante : le glanage est une activité coûteuse en temps et pour l'image de soi. Or une mère de famille –a fortiori isolée- n'a que peu de temps à y consacrer et elle va tendre à la pratiquer de façon la plus anonyme possible. S'il se confirme que ces mères sont nombreuses à glaner et que nous n'avons rencontré que peu d'entre elles, c'est soit

qu'elles font partie des personnes qui ont refusé l'entretien, soit qu'elles n'étaient pas présentes dans les lieux à forte concentration de glaneurs sur lesquelles nous avons travaillé : peut être glanent elles à des moments décalées.

Le logement

S'ils vivent seuls, la plupart des interviewés ont leur logement propre ou sont en colocation ou hébergés, avec possibilité de préparer de la nourriture. Cette particularité conditionne pour beaucoup les pratiques de glanage.

Pour des glaneurs que nous avons observés (notamment sur les marchés) dans des comportements de récupération et de consommation plus ou moins compulsive et qui ont refusé l'entretien, ou que nous avons évité d'interviewer lorsqu'ils semblaient trop déstructurés, on ne peut savoir s'ils étaient logés ou non, et dans quelles conditions. Certains étaient vraisemblablement à la rue, ou en foyer, en centre d'hébergement : ces formes de logement sont donc sans doute elles aussi sous représentées.

L'emploi et les revenus

Seuls 5 interviewés occupent un emploi au moment de l'interview. À l'exception d'un cas, il s'agit d'emplois à temps partiel et/ou intermittents. L'un d'entre eux bénéficie du RSA en plus de son salaire.

Presque un tiers n'a aucun revenu fixe. Les autres bénéficient de revenus minimums, que ce soit via le RMI, les allocations chômage, la retraite (sauf une exception, juste au-dessus des minima), une bourse d'étude ou les allocations personne handicapée.

On fera ici la même hypothèse que pour les mères isolées : les travailleurs pauvres sont vraisemblablement sous-représentés dans notre échantillon.

Récapitulatif des types de glaneurs sous représentés dans l'échantillon au regard des observations :

- Personnes de 50 ans et plus
- Personnes d'origine étrangère
- Mères isolées avec enfant (sous réserve qu'on confirme leur forte présence)
- Personnes vivant à la rue et ou en foyer

RESULTATS DE L'ETUDE

Première partie : les pratiques de glanage selon les lieux

On analysera ici les modalités du glanage, les formes qu'il revêt, les effets de contexte auxquels il est soumis, selon les sites, c'est-à-dire selon les contextes et situations objectives dans lesquelles il intervient.

Cette analyse s'appuie essentiellement sur les situations et comportements observés ; elle est ponctuellement complétée par les récits et les commentaires in situ des personnes interviewées.

Deux grands types de sites et de situations sont étudiés : les fins de marchés et les poubelles de rues commerçantes.

Les fins de marché et les poubelles de rues commerçantes constituent deux contextes bien différenciés, créant des conditions de glanage spécifiques.

Pour chacun de ces contextes, on s'attachera, dans une première partie, à en décrire les aspects caractéristiques, pour étudier, dans une deuxième partie, les facteurs de variation et la façon dont ils interfèrent entre eux.

1. LES FINS DE MARCHES

1. 1. Caractéristiques globales

1.1.1 Le marché : un évènement en soi dans la temporalité d'un lieu

Le marché est un phénomène rassembleur, qui pour un temps donné, occupe un lieu, s'en empare, le modifie fortement dans son aspect comme dans sa fréquentation.

Il intervient sur un périmètre délimité, à des jours et dans des horaires précis, fixes : le territoire concédé au marché, ainsi que ses heures de début et de fin, sont strictement réglementés.

A l'intérieur de ce cadre réglementaire, le marché se caractérise par une profusion sensorielle, une ambiance animée propice à la convivialité et à un certain relâchement des attitudes sociales : bruits, odeurs, abondance des produits déballés, mis en avant ; mélange de populations différentes, phénomènes de foule, files d'attente plus ou moins organisées, échanges moins formels entre commerçants et clients (harangues, interpellations, familiarité...).

Dans ce contexte, notamment du fait des produits exposés (la campagne qui vient en ville) et de la répartition spatiale de l'offre (il faut déambuler pour faire son choix et acheter), les pratiques de récupération de produits invendus se situent dans la continuité du traditionnel glanage agricole, par déambulation, « cueillette », ramassage au sol, grappillage... ; le glanage est tendanciellement moins stigmatisant que dans d'autres contextes (pour les glaneurs comme du point de vue des commerçants qui les côtoient).

Remarque sémantique : on dit « faire les fins de marché », pour parler à la fois des achats à prix bradés dans les derniers moments de la vente et du glanage- récupération des invendus ; les produits concernés sont ainsi ancrés dans le temps du marché plus que dans leur propre temporalité de vie (leur propre fin de vie).

1.1.2 Le marché : un ensemble de sous espaces et une temporalité séquencée

▪ **Une diversité d'espaces ressources pour le glaneur**

Pendant le marché (pendant la vente), l'offre est répartie en de multiples points : les différents stands.

Il en va généralement de même pour les résidus de la vente potentiellement glanables, qu'il s'agisse des produits tombés au sol sous les stands, des produits mis au rebut, destinés à ne pas être remballés, demeurant aux abords des stands, ou bien ceux apportés par les commerçants dans des zones de concentration des déchets, à mesure de la remballe.

Globalement, plus le marché est grand, plus ces lieux de glanage potentiel sont nombreux et répartis dans l'espace : ainsi, plus les glaneurs ont à leur disposition des « espaces-ressources » diversifiés, plus ils pourront être nombreux sans se trouver dans des situations concurrentielles.

▪ **Une succession de séquences favorisant des types de glanage différents**

Le marché a un début, un milieu et une fin : une fin qui elle-même se décompose en plusieurs temps, du « début de la fin » jusqu'à la disparition effective de toute trace de l'événement.

À ces différents moments correspondent des attitudes et des comportements différents des commerçants, vis-à-vis des produits potentiellement destinés au rebut :

- Sur les stands, le tri des produits commence pendant la vente², on « met de côté » (pour soi, pour d'autres commerçants, pour des employés journaliers, pour des glaneurs connus, pour les glaneurs en général, pour les animaux...), ou on jette, de manière plus ou moins soignée et organisée, les produits considérés comme de vrais déchets (fanés, feuilles abîmées, produits cassés, écrasés, en début de décomposition...) : à ce stade, ces divers produits sont conservés dans l'enceinte territoriale des stands et ne sont que peu ou pas du tout accessibles directement à des passants (sous ou derrière les étals, à proximité des commerçants...).

Ici, des glaneurs mêlés aux clients peuvent, plus ou moins furtivement, récupérer des produits tombés au sol, sous la partie avant des étals ; d'autres (habitués) se montrent pour se rappeler aux bons soins du commerçant, ils passeront plus tard pour récupérer ce qui a été mis de côté à leur intention.

- À mesure que l'heure officielle de fin du marché et la perspective de la remballe approchent, l'urgence d'écouler le maximum de marchandise augmente chez les commerçants : c'est le moment de la vente à prix bradés, par lots, par cagette entière..., où le commerçant se soucie moins de trier les éventuels rebuts dans les ensembles proposés (le prix bas justifiant la présence de produits moins beaux) que de vendre, jusqu'au dernier client possible.

Ici, le glaneur (expérimenté) sait que plus il attend, plus les prix vont baisser, jusqu'à parfois la gratuité ; que l'achat d'un lot à petit prix peut faciliter l'accès gratuit à d'autres produits (de manière spontanée de la part du commerçant, ou négociée avec lui) ; il peut aussi repérer, à la quantité et la qualité des produits que le commerçant cherche à brader, le potentiel de glanage ultérieur...

² Nous n'avons pas observé dans le cadre de cette étude les cas de tris avant la vente

- Lorsque la remballe commence, le bel ordonnancement des stands se défait, diverses activités cohabitent (vente « normale », vente « bradée », mise au rebut définitif, échanges entre commerçants...). C'est un moment où le statut des produits demeurant sur les stands à demi rangés (ou par terre à proximité) peut être ambigu (en cours de rangement ? encore en vente bradée ? laissés à disposition, destinés à être mis au rebut ou apportés dans des poubelles plus générales ?). Les commerçants sont quant à eux tiraillés entre diverses activités et divers lieux (le stand, leur camion, les poubelles ou autres zones de regroupements des déchets) et la méfiance peut être de mise vis-à-vis de personnes s'approchant des stands dans ce contexte de désordre et de flou.

A ce moment où le glanage peut véritablement commencer, où il y a le plus de produits à disposition et en bon état, les relations glaneurs/commerçants peuvent être tendues ; les glaneurs, pour ne pas se faire repousser (soupçonner d'intention de vol), doivent se montrer habiles dans leurs modalités d'approche des produits et des commerçants.

C'est le moment où les habitués, ou ceux qui sont entrés au préalable en relation avec les commerçants sont les bienvenus : rassurants et utiles parce qu'ils allègent la remballe, qu'ils évitent d'apporter une part des déchets sur les lieux de regroupement (voire donnent un coup de main, dans une relation d'échange de services).

D'autres glaneurs vont se concentrer sur les premiers empilements de déchets, conteneurs, poubelles accessibles.
- À mesure que la remballe progresse (globalement ou selon les endroits du marché, car elle est rarement synchrone et simultanée partout), le statut des produits se clarifie : est récupérable non seulement ce qui est regroupé dans des zones dédiées aux détritiques, mais aussi ce qui est laissé (en général au sol, en vrac ou dans des cagettes, des cageots) aux anciens emplacements des stands. Parallèlement, il y a de moins en moins de clients, jusqu'au moment où il n'y en a plus du tout. Les commerçants vont et viennent mais sont détachés de ce qui est devenu véritablement pour eux des déchets ; les « zones-ressources » pour les glaneurs évoluent dans le temps, étant approvisionnées cycliquement par de nouveaux déchets (des mêmes commerçants ou d'autres) ; elles peuvent donc être exploitées plusieurs fois, par les mêmes glaneurs ou par une succession de glaneurs différents.

Les glaneurs peuvent occuper de plus en plus largement le terrain, au milieu des mobiliers de stands transportés d'un point à un autre, des véhicules manoeuvrant pour charger et repartir, des commerçants qui se visitent les uns les autres pour échanger des produits... Jusqu'à un certain degré de densité et de concentration de la population de glaneurs présents, ils ont la latitude de glaner selon les modalités qui leur sont propres (de s'installer chacun dans sa pratique d'approvisionnement, son rythme, sa façon de faire, sa gestuelle, son « corps de glaneur » et sa socialité ou non avec les autres glaneurs).
- Lorsqu'il n'y a plus aucun client, la rue, la place sont laissées aux glaneurs, mais aussi rendues aux passants. Le glaneur ne s'assurant pas en tant que tel peut se réfugier derrière son « droit de passage » : on peut observer des comportements de glanage plus « opportunistes », furtifs ou non (des personnes ne se reconnaissant pas comme glaneuses, mais succombant à l'appel d'une « aubaine »).

Lorsque le site a déjà été abondamment exploité par les glaneurs plus précoces, plus organisés, plus appliqués, qui ont pris le temps de faire un tri sélectif, d'autres glaneurs, arrivés après les premiers, continuent leur quête, exploitant encore avec beaucoup d'attention et de manipulations, les tas de détritiques plus ou moins en désordre dans lesquels ils doivent fouiller profondément. On voit aussi apparaître des glaneurs tardifs : souvent des personnes visiblement déstructurées, vivant dans des conditions de précarité extrême, qui ne vont pas glaner grand-chose, consommer plutôt sur place, sans grande conviction.

1.1.3 Au bilan

Le marché favorise la diversité des glaneurs et des glanages

Grâce aux caractéristiques spatio-temporelles que l'on vient d'analyser, le marché permet à différents types de glaneurs et de pratiques de glanage de coexister ou de se succéder, par vagues, dans les différents « espaces-ressources ». Il offre aux glaneurs une marge de liberté en termes d'attitudes et de comportements possibles, qu'il s'agisse du moment d'entrer dans le glanage (au milieu des clients -spectateurs potentiels ou lorsque ceux-ci se font rares ou ne sont plus là), des espaces privilégiés pour le glanage (proches ou éloignés des commerçants), des modalités de relation avec les autres glaneurs, avec les commerçants (de la création d'un lien favorisant le don ou l'échange, à l'évitement de tout contact), avec les employés de la Voirie ...

Ceci est vrai plus particulièrement pour les marchés de grande taille, dans les grandes villes (surtout si en outre elles offrent le choix entre plusieurs marchés, permettant de glaner dans un autre quartier que le sien), et dans la mesure où les commerçants gardent une marge de manœuvre dans la gestion de leurs déchets (VS centralisation et broyage sur site).

Mais il ne confère cependant pas les mêmes chances à tous.

Si le marché apparaît comme ouvert à un large spectre de profils de glaneurs, tous ne sont pas à égalité en termes de « compétences » et de résultats (quantitatifs, qualitatifs) de leur glanage, comme on va le voir dans la partie suivante.

1. 2 Les variations des pratiques de glanage en fin de marchés et leurs déterminants

1 .2.1. Préambule : le choix du lieu de glanage

Avant d'aborder l'analyse des variables influant sur ces pratiques, nous nous arrêterons sur la question du **choix** qui s'offre (ou non) au glaneur quant à son lieu de glanage.

C'est un point important, car la possibilité de ce choix du lieu va influencer sur le degré d'aisance (en termes de vécu et de pratiques) du glaneur en situation, selon qu'il se trouve « dans son élément », dans un contexte par rapport auquel il dispose de repères, ou au contraire en décalage avec l'univers dans lequel il se voit contraint d'évoluer.

Avant même les facteurs individuels (capacité à se déplacer, connaissance des ressources de la ville..), ce choix dépend de l'offre de marchés de chaque ville :

- au niveau concret de ses caractéristiques quantitatives : nombre de marchés, jours et heures d'ouverture ;
- au niveau des caractéristiques qualitatives des marchés accessibles : localisation, environnement et offre

1.2.1.1 Nombre de marchés, jours et heures d'ouverture

▪ **L'importance de la ville influe sur le nombre et la taille des marchés**

Les grandes villes proposent de nombreux marchés de taille conséquente répartis dans des quartiers divers, alors que dans les moins grandes villes le nombre de sites de glanage est beaucoup plus restreint, d'où un premier niveau de choix possible clairement minoré.

Les petits marchés (3 à 5 stands) des quartiers périphériques (exemples de Dijon et d'Amiens) ne sont pas propices au glanage : ils présentent peu de potentiel en termes de produits glanables. En effet, moins il y a des commerçants, moins il y a de déchets, et plus

la Voirie officie rapidement ; en outre, on observe une importante récupération des produits non commercialisables par les employés eux-mêmes (journaliers ou aides improvisés). Ce faible potentiel des petits marchés périphériques exclut que les glaneurs s'y déplacent d'un autre quartier : ce ne serait pas rentable. Et pour les habitants du quartier, l'anonymat est d'autant plus impossible que le marché est restreint et fréquenté par les habitués : de fait, aux dires des commerçants, entre eux et leurs clients du quartier, la tendance est plutôt à négocier des prix avantageux sur les lots (pratique « gagnant/gagnant », plus avantageuse pour le commerçant, plus « honorable » pour le client). Pour accéder à un grand marché en province, offrant un bon potentiel de glanage, le glaneur n'a comme alternative que ceux de centre ville ou de périphérie plus éloignée, dans des quartiers populaires ou défavorisés.

Les jours et horaires de fonctionnement des différents marchés.

Un seul marché (Aligre) est quasi quotidien. Les autres sont bi à trihebdomadaire au maximum.

Pour la plupart, les marchés ont lieu le matin et se terminent officiellement entre 12h30 et 14 heures (donc possibilité de glaner jusque vers 14h à 15h 30 maximum, selon les sites) ; seul un marché de centre ville d'Amiens dure toute la journée (fin 19 heures).

Le choix d'un marché est fortement conditionné par la disponibilité et la capacité de mobilité de la personne dans les créneaux de temps concernés. Cela réduit encore les possibilités de choix du site de glanage, à ce premier niveau.

1.2.1.1 Les caractéristiques qualitatives des marchés.

Il s'agit ici d'une part du niveau de gamme et de prix des produits, ce qui est souvent corrélé avec le quartier, l'environnement socio-économique du marché ; et d'autre part de la spécificité de l'offre (par exemple le marché bio de Raspail, dans notre étude), ou de réputation d'ouverture au glanage (exemple du marché d'Aligre).

Ce qui est en jeu ici, c'est la familiarité du glaneur avec le contexte de sa pratique : sa possibilité de se raccrocher à des repères, de partager des codes comportementaux, des valeurs avec les autres intervenants dans la situation.

Pour exemple : glaner sur le marché Ney (populaire) pour des femmes maghrébines ou d'origine africaine de la banlieue proche n'est pas cause d'une rupture par rapport à leurs repères sociaux, relationnels et comportementaux. Alors que celui du Marché Wilson (statutaire et qualitatif) pour des personnes étrangères ou de milieu défavorisé (travaillant dans le quartier) tend à les fragiliser dans la logique sociale ambiante (une logique hiérarchique, de l'entre soi, qui favorise les glaneurs qui sont dans les codes culturels du quartier et les habitués ; entre ceux-ci existent une convivialité et une solidarité dont tendent à être exclus les nouveaux venus).

1.2.2 Les variables exerçant une influence sur les pratiques de glanage

1.2.2.1 L'abondance et la diversité de la ressource en produits glanables

Elles dépendent de la **taille** des marchés : la part de déchets étant a priori proportionnelle au volume des marchandises commercialisées, et de leur catégorie : il y a plus de déchets dans les produits de catégorie inférieure. Elles peuvent aussi varier, sur un même site, selon les **jours** (de manière aléatoire, en fonction des opportunités, des arrivages chez les grossistes, ou de manière plus régulière, en fonction du cycle d'activité des commerçants –la veille d'un jour non travaillé est particulièrement propice-).

Il y a un seuil en dessous duquel le glanage ne serait pas rentable (on l'observe sur les petits marchés). Au-delà de ce seuil, lorsque la ressource est réduite, le **temps** nécessaire au glanage tend à s'allonger, les recherches sont plus laborieuses et les résultats, point par point, progressent lentement.

Même lorsque la ressource est conséquente en volume, glaner est une **activité coûteuse en temps**, surtout pour qui recherche des produits diversifiés : est en jeu ici la **composition de la ressource** :

- les produits les plus fréquemment disponibles sont les fruits et légumes (avec des variations saisonnières), et particulièrement les plus fragiles d'entre eux (que ce soit à cause du mûrissement ou de leur faible résistance aux manipulations) ;
- les fruits et légumes « de base », moins fragiles et à la durée de vie plus longue, sont plus rares et plus disséminés (il s'agit des produits tombés au sol, oubliés, ou présentant des défauts esthétiques patents)
- sont souvent disponibles de grosses quantités des mêmes fruits et/ou légumes, peu nombreux, peu différents d'un commerçant à l'autre (c'est le reflet des fins de stock, des opportunités pour les commerçants, gros arrivages, « affaires » du moment chez les fournisseurs..).
- les produits carnés et laitiers sont quasi absents de la ressource directement accessible (ils sont dans les poubelles ou les conteneurs) : le plus souvent, ils sont obtenus via des échanges avec les commerçants.

Les glaneurs « opportunistes », qui complètent leur approvisionnement par les produits du glanage, peuvent ne pas passer beaucoup de temps et se satisfaire des produits les plus aisément disponibles : de la partie émergente de la ressource.

En revanche, les glaneurs qui recherchent un approvisionnement abondant et diversifié sont contraints d'exploiter la ressource plus en profondeur, et donc d'y consacrer un temps conséquent (jusqu'à plus de 2 heures, pour les plus longs comportements observés).

Les trois variables qui suivent influencent, en synergie, les conditions d'accès à cette ressource.

1.2.2.2 La pression de la Voirie

On a observé de la part des personnels de la Voirie des comportements tolérants vis-à-vis des glaneurs encore présents au moment de leur intervention (attitude peut-être renforcée par la présence de témoins), même si le rapport de force est souvent sous-jacent (attitudes goguenardes, tutoiement, jeux de pouvoir, relations ambivalentes avec les glaneurs membres de la même communauté d'origine...).

En outre, sur les grands marchés, le nettoyage progresse lentement, il ne touche pas simultanément l'ensemble de l'espace, ce qui concède plus de temps et de marge de manœuvre aux glaneurs.

Il faut noter que lorsqu'ils en ont l'opportunité, les employés de la Voirie peuvent eux-mêmes récupérer des produits mis au rebut.

Le seul cas observé de pression vraiment significative de la Voirie concerne le marché du Beffroi, à Amiens. C'est l'exemple de conditions particulièrement difficiles d'accès aux produits glanables en fin de marché : un petit marché à la fin duquel les produits glanables sont littéralement cernés et encerclés progressivement par la progression des différents représentants de la Voirie.

Marché du Beffroi, Amiens centre

Parmi les marchés étudiés, c'est le seul qui se déroule sur l'ensemble de la journée (fin officielle à 19 heures).

C'est un petit marché (5 à 6 primeurs et de nombreux stands non alimentaires) installé à côté de Halles dans lesquels la vente est quotidienne.

Vers l'heure de fin du marché, les commerçants manifestent des signes de lassitude, de froid, la nuit est tombée, ils sont harassés au moment de commencer la remballe.

Les stands non alimentaires remballent les premiers et laissent peu de déchets.

Chez les primeurs, le tri est vigoureux, les rebuts sont traités sans ménagement, les tas de détritrus s'accumulent.

Avant l'heure officielle de fin la Voirie se manifeste : plusieurs employés à pied, plusieurs types de véhicules. De fait, la plupart des stands non alimentaires ont disparu, le nettoyage de leurs emplacements est effectué rapidement ; la plupart des primeurs sont en cours de démontage ; avant même qu'un stand soit totalement rangé, les balayeurs concentrent les détritrus qu'il a laissés, les ramassent à grands coups de pelle, et les jettent dans les bennes.

Des glaneurs potentiels auraient bien peu de place et de temps pour faire leur récupération, d'ailleurs il n'y en a pas.

Les deux derniers stands à rester debout sont aussi ceux qui ont le plus de déchets proches d'eux, dans des cagettes renversées ou au sol. Mais cette ressource est difficilement accessible, cernée par les véhicules des commerçants, les personnels de la Voirie à pied suivis de près par les camions poubelles, puis par les véhicules de nettoyage qui se positionnent en cercle en attendant de pouvoir officier.

Dans ces conditions, il ne peut y avoir qu'un glanage très précisément programmé ou au contraire d'« aubaine », à effectuer de manière très rapide, à condition d'être là juste au bon moment et surtout d'oser s'immiscer au milieu de cette activité débordante.

1.2.2.3 Les attitudes des commerçants vis-à-vis du glanage et avec les glaneurs

Elles sont influencées par les contraintes que subissent ces commerçants de la part des instances légiférant sur la propreté (réglementation du marché, politique sanitaire de la ville...), concernant les horaires à respecter et l'état dans lequel les commerçants sont tenus de laisser leur emplacement. Ces contraintes tendent à accentuer leur « stress de la remballe » qui se répercute sur les glaneurs : dans la mesure où les commerçants sont tenus de laisser leur emplacement propre, avec leurs déchets bien localisés et contenus, les glaneurs susceptibles d'écrouler les piles de cagettes ou d'éventrer les sacs-poubelles ne sont pas bienvenus.

La méfiance de la part des commerçants induit une nécessaire adaptation des glaneurs en termes d'attitudes (respect des distances) et de comportements (ne pas entraver les activités des commerçants, ne pas créer de désordre, remettre en place ce qui a été manipulé...).

Elles sont liées aussi aux politiques de vente : logique quantitative avec écoulement à prix bradé, jusqu'au dernier moment, des produits en fin de vie ou logique qualitative avec produits plus durables et plus valorisés, peu de pertes.

Entre le vendeur « jusqu'au-boutiste » et le glaneur, la situation peut être de l'ordre du conflit d'intérêt : l'échec de l'un (le vendeur, qui doit abandonner les produits sans en retirer le bénéfice espéré) fait la satisfaction de l'autre (le glaneur, qui peut les récupérer).

Pour les commerçants à la logique plus qualitative, il y a une possible congruence d'intérêt avec le glaneur : le produit invendable et abandonné comme déchet demeure valorisé, grâce au glaneur, jusqu'au bout de son cycle de vie.

Résultantes des précédents éléments et liées aux personnalités et choix individuels, les postures des commerçants vis-à-vis des glaneurs sont de trois grands types :

- les défensifs plus ou moins hostiles (globalement ou de manière sélective : en fonction des ethnies ou looks des glaneurs) ;
- les indifférents (occultation des glaneurs/ concentration dans leur logique propre de gestion des déchets) ;
- les connivents (de la tolérance jusqu'à la facilitation du glanage) via le don direct, l'échange de services, la gestion sélective des déchets.

1.2.2.4 La configuration des sites

La forme d'un marché construit, pour ses clients comme pour les glaneurs, une relation imaginaire et des modes d'accès concrets aux produits.

Nous avons rencontré trois grands types de configuration spatiale : en long, circulaire ou déployé. Chaque configuration contribue différemment à la facilité ou à la difficulté du glanage, renforçant ou contredisant les autres facteurs.

- Le marché « **en long** » (exemple du marché d'Aligre) : il s'agit d'un marché s'implantant dans une rue, ou sur le terre plein central d'un boulevard, une structure linéaire dans laquelle l'offre est disposée de part et d'autre de l'espace de circulation. Le glaneur (dans la continuité du client) est au centre de l'offre, et à mesure que les stands sont démontés, il a une vue ouverte sur la plupart des espaces ressources, sur ceux autour desquels les autres glaneurs s'activent, semblent trouver des produits intéressants..., il peut se livrer à un parcours de glanage linéaire ou plus réactif aux opportunités repérables. La progression de la Voirie, dans ses activités de nettoyage, est linéaire, de sorte que les glaneurs sont plus longtemps tranquilles, ils peuvent se déplacer et officier devant l'avancée de la Voirie. Lorsqu'en outre la rue investie est une rue déjà très commerçante en dehors des moments de marché, l'espace temps du marché est celui d'une extériorisation et d'une extrémisation de la dimension commerciale de la rue. Cette abondance déployée continue sous une forme plus désordonnée lors de la remballe, et tend à perdurer jusque dans les produits abandonnés au glanage.
- Ces aspects renforcent les facteurs favorisant le glanage, dans le cas du marché d'Aligre, pour faire de ce dernier un véritable « boulevard du glanage ». Il s'agit en effet d'un marché populaire dans un quartier de tradition populaire, avec une vie associative importante s'appliquant à préserver des valeurs de solidarité et de proximité ; récurrence quasi quotidienne ; abondance de la ressource de glanage liée à la fois aux politiques commerciales et à une certaine tradition, chez les commerçants. On y observe un grand nombre de glaneurs fortement diversifiés, ainsi qu'une convivialité particulièrement développée et ouverte entre glaneurs.
- Le marché « **circulaire** » (exemple des Halles de Dijon) : il s'agit ici d'un grand marché de centre ville se tenant trois jours par semaine autour de halles « en dur » qui elles fonctionnent quotidiennement. En plein cœur du centre historique et touristique de la ville, il est le centre d'une place encadrée par de multiples commerces et lieux de restauration ; c'est une vitrine touristique de l'activité commerçante traditionnelle de la ville, ce qui lui confère un caractère policé, tenu, avec peu de place pour les débordements. La configuration induit pour les clients comme ensuite pour les glaneurs, une seule logique, giratoire, de parcours : cette circulation homogène concourt au non désordre ambiant. Les stands, adossés aux murs d'enceinte des halles, sont protégés en leurs arrières, comme sur

leurs avants : les commerçants ont des consignes très strictes de la part des autorités régissant le marché, en matière de netteté et propreté de leurs emplacements. Au moment de la remballe, ils sont tenus de concentrer leurs déchets contre les murs, ce qui n'en rend pas l'accès aisé pour les glaneurs.

- De nombreux éléments concourent à faire de ce marché un site difficile pour les glaneurs : difficultés à entrer dans le moment du glanage, surtout sous le regard de tout un « public » investissant les commerces de la place ; glanage long, nécessitant plusieurs « tours », plusieurs passages.... On y a ainsi observé une population de glaneurs contrastée, avec d'une part des très décomplexés, habitués et d'autre part des très honteux.
- Le marché « **déployé** » (exemple du marché du Colvert, Amiens Nord) : il s'agit d'un grand marché populaire s'installant dans un vaste espace demeurant vide d'activités commerciales le reste du temps (une esplanade, une place dégagée, se transformant en lieu de stationnement pour les commerces environnants) ; il est quadrillé par diverses voies de passage qui créent de multiples logiques de circulation et segmentent l'espace en « quartiers », un peu comme une ville qui n'aurait pas de véritable centre. Ce déploiement de l'offre en de multiples pôles, lorsque le marché bat son plein, génère un fourmillement de la clientèle, qui se répartit dans les allées selon les caractéristiques de l'offre des différents îlots, mais aussi selon les « bouchons » ou conditions plus fluides de circulation qu'elle rencontre . La remballe progresse de manière ponctuelle et différente selon les zones, créant une forte désorganisation alors même que la vente continue jusqu'au dernier moment.
- Pour les glaneurs, cela produit un fort éclatement spatio-temporel de la ressource, propice à une approche par sous-espace. De fait, on observe chez les glaneurs une exploitation progressive de la ressource disséminée (d'abord concentrée dans une zone du marché, puis qui s'élargit à d'autres espaces ressources) ; mais cette exploitation des ressources tend à être assez erratique, faute de repères fixes pour organiser les parcours (les glaneurs ne peuvent ni faire le tour, ni suivre un cheminement linéaire).

1.3 Au bilan : conditions d'accès aux produits et compétences requises

1.3.1 Les conditions d'accès aux produits glanables varient de façon importante d'un marché à l'autre

La localisation des produits destinés au rebut, la temporalité dans laquelle ils sont mis à disposition ou abandonnés, le traitement qui leur est réservé, qui résultent des diverses combinaisons possibles des variables précédemment citées, constituent une variable déterminante dans les pratiques.

· *La localisation des produits destinés au rebut final*

Ces produits peuvent être conservés, jusqu'à l'ultime fin de la remballe et du démontage, dans l'enceinte des stands. Sur les marchés ou les stands les plus statutaires, des tissus décoratifs recouvrent les mobiliers et masquent le dessous des étals, soustrayant au regard les produits qui s'y accumulent. D'autres stands, plus purement fonctionnels, vont au contraire laisser voir leurs soubassements avec des produits au sol, des empilements de cagettes, certaines contenant le « stock » de produits à mettre ultérieurement sur l'étal, d'autres recueillant les produits au rebut.

Une partie de ces produits sera laissée sur place, seule trace finale de l'emplacement des stands.

Certains produits, dès les prémisses de la remballe, sont disposés sur l'étal un peu à l'écart des produits encore en vente, ou par terre à proximité du stand ; ils peuvent avoir un statut flou : une cagette de produits encore beaux à terre, dans le désordre de la remballe, peut apparaître

comme destinée au rebut (alors qu'elle n'est qu'en cours de rangement), tandis que des produits moins beaux, mais sur l'étal, sembleront encore en vente (alors qu'ils sont abandonnés là pour être jetés plus tard)

Des produits clairement mis au rebut sont regroupés en différents lieux du marché : ils se mêlent, en quantité et concentration variable, aux contenants et emballages devenus inutiles. On est le plus souvent face à des configurations d'empilement ou d'entassement, diversement volumineuses et hautes, plus ou moins stables et équilibrées.³

· *La temporalité de la mise à disposition ou de l'abandon des produits*

Elle peut être longue, progressive, globalement **linéaire** avec des cycles de renouvellement de la ressource par apports successifs dans les lieux de regroupement des déchets (entre 1 heure et plus de 2 heures, selon les sites) : c'est le cas le plus souvent observé sur les sites étudiés.

Mais elle peut être au contraire **discontinue**, marquée par des temps de latence, avec très peu de produits à disposition, et des pics, des moments-clés, très denses, d'ouverture de l'accès à une ressource abondante : c'est le cas du marché Ney.

On y voit que dans les situations concurrentielles découlant de la concentration spatio-temporelle de la ressource, les personnes les plus jeunes, véloces et débrouillardes, surtout quand elles glanent en groupe (en l'occurrence communautaire) sont clairement favorisées, ont accès à la ressource la plus qualitative, tandis que les plus faibles ou les plus timorées, glanant en solitaires, doivent se rabattre sur une ressource plus éparpillée, plus laborieuse à récupérer, et moins qualitative.

Exemple du marché Ney (Paris 18^{ème})

Ce marché, bihebdomadaire, est caractérisé par une fréquentation très abondante, avec une clientèle dont le choix de ce site est relativement contraint (niveaux de prix bas, quartiers populaires environnants de part et d'autre du périphérique) : la clientèle est en grande partie d'origine étrangère, immigrée. Il en est de même pour les glaneurs, très nombreux, la plupart équipés pour transporter des quantités importantes (nombreux sacs, caddies...).

On n'observe pas de pression significative des personnels de la Voirie. Mais ce site est équipé d'un broyeur (non observé).

Les commerçants sont globalement peu favorisateurs, et plutôt au contraire dans des postures au moins défensives, si ce n'est hostiles :

*- Ils sont sans doute sous la pression de consignes contraignantes en terme de propreté du lieu
- Ils pratiquent en général une politique de vente jusqu'au dernier moment, y compris après le temps légal.*

- On a même observé un commerçant vendant des sachets plastiques à des glaneurs autour d'une zone ressource un peu plus conséquente...

Jusqu'au dernier moment, très peu de choses sont laissées à portée des glaneurs, les déchets sont généralement conservés à l'abri des stands : pour les glaneurs, la ressource est donc faible et éparpillée, ne permettant qu'un glanage ponctuel et peu abondant, faible en résultats.

³ En ce qui concerne les déchets carnés, le poisson, les restes des charcuteries, traiteurs et fromagers, ils ne sont jamais laissés en accès direct (ils sont collectés dans des contenants individuels ou des poubelles générales). Par ailleurs nous n'avons pas réalisé d'observation autour des compacteurs ; et il faut souligner que même lorsque le marché en est équipé, on rencontre les diverses localisations des déchets décrites ci-dessus.

L'accès à une ressource importante (l'ensemble des résidus laissés sous un stand, les nombreux lots bradés demeurant invendus) intervient toujours de manière soudaine :

**lorsqu'il s'agit des lots bradés, la qualité est globalement bonne, et les glaneurs (en très forte dominante des femmes maghrébines ou d'origine africaine, de tous âges) sont particulièrement nombreux à s'y intéresser : les femmes tendent à se précipiter toutes ensemble sur les produits concentrés en un espace réduit, c'est à qui est la plus rapide ou occupe le plus le terrain, on observe peu de tri (faute de temps, mais aussi parce que la qualité des produits le permet) ; bien que concurrentiel, plus aisé pour les femmes les plus jeunes ou plus habiles, ce glanage reste convivial entre personnes des mêmes communautés, qui discutent abondamment entre elles, s'échangent des produits ; en revanche, les personnes seules, plus timorées, restent à l'écart, elles n'interviendront qu'après.*

**lorsqu'il s'agit des résidus des stands, le même phénomène de précipitation se produit quand l'accès y est ouvert, mais la concurrence est moins rude : la ressource est moins globalement qualitative, plus mêlée aux déchets ; on prend le temps de trier, voire de goûter ; le glanage est là encore plutôt communautaire, et on y trouve plus de femmes plus âgées.*

Après ces phases de forte affluence concentrée en divers points, un autre type de glanage a lieu, solitaire, lent et progressif, exploitant à mesure les résidus de chaque stand, jusqu'au dernier moment : des hommes, des femmes arrivées plus tard et qui semblent moins à l'aise avec la pratique du glanage.

· *Le traitement réservé aux produits mis au rebut*

Le traitement des produits destinés au rebut au travers des différentes étapes de manipulation, conditionne leur état physique au moment où les glaneurs y ont accès : leur degré de préservation ou de détérioration, donc non seulement l'abondance mais aussi et surtout la qualité de la ressource.

Ce traitement détermine également les conditions matérielles de la récupération, donc son vécu, avec des effets induits pour le glaneur en terme d'image de soi.

Ainsi :

- Des produits sont triés et manipulés sans violence, déplacés plutôt soigneusement ; certains commerçants constituent des cagettes avec des produits divers mais ayant en commun d'être potentiellement récupérables : une ressource qualitative et un bon niveau de préservation
- Des produits que les commerçants ont essayé de vendre en grosse quantité, lorsqu'ils ne sont pas remportés, sont abandonnés en l'état : une ressource abondante et plutôt qualitative, un bon niveau de préservation
- D'autres sont jetés au sol, ou dans des contenants dans lesquels s'entassent des types de produits divers, à des stades différents de dégradation, avec des déchets non comestibles : une ressource de qualité inégale et une dégradation patente
- Des produits sont abandonnés à même le sol, dans un contexte envahi par d'autres détritiques : une ressource disséminée, de qualité inégale et un niveau de dégradation variable
- Des produits sont enfermés dans des sacs poubelle ou des conteneurs de grande taille : une ressource concentrée, de qualité et niveau de dégradation variables et non repérables a priori

Certains produits glanables sont donc dans un statut de résidus, d'autres plus clairement dans celui d'ordures.

On peut trouver des produits en bon état à différents moments de la temporalité de fin de marché, en continu ou par vagues successives, voire parfois juste au dernier moment (le lot important que le commerçant décide finalement de ne pas remporter) ; mais globalement plus

le temps passe, plus les produits glanables sont détériorés, ou dans un environnement dégradé/ détériorant.

Globalement, les glaneurs qui passent les premiers ont accès à une ressource en meilleur état et éventuellement plus en surface, exposée vs enfermée dans des contenants clos ; ceux qui passent plus tard, au contraire, sont en présence d'une ressource plus dégradée et plus enfouie.

Il n'est équivalent ni en terme de comportement, ni en terme de vécu, de « cueillir » des produits dans une cagette un peu à part du désordre ambiant, de ramasser des produits au sol parmi des fanes et feuilles de légumes divers ou parmi des déchets hétérogènes, ou encore d'ouvrir un sac poubelle pour en fouiller le contenu.

Ainsi certains glaneurs ont une approche plus « superficielle » de la ressource, ils s'intéressent plus à la partie émergente.

D'autres vont débiter par cette approche de surface, puis progressivement explorer la profondeur de la ressource, puis revenir à ce qui est à nouveau émergent...

1.3.2 Ces conditions d'accès à la ressource supposent des compétences de la part des glaneurs

Face à ces conditions d'accès aux produits glanables, ce qui va différencier les glaneurs dans leurs pratiques, c'est leur **compétence**, dans divers registres.

Bien sûr, en amont, il y a la compétence globale que confèrent l'habitude et l'expérience (du site, du glanage...), la familiarité avec le contexte (son rythme propre, ses « bons coins », ses temps forts...) et avec les différents protagonistes.

En ce qui concerne la localisation des produits et son évolution dans le temps du marché, la compétence en jeu est essentiellement de l'ordre du « **savoir être** » : une compétence à l'émission et au décodage de signes non verbaux, aux interactions verbales ou non avec les commerçants, les autres glaneurs, le personnel de la Voirie, ... tout ce qui permet de faire intuitivement le bon choix quant au moment précis pour aller récupérer un produit (ni trop tôt ni trop tard), quant à la manière de s'en approcher sans incommoder le commerçant, sans éveiller sa méfiance, de susciter autour de soi des attitudes au moins tolérantes, voire positives (sympathie, commisération, propension au don, à la « faveur »..). Plus globalement, une capacité à se poser comme « bon glaneur », respectueux d'un code de conduite par rapport à la ressource, aux commerçants et aux autres glaneurs.

Nota : Si ce savoir être se manifeste, pour certains, dans une compétence claire à la communication avec les divers intervenants, pour d'autres, plus introvertis, il va s'agir plutôt d'une capacité à évoluer dans le contexte en se focalisant totalement sur l'activité de glanage et les éléments utiles à sa réalisation, en occultant tous les éléments inutiles ou parasites.

Dans les situations de concurrence favorisées par la concentration spatio-temporelle de la ressource, la compétence en jeu est plutôt dans le registre **physique** : force, vivacité, agilité, audace, atouts individuels que peut compléter et renforcer le poids du groupe (cf. le glanage à plusieurs des femmes de diverses communautés, sur le marché Ney).

Cette compétence « physique » est également sollicitée, indépendamment des situations concurrentielles, par le glanage en quantité importante.

Le glanage en groupe est facilitateur de ce point de vue (exemple du glanage des femmes asiatiques sur le marché d'Aligre).

Pour les glaneurs solitaires se pose plus nettement la question du poids et de l'encombrement des produits, pendant le glanage, à mesure duquel ils croissent, et pour leur transport : la quantité glanable est limitée par cet aspect. D'où des stratégies d'équipement, chez les

glaneurs les moins robustes et/ou qui réalisent de gros glanages (caddie ou cabas profond à roulettes, notamment pour les femmes âgées ; sacs à dos en complément de divers sacs apportés les uns dans les autres et qui seront remplis à mesure ; vélo... : des équipements adaptés à l'approvisionnement abondant, mais qui finalement ne distinguent guère les glaneurs des autres chalands).

Face aux divers états de conservation / dégradation apparente ou profonde des produits, au-delà des questions d'image de soi, ce qui est déterminant c'est la **compétence alimentaire / culinaire** : une connaissance des produits permettant de déceler leur potentiel au-delà de leur apparence, de trier ce qui pourrait les faire se détériorer ... ; un savoir-faire culinaire permettant d'anticiper (et de réaliser) les modes de préparation et de conservation pour tirer le meilleur parti possible des produits glanés ; donc également un équipement ménager adéquat.

2. LES POUBELLES DES RUES COMMERÇANTES

2. 1 Caractéristiques globales, pratiques et vécu induits

2.1.1 Un contexte de glanage fortement contraignant

La rue est un espace public dédié au passage et aux passants : nul n'est sensé y séjourner, s'y installer durablement. Cela vaut pour les personnes comme pour les objets, notamment pour les poubelles, tolérées dans les rues pour autant qu'elles restent discrètes (au double sens de discrétion et de discontinuité).

Et que les poubelles ne se fassent pas remarquer suppose qu'elles ne suscitent pas de mouvement. Toute activité autour d'elles (à part celle de la Voirie) est ainsi à la fois repérable et identifiée comme doublement déviante.

Or si pour les passants et résidents la sortie des poubelles est un non-événement, un fait du quotidien urbain qu'on préfère occulter, elle constitue au contraire un événement important pour les glaneurs qui viennent s'y approvisionner.

Enfin, les poubelles étant le réceptacle destiné à contenir les déchets et ordures, l'acte de fouiller dans les poubelles convoque des images de déchéance humaine et sociale très prégnantes, il est clairement stigmatisant.

Remarque sémantique : la poubelle désigne le contenant des déchets, mais aussi par extension l'ensemble des ordures (du latin *horridus* : négligé, repoussant, hideux) ; faire les poubelles n'a pas de sens figuré ou détourné, il s'agit exclusivement de fouiller dans les ordures ; et si le mot vient du nom propre de son inventeur, ce nom est lui-même originaire dans l'expression « pou bel » signifiant « peu beau ».

2.1.2 Une caractéristique déterminante : la concentration spatio-temporelle

Alors que le marché propose le plus souvent aux glaneurs une dissémination des « espaces-ressources » et un séquençage des temps d'accès aux produits, les poubelles des commerces urbains imposent une **concentration spatiale des produits glanables** (un ou quelques contenants, regroupés dans un périmètre restreint) ainsi qu'une **concentration temporelle du glanage** (entre la sortie des poubelles et le ramassage par la Voirie).

En outre, toutes les poubelles des rues commerçantes ne sont pas propices au glanage, que ce soit du fait de leur contenu (son abondance, sa qualité, sa détérioration ou non par le commerçant...), de leur emplacement (en retrait ou exposé) ou du temps disponible entre leur sortie dans la rue et le passage de la Voirie : il y a ainsi des « bons plans », des bonnes adresses, qui peuvent s'échanger entre glaneurs, mais qui sont gardées jalousement pour eux par les plus avertis. Car un « bon plan » peut soudain disparaître (changement de politique d'enseigne, problèmes de sur fréquentation, de troubles de l'ordre public conduisant à des mesures de dissuasion...).

Avant la sortie des poubelles : le suspense

Théoriquement soumise à des horaires en cohérence avec le passage de la Voirie, la sortie des poubelles connaît de fait des variations temporelles qui rendent le moment précis du glanage (voire la possibilité de glanage) fluctuant et entaché d'incertitude.

Le rôle du commerçant (plus précisément de l'employé chargé de sortir les poubelles) est déterminant, au-delà même des partis pris des enseignes ou des magasins : au sein du même magasin, les comportements (tolérant, favorisant ou empêchant le glanage) peuvent varier d'un employé à l'autre ; on est dans le registre de l'arbitraire.

Certains essaient de sortir leurs poubelles le plus tard possible, juste au moment du passage de la Voirie (pour empêcher le glanage). D'autres le font précocement, pour favoriser les glaneurs, ou pour se débarrasser d'un facteur d'encombrement, pouvoir se livrer à d'autres tâches professionnelles.

Pour la plupart, le moment de sortie des poubelles fluctue sous l'influence de diverses variables plus ou moins aléatoires (abondance des produits à jeter, affluence de clients tardifs retardant les activités de rangement/nettoyage, autres activités prioritaires...).

Dans tous les cas le glaneur est dépendant du commerçant : de sa bonne volonté (l'arbitraire) ou de ses contraintes (l'aléatoire).

Pour ne pas risquer de rater la sortie des poubelles, condition de l'accès à son contenu intégral (ceux qui passent plus tard s'exposent à ne plus rien avoir, ou les restes des restes..), les glaneurs doivent être sur place en avance et positionnés à un emplacement stratégique : assez loin pour ne pas éveiller l'attention ni empiéter sur le territoire du commerçant, mais assez près pour surveiller efficacement et pouvoir intervenir rapidement. Ils tendent ainsi à s'approcher du lieu où seront positionnées les poubelles, à mesure que l'échéance se rapproche.

Car à ce suspense temporel, pour les glaneurs, s'ajoute un suspense en termes de quantité et de qualité des produits glanables, qui sont soumis à des variations importantes d'un jour à l'autre (sans qu'il soit vraiment possible de repérer les jours les plus propices : encore de l'aléatoire).

Au moment de la sortie des poubelles : l'urgence

Lorsque les poubelles apparaissent, les événements se précipitent : les glaneurs s'approchent rapidement et s'emparent des poubelles pour les exploiter.

Ils les déplacent ou les orientent de manière à éviter une trop grande proximité du magasin et à pouvoir officier autour.

Le contenu est exploré à plusieurs glaneurs simultanément (sauf cas de concurrence extrême : on le verra dans l'analyse des variations selon les sites) ; même lorsqu'il n'y a pas de concurrence, souvent un leader s'impose –plus grand ou plus fort- qui s'approvisionne le premier et/ou le plus.

Les gestes vigoureux, rapides, n'excluent pas des prises en main délicates (produits plus fragiles, yaourts, œufs..).

Il y a peu de temps pour le tri, la sélection : on prend ce qui vient et qui correspond aux goûts, aux modes de consommation (dans une logique de consommation quasi immédiate pour certains, d'approvisionnement, pour d'autres).

Pour accéder plus efficacement aux produits, les glaneurs sortent parfois ce qui les gêne, dans le contenu de la poubelle. Ce sera ensuite ramassé et remis dans les poubelles, ou non, selon les relations entretenues avec les commerçants concernés.

De même, selon les sites, on verra se développer des relations de convivialité entre glaneurs habitués du même lieu, et qui sont en général des résidents du quartier, ou des relations clairement concurrentielles pouvant aller jusqu'à l'affrontement violent, entre glaneurs moins enracinés dans le quartier et/ou plus incontrôlables .

Plusieurs facteurs concourent, à des degrés divers, à cette urgence qui se marque dans les comportements.

Plus le passage de la Voirie est proche et/ou les glaneurs nombreux, plus la concurrence et la précipitation sont de mise : on est dans une logique basique de tension entre l'offre (quantité / qualité / accessibilité) et la demande.

Mais cette même urgence tend à se manifester même en l'absence de pression de la voirie et de forte concurrence : elle est alors plutôt à relier à une recherche d'« effacement », « d'invisibilité » de la pratique de glanage par sa rapidité et par la suppression immédiate de ses traces ; au-delà d'une question de « pudeur » ou de « honte » à faire les poubelles, les glaneurs manifestent par là leur allégeance à l'injonction sociale de discrétion concernant les déchets (et leurs exploitants).

2.1.3 Au bilan : les poubelles de rues commerçantes, un contexte de glanage exigeant et segmentant, voire « fermé »

Les conditions qu'impose ce contexte apparaissent comme plus restrictives que dans les cas des fins de marché, en termes de types de glaneurs (moins diversifiés) et de pratiques de glanage (plus standardisées, voire stéréotypées), avec une logique de territoire, de rapports de force, avec toujours une part d'aléatoire et d'arbitraire.

2. 2. Les variations des pratiques de glanage dans les poubelles des rues commerçantes et leurs déterminants

Les variables intervenant pour le glanage dans les poubelles des rues commerçantes sont moins diversifiées que pour le glanage en fin de marché.

2.2.1 La localisation et l'environnement, en relation avec l'heure de ramassage des poubelles.

Sont concernés ici le quartier et l'environnement précis dans lequel les poubelles sont sorties. L'heure de passage de la Voirie joue comme facteur aggravant quand elle se situe dans les moments de forte vie commerciale de la rue concernée.

Si les quartiers très commerçants, avec de nombreux commerces dédiés à l'alimentation, sont a priori vecteurs d'un fort potentiel de glanage, le niveau socio-économique du quartier influe de manière forte sur le glanage (au niveau de ses possibilités mêmes). Dans les quartiers les plus aisés, toute activité autour des poubelles semble particulièrement malvenue ; qu'il s'agisse d'une problématique du « bon ton », ou d'un refoulement de l'idée même de la misère, le glanage dans les poubelles y est difficilement tolérable, en tout cas lorsqu'il est visible.

En amont, l'élément déterminant est la pression de spectateurs potentiels ou avérés : elle est forte et patente sur une voie de passage important, surtout aux horaires de forte affluence ; elle est plus limitée et moins prégnante dans un espace préservé, en retrait (même en pleine journée) ; on observe que le glanage est facilité dans ce dernier cas, fortement freiné dans l'autre.

Notons que si la situation un peu reculée, à l'abri de témoins, influence les conditions du glanage, c'est aussi parce qu'elle rencontre les intérêts (ou les contraintes) du commerçant concerné et facilite sa tolérance.

Et dans la recherche de discrétion des glaneurs, on décèle, au-delà de la pudeur, l'intégration d'une nécessité de ne pas troubler l'ordre public.

Les exemples de la rue Montorgueil, d'une part, de la rue de Lévis, à Paris (« bon 17^{ème} ») et d'un Centre Commercial de centre ville, à Dijon, d'autre part illustrent bien l'importance de ces variables micro géographiques

La rue Montorqueuil.

Rue semi piétonne dans un quartier à tradition populaire devenu plus en vogue, elle concentre de très nombreux commerces alimentaires, dont plusieurs enseignes de boulangerie sandwicherie, et deux petits supermarchés, très proches l'un de l'autre.

Pour la plupart, les poubelles sont sorties dans la rue même : certaines juste avant le passage de la voirie ; d'autres plus précocement (à l'heure du midi, où la fréquentation de la rue et de ses commerces, cafés, restaurants, est forte).

Un seul des supermarchés sort ses poubelles dans une petite rue adjacente, et en milieu d'après-midi, donc ces poubelles sont doublement plus au calme que toutes les autres.

C'est clairement vers ces dernières que se dirigent les glaneurs de ce quartier, qui sont tous des habitués, résidant dans le quartier ; ils arrivent un peu avant l'heure de sortie des poubelles pour les attendre (les relations entre eux sont conviviales, ils se saluent, mais sans constituer une « masse » bruyante ou trop visible).

Après leur exploitation (sans rien jeter au sol) de ces poubelles, même lorsque la ressource n'a pas été très abondante, ils ne vont en général pas explorer les autres.

A leur départ, le site est net et sans désordre.

La rue de Lévis

Rue piétonne et très commerçante dans le quartier de Villiers, avec notamment un grand supermarché et deux enseignes de chaînes boulangères, la rue de Lévis pourrait être un lieu riche en ressources pour les glaneurs.

Mais d'une part, les commerçants, pour la plupart, ne sortent les poubelles qu'assez tardivement, voire au dernier moment, pour ne pas encombrer la rue (mais aussi, en ce qui concerne une commerçante, parce que dans une autre succursale de son enseigne –à Auteuil-, elle a été verbalisée pour cause de poubelles éventrées par des glaneurs...ce qui l'a rendue méfiante).

D'autre part, du fait de la configuration de la rue, les poubelles sont toutes disposées en pleine vue des commerçants et des passants, dont certaines dans un nœud de circulation piétonne...

Enfin il s'agit d'un quartier où les poubelles sont ramassées en milieu de journée, moment particulièrement important de passage. Pas de glaneur observé.

Centre Commercial de centre ville, à Dijon (1)

En plein cœur commerçant de Dijon, ce centre commercial (grande galerie marchande) comporte notamment un grand supermarché de centre ville, qui a également un espace de restauration rapide. Les poubelles sont sorties le soir, et ce dans une ruelle qui a longtemps été peu fréquentée, se trouvant en dehors des grands flux piétons et automobiles.

La politique de l'enseigne quant à la gestion de ses déchets (non mélange du récupérable et des ordures impropres, sortie précoce des poubelles) est globalement favorable au glanage, en accord avec le service de sécurité.

La situation, très propice aux glaneurs, a de fait attiré une affluence croissante.

Elle s'est cependant dégradée au moment où des commerces du centre ont déployé leurs activités sur une terrasse donnant sur la fameuse ruelle, qui en outre est devenue nettement plus passante (nouvelle sortie du parking du centre).

Parallèlement, l'affluence des glaneurs a occasionné des débordements comportementaux.

Sous la pression du Syndic du centre, l'enseigne a du revoir sa politique de gestion des poubelles, à présent sorties au dernier moment et gérées par une personne employé spécifiquement à cette tâche, qui est autorisé à en exploiter le contenu pour son compte propre.

2.2.2.L'attitude du commerçant (du gestionnaire des poubelles) / la pression de la Voirie.

La pression de la Voirie n'intervient sur le glanage que par l'intermédiaire du commerçant en charge des poubelles : c'est lui qui joue sur cette variable en sortant ses poubelles plus ou moins longtemps avant l'intervention de la Voirie.

Il peut entraver le glanage en sortant les poubelles au dernier moment.

Le plus souvent, il a tout autant pouvoir de faire en sorte que le glanage soit possible, en sortant ses poubelles plus tôt.

La posture du commerçant par rapport au glanage est liée à divers facteurs, tant personnels (sa relation à la pauvreté, au manque, sa propension à une attitude compassionnelle, ...) que dépendants de son adhésion au parti pris de son enseigne, de sa direction, à un discours de responsabilité sur la sécurité alimentaire...

Mais elle peut également être infléchie par l'expérience : dans un sens négatif, notamment si le commerçant a été pénalisé à cause des agissements des glaneurs (remontrances internes ou sanctions de la part d'instances publiques, comme dans l'exemple d'Auteuil cité par la commerçante rue de Lévis) ; infléchie dans un sens positif, quand sa tolérance au glanage ne suscite aucun effet importun, aucune gêne ressentie par lui ou l'environnement.

Et on constate que l'attitude des commerçants, si elle influe sur les conditions objectives d'accès des glaneurs à la ressource et donc sur les pratiques induites, joue également sur les attitudes des glaneurs en suscitant des comportements de feed-back : on est dans une logique de renforcement mutuel, négatif ou vertueux, comme l'illustrent les exemples contrastés de deux supérettes parisiennes de la même enseigne de hard discount.

Petit supermarché de hard discount dans le 11^{ème}

On est ici dans une rue calme, dont la tranquillité contraste avec le grand axe commerçant juste à côté.

Le responsable du magasin, contre le parti pris de son enseigne, développe une attitude de tolérance vis-à-vis des glaneurs (les produits ne sont pas rendus impropres à la consommation ; les poubelles sont sorties confortablement avant l'heure de passage de la Voirie).

Les glaneurs du site, habitués et réguliers, sont en nombre restreint mais de types divers : des femmes âgées ou moins âgées habitant le quartier et alentours, un groupe de SDF résidant ou stationnant proche du site ; et un homme seul, au look plus intégré que les autres, qui ne passe que quand les autres sont partis.

Ils ne sont pas ensemble avant la sortie de la poubelle : le groupe de SDF attend au coin de la rue, la première vieille dame navigue entre les deux côtés de la rue face au magasin, les autres doivent être juste un peu loin car elles arrivent sans grand délai après la sortie de la poubelle.

Dès que la poubelle est là, le groupe présent s'en empare. Ce qui est remarquable, c'est que les glaneurs éjectent littéralement du contenant tous les papiers, cartons, plastiques et autres objets non utiles pour eux, afin d'accéder aux produits. Plus notable encore : un employé du magasin est là tout proche, témoin de ce comportement et il ne réagit pas du tout. (Il rentrera dans le magasin tandis que les glaneurs sont encore en train de fouiller la poubelle.)

Dans leur exploration de la poubelle, les glaneurs sont efficaces, échangent peu de paroles mais la coopération est de mise entre eux, même si l'homme récupère nettement plus que les femmes.

La force et la stature de cet homme sont bien utiles pour incliner et stabiliser la poubelle afin qu'une des dames, de petite taille, aille récupérer des produits dans le fond. Fausse manœuvre ou relâchement de l'attention à un moment, la poubelle inclinée bascule, entraînant dans sa chute la petite dame engagée de toute la moitié de son corps dans le contenant... Elle se relève rapidement, elle sourit de sa mésaventure, et tous les autres en font de même.

Les glaneurs répartissent et rangent leurs produits, les femmes âgées dans leurs grands caddies, ou leur sac, l'homme dans deux grands sacs plastique. Ils s'échangent encore des produits rapidement.

Et dès que la récupération est terminée, tous les objets sortis précédemment de la poubelle y sont soigneusement remis, tous participent au rangement, la vieille dame inspecte les lieux pour vérifier que rien n'a été oublié, elle positionne la poubelle bien au carré par rapport au mur. Quand le groupe quitte les lieux, chacun de son côté, moins d'un quart d'heure s'est écoulé depuis le moment de sortie de la poubelle ; le site est impeccable, la poubelle attend sagement la Voirie, comme si rien ne s'était passé.

Ici, on constate une relation de renforcement positif mutuel entre commerçant et glaneurs, en vertu d'une sorte de contrat liant les deux parties : glanage autorisé contre respect du lieu et de son calme / glanage propre et discret contre tolérance et confiance.

Supermarché de hard discount dans le 13^{ème}

Il s'agit aussi ici d'une rue calme sans être déserte, en retrait d'un grand axe, à proximité de cités HLM.

Les glaneurs observés sont peu nombreux et il s'agit d'habités résidant dans le quartier. Mais le site a une réputation de forte affluence, et notamment d' « étrangers » (au quartier, au pays), qui est répercutée entre glaneurs (phénomène non observé).

Depuis l'arrivée d'un nouveau responsable du magasin, les poubelles sont sorties juste au moment du passage de la Voirie, pour empêcher le glanage (sauf quand est de service un des employés en charge des poubelles, qui lui les sort plus tôt, pour les glaneurs) [c'est du moins l'interprétation que les glaneurs nous restituent].

Les glaneurs arrivent en avance et s'impatientent à mesure que l'heure de passage de la voirie approche. Dans le petit groupe, on s'échauffe, on s'emporte contre le responsable qui rend le glanage difficile, on parle de lui dans des termes peu amènes.

Plus le temps passe, plus la tension monte...

Lors d'une des trois sessions d'observation / recrutement, la situation était à son comble, l'employé ayant carrément sorti les poubelles tellement tard qu'il a du courir avec pour rattraper le camion benne déjà passé. Et les glaneurs présents de se ruer pendant ce temps dans les réserves restées ouvertes pour y dérober des packs de lait.

Lors d'une autre session, les poubelles ont été sorties 5 minutes avant le passage de la voirie, d'où une précipitation maxima des glaneurs sur place : bousculade pour fouiller au plus vite, comportements de préhension sans soin ni sélection, ceci face à des attitudes patientes de la Voirie, mais aussi sous l'œil de passants dont l'attention était attirée par ce débordement comportemental soudain et la tension patente dans l'atmosphère du lieu.

Ici, la situation est ouvertement conflictuelle : à l'empêchement ou la dissuasion du glanage qu'essaie de pratiquer le commerçant, les habitués réagissent par des actes de petite délinquance ; l'urgence extrême créée par le très faible temps d'exploitation de la ressource donne lieu, même en l'absence d'une nette concurrence entre glaneurs (peu nombreux), à des comportements brouillons et précipités ; la saillance de ces comportements au rythme anormal accroît in fine la visibilité du phénomène que le commerçant voudrait évacuer...

On est bien dans une logique de renforcement négatif.

2.2.3 L'importance, la nature et la qualité de la ressource

Elles dépendent d'une part de la taille, du volume d'activité du magasin, et d'autre part du type de produits commercialisés : supermarchés généralistes ou commerces alimentaires spécialisés (en l'occurrence boulangeries avec restauration rapide)

En fonction de ces variables, la ressource est plus ou moins abondante et diversifiée : uniquement du pain et des produits de consommation directe, comme viennoiseries, sandwiches, salades, pizzas etc., pour les boulangeries ; dans les supermarchés, des produits de consommation directe, plus diversifiés (notamment les produits laitiers frais), avec en plus des produits d'approvisionnement pour une consommation plus structurée.

Plus elle est diversifiée, plus elle correspond a priori aux modes d'alimentation et aux besoins de glaneurs différents : les personnes recherchant exclusivement des produits à consommation directe peuvent en trouver dans les poubelles de supermarché comme dans celles des boulangeries ; dans ces dernières, les personnes qui sont en recherche d'une alimentation plus structurée peuvent réaliser une part de leur approvisionnement plus global.

La qualité de la ressource est, elle aussi, fortement déterminée par les parti pris du commerçant : sa politique de gestion des produits à date (mise au rebut plus ou moins proche de la date limite), l'attention portée aux déchets, l'organisation des poubelles (séparation ou mélange des produits consommables avec des non consommables susceptibles de les polluer).

2.2.4 « Excellence » d'un site et risques de débordements

Au final, la combinaison des différentes variables détermine la **valeur** d'un site en terme de potentiel de glanage.

Les très bons sites sont ceux qui conjuguent une ressource abondante, diversifiée et qualitative / une localisation propice / une attitude positive ou au moins tolérante du commerçant.

Le problème est que ces sites sont relativement peu nombreux et très rassembleurs, ils tendent à susciter une affluence croissante, jusqu'à parfois des points de non retour.

L'affluence sur ces sites favorise les débordements, du fait de la situation concurrentielle que crée l'abondance de glaneurs dans un espace-temps concentré et du fait, associé, de la présence de types différents de glaneurs dans la situation, qui n'est pas appréhendée de la même manière par les uns et les autres.

Ainsi le cercle vertueux de renforcement positif entre le « bon site » et les « bons glaneurs » peut se trouver faussé voire brisé.

Centre commercial de centre ville à Dijon (2)

Dans cet exemple déjà cité, ce qui (d'après les récits de témoins) a causé les incidents répétés responsables de la fermeture du site aux glaneurs, c'est que non seulement les glaneurs devenaient de plus en plus nombreux, mais surtout que leur population changeait : les habitués (des personnes âgées de quartiers proches à la retraite minima, femme élevant seule ses enfants avec un RMI, des étudiants), calmes et conviviaux entre eux, ont été dépassés en nombre et en force par des éléments plus marginaux, jeunes squatters avec des chiens réputés agressifs, personnes vivant à la rue et plus ou moins sous l'emprise de substances lors de leur glanage, Les récits font état non seulement de dérangement du voisinage par le bruit, d'attroupements de plus en plus précoces et durables devant le site, de poubelles dont le contenu était renversé, ... mais en outre d'affrontements violents, de bagarres, dont une dans laquelle une des vieilles dames habituées a été molestée.

Il y a peut-être de l'exagération dans ce récit, nous n'avons pas été témoins directs des faits rapportés.

Mais on y voit bien que ce qui cause des situations de concurrence tendanciellement ingérables à terme sur un site, c'est la coexistence de deux populations de glaneurs contrastées en termes de rapport à la ressource (les uns y recherchent un approvisionnement, récurrent, dont ils anticipent le besoin et qui ont besoin de régularité ; les autres sont dans une problématique d'urgence, de consommation immédiate et opportuniste, sur tout site qui ponctuellement s'y prête) : deux populations qui n'ont de ce fait pas du tout les mêmes postures ni les mêmes enjeux par rapport au site de glanage.

Même lorsque (ou tant que) l'affluence sur un site n'aboutit pas à sa « fermeture » (mesures de rétorsion interdisant l'accès aux poubelles), il en découle des conséquences pour la part des glaneurs qui ne sont pas prêts à se confronter à des situations concurrentielles, ou pas « armés » pour : la réputation (avérée ou non) d'un site peut les dissuader de le fréquenter et les contraindre à investir des sites à moindre potentiel, mais plus calmes.

Or la marge de manoeuvre des glaneurs dans les poubelles de rues commerçantes est finalement assez réduite aussi bien pour le choix du site qu'en terme de pratiques et de comportements. Ainsi les risques de la dépendance à un site pouvant être ou fermé ou investi par d'autres glaneurs plus « armés » sont réels.

Exemple du quartier Réaumur Sébastopol / Montorgueil

Un grand supermarché se trouve proche du quartier des Halles, pas très loin des gares de l'Est et du Nord.

Ses poubelles sorties en début de soirée dans une rue en retrait, relativement calme, en tout cas moins passante que le Boulevard.

La ressource y est notablement importante et qualitative (produits nombreux, trillés par types selon les poubelles, et diversifiés).

Le délai par rapport au passage de la Voirie est très confortable.

Ce site est donc a priori très intéressant pour les glaneurs. Il est du même coup entouré d'une réputation sulfureuse, parmi les glaneurs (réputation rapportée par des SDF glaneurs du quartier, ceux-la mêmes qui ont cessé de fréquenter ce site pour se cantonner dans le quartier plus tranquille de la rue Montorgueil).

Il serait fréquenté par des glaneurs en grand nombre (plus de 10), avec une forte proportion d'étrangers d'Europe de l'Est et un turn-over important ; le glanage y serait extrêmement concurrentiel voire « sauvage », avec des bagarres, du désordre, une propension à laisser le site sale, encombré de débris au sol.

Nous n'avons pas observé une telle affluence ni les phénomènes décrits. En revanche nous avons pu voir une population en effet assez diversifiée et hétérogène (SDF habitués, du quartier, glanant à 2 ou 3 ; femme âgée également du quartier et habituée ; Polonais en groupe, nouveaux sur le site aux dires des habitués ; un homme d'âge moyen, furtif et solitaire, lui aussi inconnu des habitués).

2.3 Au bilan : l'expertise et les capacités nécessaires au glanage dans les poubelles.

Le glanage dans les poubelles des commerces suppose d'abord la capacité psychologique à assumer ou du moins à supporter la mise en danger de l'image de soi qu'implique cette activité dans ce contexte, l'interdit et la stigmatisation étant ici nettement plus forts que pour le glanage en fins de marché.

Il nécessite, pour être productif pour le glaneur, non seulement un temps conséquent de disponibilité, mais aussi et surtout une capacité d'organisation, d'adaptation et d'anticipation : savoir où aller, à quelle heure, quels jours préférentiellement ; pouvoir s'adapter aux variations aléatoires, disposer éventuellement de plusieurs sites, complémentaires ou servant d'alternatives potentielles ; évaluer les opportunités et les risques en fonction des produits et des dates limites de consommation ; donc globalement de l'énergie psychique et une capacité de réflexion.

Il suppose des capacités physiques : de l'énergie au moins, voire de la force, pour la manipulation même des produits dans les poubelles profondes, emplies d'éléments parasites qui peuvent contaminer la ressource glanable, qui encombrent les contenants, gênent la récupération, alourdissent la fouille et le tri ; plus la concurrence est importante, plus il faut s'imposer par sa force et/ou sa vitesse.

Il est facilité par des compétences relationnelles : pour tisser des liens de confiance voire de coopération avec les autres glaneurs, bénéficier des effets de réseaux pour la circulation de l'information quant aux « bons plans » ; pour interagir positivement avec le commerçant à l'interface, de manière à ne pas compromettre la persistance de la ressource par des comportements déviants, dérangeants par rapport à l'ordre public, voire pour bénéficier de traitements de faveur, d'arrangements bienveillants.

Il est optimisé, mais non totalement conditionné, par la possession d'un logement, d'un équipement pour la préparation et la conservation des produits : notamment en ce qui concerne les poubelles des supermarchés, cela augmente la proportion intéressante à glaner dans la ressource globale.

Deuxième partie : les pratiques de glanage et les trajectoires de vie

La population des glaneurs est très diversifiée, tant en termes d'âges, de situations à la date de l'étude, que d'histoires de vie menant au glanage.

Ceux que nous avons interviewés ont toutefois en commun :

- d'avoir trouvé et accepté la solution du glanage pour répondre peu ou prou, à leur problème d'alimentation,
- d'être en capacité (physique, psychologique) de glaner, ce qui on l'a vu dans la première partie, suppose un certain nombre de « compétences » et de moyens.

Rappelons ici que nous nous situons dans le cadre d'une étude à visée exploratoire, dont l'un des objectifs est de faire émerger les aspects à approfondir ultérieurement. C'est pour cette raison que nous avons pris le parti de rendre compte de la grande diversité des trajectoires et des profils, qu'il serait à ce stade de la connaissance sur le glanage alimentaire, dangereux de réduire à des grands profils type dominants.

1. LES VARIABLES ET LES PROFILS

Pour analyser les relations entre les trajectoires de vie et les pratiques de glanage et le vécu associés, nous avons pris le parti de catégoriser d'abord les personnes interviewées en fonction de leur situation personnelle et matérielle au moment de l'étude (variables descriptives), pour analyser dans ces catégories, les facteurs menant au glanage, et décrire les différences induites en termes de pratiques et de vécu.

Deux types de critères ont été retenus à ce niveau en raison de leur impact sur les pratiques :

- **La tranche d'âge et le cycle de vie** (1.1) auquel elle correspond, qui conduisent à distinguer : les « jeunes de moins de 25 ans », les « retraités », les « âges intermédiaires »
- **La situation du point de vue du logement** (1.2) , qui conduit à distinguer les « résidents de la rue » (SDF, jeunes vivant en squats illégaux et précaires, anciens SDF ayant conservé un mode de vie de rue), des personnes « ayant un logement »

Au croisement de ces deux critères, plusieurs autres variables contribuent à améliorer ou rendre plus difficile le glanage, augmenter ou limiter la dépendance à son égard. Citons de façon non exhaustive :

- L'origine sociale et la trajectoire antérieure : le bagage culturel, les relations ou la rupture avec la famille (jeunes), une précarité de longue date ou une trajectoire préalable ascendante interrompue, l'expérience et la familiarité avec l'aide sociale (âges intermédiaires et retraités)
- La situation familiale : vivre seul ou en couple, avoir ou non des enfants à charge,
- La capacité d'élaborer sa situation et son glanage

Une troisième dimension doit être prise en compte (1.3) : le statut des produits glanés selon qu'ils sont considérés par le glaneur comme « restes » ou comme « ressource » et la perception de l'activité de glaner elle-même, selon qu'elle est perçue comme simple « exploitation » ou « amélioration » du produit. Ces aspects sont liées en partie aux lieux et conditions de glanage (on l'a vu dans la première partie du rapport) mais elles sont indissociables des spécificités des individus et de leurs trajectoires.

1. 1 L'âge, le cycle de vie et leur incidence sur le vécu du glanage

1.1.1 Les jeunes de moins de 25 ans

Leur autonomie vis-à-vis de leur famille est récente, et ils ont des perspectives qui les conduisent à considérer leur situation actuelle comme **transitoire**, nécessairement évolutive. Leur rapport à l'**aide sociale** est quasi inexistant, ils ne pensent pas y avoir droit et n'y aspirent pas. Leur niveau d'intérêt vis-à-vis de l'**alimentation** et des problématiques alimentaires et de santé est limité.

Le glanage est généralement bien accepté par ces jeunes, quand il n'est pas valorisé et revendiqué, comme un élément constitutif d'un mode de vie choisi, ou du moins assumé. Cette acceptation est facilitée par le fait qu'ils ne s'en sentent pas dépendants, qu'ils le vivent comme transitoire, qu'il est l'occasion de développer une expérience particulière et de s'inscrire dans un collectif choisi.

1.1.2 Les retraités

Leurs difficultés économiques actuelles ont commencé ou se sont aggravées au moment de la retraite au point qu'ils n'arrivent plus à assurer leur subsistance, malgré les restrictions auxquelles ils procèdent. Leur retraite et les aides dont ils bénéficient ne leur suffisent pas.

Le besoin de glaner est perçu comme humiliant, au terme d'une trajectoire de vie censée les mener à un état de stabilité. Ils vivent le glanage comme honteux, tendent à nier le fait de le pratiquer et à refuser les interviews. Les femmes, traditionnellement responsables de l'approvisionnement et de l'alimentation semblent l'accepter un peu « moins mal ». S'ils se refusent à solliciter l'aide alimentaire, c'est que le glanage, pour humiliant et pénible qu'il soit, constitue à leurs yeux une activité structurante qui signe une forme d'autonomie et de dignité.

Une minorité trouvent même en eux les ressources nécessaires pour transfigurer cette pratique, qui devient un moyen d'affirmation de soi dans un rapport de don ou d'échange. C'est ce qui leur permet de la perpétuer jusqu'à un âge avancé alors que d'autres l'ont vraisemblablement abandonnée au profit du recours à l'aide alimentaire.

1.1.3 Les âges intermédiaires

Une catégorie d'âge large : de 26 à plus de 50 ans, et une population très hétérogène : la situation de chacun dépend de nombreuses variables qui se combinent en autant de situations.

Le cas des glaneurs « opportunistes » et des « alternatifs » convaincus est particulier dans la mesure où leur glanage bien qu'il soit lié à des difficultés économiques réelles, procède d'un choix. Soit d'un arbitrage dans les dépenses (les « opportunistes ») qui préfèrent glaner une part de leur nourriture et consacrer une part plus importante de budget à autre chose, soit d'un choix de mode de vie basé sur la mise en pratique d'une idéologie. Dans les deux cas le glanage est dédramatisé voire valorisé par rapport à l'achat.

Les autres représentants de cette tranche d'âge dans notre échantillon illustrent différentes facettes de la vie précaire : ayant un travail et/ou bénéficiant des aides sociales, ils sont ouvertement en proie à de multiples difficultés, notamment économiques.

Le fait de devoir glaner, qui ne constitue qu'un problème parmi de nombreux autres, a toutefois une valeur symbolique : c'est un signe patent d'échec qui les éloigne un peu plus du modèle de vie « normale » qui supposerait d'assurer sa subsistance.

Autant qu'ils le peuvent encore, ils tentent de n'y avoir recours que de façon épisodique, complémentaire avec d'autres façons de s'approvisionner et de se nourrir.

Plusieurs facteurs peuvent toutefois aggraver la situation ou en favoriser un vécu positif. Parmi les facteurs aggravants du vécu de la condition de glaneur, on retient notamment :

- Le fait d'avoir eu une trajectoire précédente ascendante et une rupture qui a conduit à la situation actuelle de précarité : des difficultés d'adaptation, un sentiment accru d'injustice
- La qualité d'étranger surtout si la situation administrative est floue ou n'est pas régularisée, rend le glanage objectivement plus difficile.

A l'inverse, la situation est mieux vécue par ceux qui ne sont pas seuls mais vivent ou fonctionnent en groupe, en couple lorsqu'il s'agit d'un couple qui s'épaule mutuellement, en famille, recomposée ou non.

Par ailleurs, la charge d'enfants ou de famille peut certes aggraver les difficultés objectives et la lourdeur psychologique d'une situation. Mais en remettant au premier plan la responsabilité nourricière du glaneur (en l'occurrence de la glaneuse ou du couple de glaneurs) elle fait passer le vécu personnel, aussi stigmatisant soit-il, au second plan. Le glanage est alors pratiqué avec peu d'états d'âme, de façon organisée et systématique en complément des autres ressources.

1. 2 La variable logement

Avoir ou non un logement influence à l'évidence l'ensemble du mode de vie. Le glanage n'y échappe pas : avoir la place et l'équipement nécessaires pour stocker et préparer la nourriture détermine la possibilité même de glaner en quantité et/ou des produits qui doivent être préparés, de les conserver et de les cuisiner.

Pour ceux qu'on appellera « les résidents de la rue », au-delà des trajectoires antérieures, des événements qui ont conduit à la rue, c'est ce mode de vie qui est déterminant ne serait ce que parce que l'absence de logement implique le glanage de produits tout prêts ou adaptés à une consommation immédiate.

Vivre à la rue s'accompagne de problématiques très différentes selon l'âge et la trajectoire antérieure :

- Pour des jeunes (dans l'échantillon) qui la vivent comme transitoire, la vie à la rue ou en squats précaires peut être érigée en assomption de l'autonomie
- Pour des hommes de plus de 40 ans, ayant longtemps vécu à la rue et ayant trouvé les ressources pour y subsister, c'est un mode de vie au sein duquel ils ont leurs repères territoriaux et sociaux. C'est pourquoi certains, après avoir trouvé une solution de logement, conservent un mode de vie « de rue » qui s'accompagne souvent -comme pour les plus jeunes- d'un fonctionnement collectif favorisant un vécu positif de cette activité.
- Pour des personnes d'âge intermédiaire, ayant connu des jours meilleurs, notamment pour les femmes, la vie dans la rue ou avec une solution de logement très précaire, est avant tout épuisante, risquée et dévalorisante. Le glanage en est rendu d'autant plus difficile.

1.3 Le statut des produits glanables et la représentation de l'activité de glaner

Enfin le vécu du glanage est déterminé par la façon dont chacun se représente d'une part le contenu des poubelles ou des produits glanés en général : soit comme des « restes », soit comme des « ressources », et d'autre part l'activité même de glaner, soit comme simple « exploitation », soit comme « recyclage », « optimisation » ou « amélioration »

Exploiter la ressource, indice de débrouillardise n'est pas équivalent à **exploiter les restes**, signe de chute et d'exclusion ; **améliorer les restes**, signe d'adaptation n'est pas équivalent à **améliorer la ressource**, signe d'expertise.

1.4 Profils de glaneurs selon leur trajectoire et leur relation au glanage

Transversalement, on distingue les « personnes ayant un logement » des « résidents de la rue » (qu'ils vivent réellement à la rue ou qu'ils aient des solutions de logement, c'est le mode de vie à la rue qui compte ici).

Les jeunes de moins de 25 ans :

- Parmi les « résidents de la rue » : Les « *jeunes marginaux* » : en rupture familiale, vivant en squats illégaux : **le glanage accepté comme exploitation de la ressource**
- Parmi les « personnes ayant un logement » : Les « *jeunes adoptant un mode de vie de type alternatif* » en distinguant ceux qui le font *sans revendication idéologique* de ceux qui *aspirent à un mode de vie durablement alternatif* : **le glanage revendiqué comme optimisation de la ressource**

Les retraités :

Ils font tous partie des « personnes ayant un logement » et constituent une seule et même catégorie appelée « *les retraités* » : **le glanage honteux, vécu comme exploitation des restes**

Nous mettrons toutefois l'accent sur le cas particulier de personnes pour lesquelles le glanage, au lieu d'être honteux, devient un « *moyen d'affirmation de soi au travers de pratiques d'échange* » : **le glanage transfiguré, vécu comme optimisation des restes**

Les âges intermédiaires :

- Parmi les « résidents de la rue » :
 - les personnes « entre deux mondes », très précarisées, qui vivent à la rue sans réussir à intégrer ce monde : **le glanage subi, vécu comme exploitation des restes**
 - les « *anciens de la rue* », qui en ont une longue expérience, y ont développé une forte capacité d'adaptation et continuent d'y vivre même s'ils ont un logement : **le glanage réapproprié, vécu comme exploitation de la ressource**
- Parmi les « personnes ayant un logement » représentant différentes facettes de « *la vie précaire* », pour qui **le glanage est constitutif et marqueur de la vie précaire** on distinguera :
 - Celles dont la trajectoire se caractérise par « *une précarité de longue date de précarité* » pour lesquelles **le glanage, vécu comme exploitation des déchets est un marqueur de précarité**, de celles dont la trajectoire se caractérise par une « *chute après une trajectoire ascensionnelle* » pour lesquelles **le glanage est signe de chute, vécu également comme exploitation des restes**

- Celles qui sont sans enfants de celles « *qui ont charge de famille* » pour qui le **glanage est réhabilité comme optimisation des restes**
 - On porta l'attention également pour cette catégorie sur le rôle potentiellement mélioratif du couple ou du groupe familial, illustré par le cas des « *couples tuteurants* » : **le glanage réhabilité, comme optimisation des restes**
 - Enfin on signalera le poids de la situation d'étranger surtout quand la situation administrative est floue, illustrée par le cas particulier des « *Populations Rom* »⁴ : **la difficulté du glanage aggravée.**
- On terminera par deux catégories particulières, un peu périphériques par rapport aux problématiques centrales des glaneurs interviewés mais porteurs d'une tendance : celui des glaneurs « *alternatifs* » et celui des glaneurs « *opportunistes* » qui illustrent un vécu positif et actuel du glanage : **la préférence au glanage, considéré comme une optimisation de la ressource**

⁴ Au delà des cas que nous développons dans la partie qui va suivre ces facteurs aggravants ou facilitateurs valent également pour les autres catégories de glaneurs. C'est pourquoi dans le tableau récapitulatif, ils sont placés à cheval sur deux colonnes.

Tableau récapitulatif des profils

	Les « résidents de la rue »	Les personnes ayant un logement
Jeunes moins de 25 ans	Le glanage accepté, vécu comme exploitation de la ressource : « <i>les Jeunes marginaux</i> » (2.1)	Le glanage revendiqué comme optimisation de la ressource: « les jeunes avec un mode de vie de type alternatif » (2.2) <ul style="list-style-type: none"> · « <i>Sans revendication idéologique</i> » (2.2.1) · « <i>Aspirant à un mode de vie alternatif durable</i> » (2.2.2) ·
Retraités		Le glanage honteux, perçu comme exploitation des restes : « <i>Les retraités</i> » (2.3)
Agés intermédiaires	Le glanage subi, perçu comme exploitation des restes : Les personnes « <i>entre deux mondes</i> » (2.4) Le glanage réapproprié, vécu comme optimisation des restes : Les « <i>anciens de la rue</i> » (2.5)	Les représentants de la vie précaire (2.6) <ul style="list-style-type: none"> · « <i>Précarité de longue date</i> » (2.6.1) : le glanage marqueur de précarité, vécu comme exploitation des restes · « <i>La chute après une trajectoire ascensionnelle</i> » (2.6.2) : le glanage marqueur de la chute, vécu comme exploitation des restes · « <i>Les chargés de famille</i> » (2.6.3) : le glanage courage, vécu comme optimisation des restes La préférence au glanage, vécu comme optimisation de la ressource (2.7) : <ul style="list-style-type: none"> Les « <i>alternatifs</i> » (2.7.1) Les « <i>opportunistes</i> » (2.7.2)

2. DETAIL DES PROFILS

2.1. « Les jeunes marginaux » : le glanage accepté comme exploitation de la ressource

Ce sont des **jeunes de moins de 25 ans** qui font partie des « résidents de la rue »

Trajectoires

Ces jeunes hommes et femmes entre 19 et 25 ans sont à la rue à l'issue d'une rupture plus ou moins précoce et totale avec leurs familles.

En rupture également avec l'univers de la formation –et a fortiori avec le monde du travail-, ils se sont le plus souvent éloignés de leur milieu géographique d'origine. Ils ont une mobilité importante, allant d'une ville à l'autre, d'une région à l'autre, en fonction d'opportunités, d'événements ponctuellement rassembleurs...

Ils tendent à poser leur vie de rue comme un choix, à la décrire comme un espace de liberté et de débrouillardise dans lequel eux-mêmes se valorisent, leur estime de soi étant soutenue par les épreuves et les difficultés matérielles et sociales qu'ils y affrontent.

Ils posent le plus souvent cette vie comme une étape, un moment dont ils « profitent » avant une vie plus stable et plus « normale ». Certains déclarent qu'ils se « rangeront » vers 30 ans, quand ils auront envie de fonder une famille, d'avoir un travail ; d'autres se projettent dans l'acquisition d'un camion qui permettra la poursuite d'une vie mobile tout en résolvant les problèmes d'hébergement...

Pour autant qu'ils le peuvent, ils vivent en squat plutôt que complètement à la rue : dans les différentes villes où ils se fixent un temps, ils se constituent en groupes mouvants au rythme des départs des uns et des autres, des ouvertures et fermetures des squats.

Pour leurs ressources, ils sont dans une logique de survie au jour le jour grâce à la manche et au glanage. Ils tentent parfois des petits emplois manuels saisonniers... dans lesquels ils ont en général du mal à s'insérer pour de multiples raisons : à cause d'habitudes de vie peu conformes au rythme du travail, à cause de leurs chiens et enfin à cause de leur propre look, peu engageant pour qui n'adhère pas à leurs codes vestimentaires et ornementaux.

Homme, 21 ans, Amiens

J'ai 21 ans, ça fait 6 ans à peu près que je vis dans la rue ; je vis en squat actuellement depuis 3 ans (...) Suite à des concours de circonstances... je reste en squat parce que je le veux bien, c'est un choix, pas du tout une nécessité, c'est un peu un refus de la société. C'est vrai qu'elle nous aime bien la société de consommation, le capitalisme, l'égoïsme, l'individualisme !

Est-ce que tu as un métier ?

Oui ça m'arrive de faire les vendanges, c'est déjà pas mal, sinon je fais la manche avec mon diabololo et mon nez de clown dans la rue (...) Je gagne à peu près le RMI avec la manche (...) J'aurais 25 ans je pense que j'aurais le RMI parce que ça m'éviterait de faire la manche, c'est pas toujours marrant la manche

Le glanage

Il apparaît comme une composante logique de leur mode de vie, bien que leur premier réflexe, au début de leur vie à la rue, ait été la manche.

L'entrée en glanage intervient pour eux par imitation ou via l'initiation d'autres jeunes de la rue ou de marginaux plus âgés. Certains se souviennent que la première fois n'a pas été tout à fait anodine, mais ils en parlent surtout comme une épreuve initiatique.

Leurs lieux de glanage sont ceux de leur approvisionnement « naturel » par rapport à leurs habitudes alimentaires : ils glanent là où ils achète(raie)nt leur nourriture, prête à consommer, donc dans les poubelles des commerces de centre ville.

Indépendamment de la faible familiarité naturelle de ces jeunes avec le marché et ses produits, le glanage en fins de marché est également exclu par les horaires concernés, dans le rythme de vie plutôt nocturne de ces jeunes.

Le vécu du glanage

Il s'agit toujours d'un glanage de groupe et pour le groupe, selon une modalité cohérente avec ses valeurs du groupe (ensemble contre la société/ les autorités/ les autres groupes...) et leur mode de vie.

Le glanage est vécu comme ni plus ni moins stigmatisant que faire la manche ; et il apparaît même comme plus « actif », voire plus « sportif » dans les situations de concurrence, face à d'autres glaneurs tentant de s'emparer de toute la ressource.

Pour qualifier leur pratique, ils parlent facilement de « faire les poubelles » ou lorsqu'il s'agit des poubelles de commerces de restauration rapide, de « récupérer les restes, les invendus ».

Il existe chez eux une complémentarité entre la manche et le glanage, ce dernier étant considéré comme ce qui procure la base de l'alimentation, et la manche comme permettant l'achat de produits non récupérables (alcool, tabac, etc..).

Outre le glanage alimentaire, ces jeunes peuvent se livrer à de la récupération d'objets (rarement : éventuellement des accessoires d'équipement ou de décoration, pour le squat) ou de vêtements (quitte à se servir dans les conteneurs fermés des associations...).

Homme, 21 ans, Amiens

Quels sont tes sites privilégiés pour la récup ?

Moi j'aime bien les supermarchés parce que là-bas il y a plein de viande, de produits laitiers, de légumes qui sont jetés et qui sont encore bons pendant une semaine ou deux. Le porc en général ça se garde moins (...) on trouve même des œufs, parce qu'il y avait juste un œuf dans la boîte qui était cassé (...) On y va à plusieurs, on essaye de faire des groupes pour ramener le plus possible ; quand on peut on prend des gros sacs à dos et on bourre, on bourre. Et quand des potes sont en galère on leur en file, tout le monde a à manger

Dans ton squat vous êtes équipés en frigo, etc. ?

On n'a l'électricité que la nuit donc le frigo il marche la nuit, mais comme il fait assez frais dedans on a laissé des blocs de glaçons qui restent toujours en morceaux, même la journée, ce qui fait que ça reste quand même frais ; même l'hiver on peut laisser la viande dehors, elle reste fraîche

Est-ce que tu peux me dire concrètement comment ça se passe quand vous allez faire une récup ? C'est plutôt le jour / la nuit ?

La nuit parce que certains supermarchés refusent qu'on aille dans leurs poubelles et qu'on se serve. Ils tolèrent quand on remet tout en place, mais il y a des groupes de gens qui viennent ici... on a vu des gens du voyage qui sont passés une fois, ils ont foutu le bordel, et ils ont mis un verrou sur la grille pour qu'on ne puisse pas accéder aux poubelles

Vous récupérez combien de fois/semaine ?

2 fois en général ; et ça change d'une semaine sur l'autre, c'est pas toujours le même truc à jeter ; donc il y a des fois où il n'y a pas grand-chose, mais on a toujours des restes de ce qu'on a fait 2 jours avant

Est-ce que toute ton alimentation est basée sur la récup ou est-ce qu'il y a des choses que vous achetez ?

Bien sûr il y a des choses qu'on achète, des trucs comme l'huile, tout ça, on est obligé, le sel, le beurre. Des fois on arrive à trouver des plaquettes de beurre mais c'est rare. On achète quand même des trucs, il n'y a pas tout dans les poubelles. On fait comme on peut, c'est pour ça que je fais la manche un peu, je fais la manche pour mon tabac, tout ce qui est à côté, les croquettes pour la chienne

Est ce que vous faites les fins de marchés ?

Non, je l'ai déjà fait une ou deux fois mais je n'aime pas trop les marchés et en général je ne suis pas levé assez tôt ! 14 h c'est à peu près l'heure à laquelle je sors du squat si j'ai pris mon petit déjeuner tranquille, et après je vais en ville, je fais la manche, et quand on va faire les poubelles c'est le soir

La relation aux services sociaux et d'aide.

En ce qui concerne les services sociaux institutionnels, la relation est en général inexistante, ces jeunes hors droits aux minima sociaux se trouvant en outre dans des situations de rupture forte et de grande mobilité géographique.

Notons qu'ils sont en général dans des positions floues par rapport aux droits concernant la santé (encore reliés à la couverture de santé de leurs parents qu'ils ne fréquentent plus... ; peu soucieux de ces aspects, d'autant qu'ils se valorisent dans un « endurcissement » lié à leur mode de vie).

L'aide alimentaire est en revanche dans leur paysage de ressources possibles, au même titre que les services offerts par les réseaux de solidarité (pour les vestiaires, la toilette, le don de couvertures ou duvets...).

Ils peuvent avoir recours à l'aide d'urgence de manière ponctuelle, selon les besoins ressentis, notamment plus l'hiver pour des repas chauds.

Ils ne développent pas de réticences viscérales par rapport à cette aide : la logique de survie dans lesquelles ils se reconnaissent implique de savoir « exploiter tous les plans ».

Même si le glanage et la manche sont plus valorisés comme accès autonome à la ressource alimentaire, ces jeunes tendent ainsi à avoir, pour le recours à l'aide alimentaire, la même acceptation pragmatique que pour la manche.

Certains cependant développent un discours de dépréciation de l'aide alimentaire et mettent en cause l'attitude « condescendante » ou « autoritaire » des pourvoyeurs de cette aide. Sans doute parce qu'ils les renvoient à des figures parentales ou actualisent un ressentiment ancien, ancré dans une image dégradée de parents ayant eux-mêmes eu recours à cette aide.

Ouverts éventuellement mais peu motivés en dehors d'une situation de besoin, ces jeunes sont peu informés sur les diverses formes d'aide et sur les conditions effectives d'accès (lieux, horaires...). Ces jeunes connaissent peu l'aide (en dehors de ses formes les plus visibles dans la rue et les plus communiquées entre eux).

Les circuits dans lesquels ils viennent se pourvoir en d'autres types de services ou de produits non alimentaires constituent peut-être une opportunité pour leur communiquer cette information.

Homme, 21 ans, Amiens

Est-ce que tu es déjà allé à l'aide alimentaire ?

Bien sûr, j'y suis déjà allé, mais pour moi, c'est des gens qui ne savent pas se démerder, qui sont assistés, qui veulent que tout leur tombe tout cru dans la main ; il faut quand même se bouger un peu le cul de temps en temps, y mettre un peu du sien

Que penses-tu de l'aide alimentaire / comment tu es reçu là-bas ?

Ça dépend des endroits ; il y a des endroits où les mecs te parlent comme de la merde, ils te traitent comme du bétail (...) c'est des vieux bourgeois à la retraite qui font ça juste pour se donner bonne conscience

Quand tu es allé à l'aide alimentaire c'était à quel moment ?

A un moment où tu en as vraiment besoin, où les poubelles c'est impossible (...) je préfère les poubelles, parce que je vais chercher moi-même à manger, je fais ce que je veux comme j'ai envie, j'ai personne qui dose ce que je dois prendre, j'ai personne derrière pour dire prends ci prends ça, je choisis. Bon, ça sera pas toujours les mêmes produits que tu auras. Je ne sais pas si tu as déjà eu des colis alimentaires mais il y a des trucs qu'ils te foutent dedans, j'aime mieux te dire... genre les boîtes de riz au lait de machin, c'est infect

2.2. : « Les jeunes avec un mode de vie de type alternatif » : le glanage revendiqué comme optimisation de la ressource

Ces jeunes de moins de 25 ans font partie des « personnes ayant un logement » :

Ils ont en commun (et partagent cette caractéristique avec les « glaneurs alternatifs » qu'on présente plus loin) un glanage « élaboré », au sens où il est inscrit dans un discours construit par rapport à une situation donnée : un glanage qui, même s'il obéit à des motivations d'ordre économique, renforce l'estime de soi, car il correspond à des codes, voire des normes, dans la population concernée.

2.2.1 « Les jeunes avec un mode de vie de type alternatif, sans revendication idéologique »

Trajectoires

Étudiants ou non, ils sont aujourd'hui en dehors du monde du travail, mais se projettent dans une vie professionnelle et familiale « classique », insérée dans une société qu'ils ne mettent pas particulièrement en cause.

Certains sont issus de classes moyennes ou supérieures, avec des familles qui sont susceptibles de les soutenir financièrement ; d'autres moins appuyés par leur milieu familial, voire en rupture avec lui, ont parfois connu des passages précaires. Certains bénéficient de bourses d'étude.

Homme, 24 ans, Paris

Jérôme, 24 ans, je sors de 5 années d'études en haute école, je commence à travailler dans le cinéma, j'habite à Paris (...) Je vis seul (...) J'ai été à la rue pendant un an et avec le squatteur avec qui j'étais, on faisait les fins de marchés ensemble (...) Après, j'ai trouvé une espèce de squat, j'étais tout seul dedans, ça c'était quand il faisait vraiment froid et après je suis retourné à la rue parce que je préfère dormir dehors (...) et maintenant j'ai un petit studio à moi

Quelle est ta source de revenus ?

Je suis salarié. Je suis intermittent... enfin, je ne suis pas encore intermittent justement, donc c'est ça... c'est variable. Je suis intermittent et parfois j'ai d'autres boulots, parfois je m'occupe de vieux, parfois je travaille en restauration, ça dépend. Là, en ce moment, j'ai un projet artistique à moi donc ça me prend du temps, donc il y a des boulots que je dois refuser... c'est variable

Est-ce que tes parents / ta famille sont au courant de ta situation ?

Ils sont au courant que j'étais SDF, ça m'arrivait de dormir chez ma sœur genre une fois toutes les 2 semaines. Que je fais de la récup maintenant : non ; ils savent que je ne gagne pas beaucoup de tunes, que c'est un peu la galère, mais ils ne savent pas plus de détails

Quelles sont tes perspectives ?

Je commence à travailler dans le cinéma, ça commence à marcher, mais ça commence. J'ai fini mes études en juin dernier donc je commence à travailler, donc c'est normal que je ne travaille pas tout le temps. Et là j'ai des stages, des trucs comme ça, donc c'est pas payé. Là, par ex., je travaille sur un long métrage, ben je travaille gratos. C'est cool, je me forme, mais toujours est-il qu'à la fin, je ne suis pas payé (...) Si tu écoutes les termes « travailleur pauvre », oui je suis un travailleur pauvre, parce que je travaille tout le temps

Le glanage

Ils vivent tous le glanage comme un moyen transitoire de gérer des budgets toujours serrés, qui sont considérés comme le lot normal des jeunes en cours d'autonomisation : un faible pouvoir économique fait partie intégrante, pour eux, de la phase de construction propre à leur tranche d'âge. Ils l'ont pratiquement tous découvert en groupe, ou du moins via une personne de leur tranche d'âge les y ayant initiés.

Cette première expérience, colorée d'un parfum de transgression, s'est déroulée soit sur un marché, soit dans des poubelles : elle est toujours déterminante des lieux privilégiés de glanage, ensuite.

Ceux qui ont commencé sur les marchés (Paris) appartiennent à des milieux socioculturels moyens à élevés ou ont une tradition rurale.

Parmi eux, certains vont s'en tenir à ce type de site : il s'agit de ceux qui pratiquent un glanage en solo, plutôt épisodique, en complément d'un approvisionnement alimentaire dominé par les achats ; sans ressentir le glanage comme honteux, ils n'y sont pas totalement à l'aise.

Les autres initiés sur les marchés peuvent élargir leurs pratiques à un glanage dans les poubelles des supermarchés, lorsqu'ils glanent pour plusieurs/à plusieurs : le glanage tend alors à devenir la principale source d'alimentation.

Ceux qui ont commencé dans les poubelles (commerces de restauration rapide) sont plutôt ceux qui sont issus d'une situation socio-familiale plus difficile. Ils l'ont fait à un moment de creux patent dans leurs ressources financières, en se joignant à un groupe de glaneurs repérés sur les lieux. Ils se sont sentis « endurcis » par cette première expérience, et ils en ont pris l'habitude : une fois sortis de leur phase de « galère », ils ont continué à glaner, en groupe ou seul, à proportion de leurs besoins : lorsqu'ils sont seuls, ils ne le font qu'en fin des mois les plus difficiles.

Homme, 24 ans, Paris

Tu fais les fins de marchés depuis longtemps ?

Oui. J'étais à la rue il y a 3 ans, donc ça fait 3 ans. Quand j'ai des tunes je vais aux courses et quand j'ai pas de tunes je fais les marchés, donc en ce moment c'est la galère, ça fait une semaine, donc j'ai récupéré 2 fois, une fois il y a une semaine (ou un peu moins) et une fois là. Ça dépend des tunes : quand j'ai des tunes je fais des courses et quand j'en ai pas je fais la récup

C'est vraiment quand tu n'as pas de sous. Tu n'es pas un habitué de la récup

Non parce que je considère que si tu as des sous il faut aller faire les courses, il y a des gens qui en ont + besoin que toi, c'est con de faire la récup si tu n'en as pas besoin

Donc si j'ai bien compris pour toi, la récupération ce n'est pas la base de ton alimentation, c'est un complément

Non, c'était la base de mon alimentation, maintenant c'est un complément. Je te dis, ça dépend, par ex. en ce moment je suis en galère, je sais que je ne vais manger que ça pendant une semaine. Après je sais que dans une semaine je vais travailler, donc selon ce que je vais gagner... voilà quoi. Ça dépend vraiment ; quand je n'ai vraiment pas de tunes c'est toute mon alimentation, quand j'ai des tunes c'est une partie ou zéro

La relation aux aides sociales et à l'aide alimentaire

À part des bourses d'étude, pour certains, ces jeunes sont en dehors de droits à des aides.

Ils ne développent pas de discours de frustration par rapport à cette situation : c'est plutôt un discours de l'autonomie et de la débrouillardise qui prédomine.

L'aide alimentaire est vécue comme totalement hors champ, pour eux qui justement ont développé des stratégies adaptatives (glanage, vie en colocation ou « petits boulots ») leur permettant d'assumer leur faible niveau économique sans se vivre comme pauvres et/ou sans être obligés à travailler plus que des petits boulots ponctuels.

Ils se sentent dans une « situation sociale » et une trajectoire incompatible avec le recours à l'aide alimentaire conçue comme l'apanage des plus démunis : les familles en difficultés, les chômeurs de longue durée, les surendettés...

Pour tous, l'image des destinataires de l'aide alimentaire est ainsi une image repoussoir d'autant plus forte qu'elle est l'incarnation de l'échec de la vie dans laquelle eux-mêmes se projettent.

Homme, 24 ans, Paris

Et l'aide alimentaire ?

Ah non ça jamais ! ça il n'y a pas moyen parce qu'il y a des gens qui en ont + besoin que moi et par ex. aux Restos du Cœur il y a plein de gens qui y vont et qui travaillent, ils n'ont pas le temps d'aller récupérer, ils travaillent mais ils ne gagnent pas assez pour nourrir toute leur famille, et je ne trouverais pas normal de prendre la place là-bas (...) Jamais je ne suis allé dans un foyer, jamais j'ai fait la manche, jamais je ne suis allé dans une banque alimentaire ou quoi que ce soit, jamais. Pour trouver l'argent ou trouver la bouffe je me débrouille

Tu préfères garder ton indépendance...

Oui grave, grave. Il y a plusieurs raisons à ça : déjà je pense qu'il y en a qui en ont + besoin que moi, ceci d'autant plus que j'ai des parents, ils pourraient me donner de l'argent si je les faisais chier, mais en l'occurrence je ne veux pas de leur argent donc je ne vois pas pourquoi j'irais prendre les tunes de l'Etat pour ça, ou d'une association ou quoi que ce soit, c'est un choix. J'ai des études qui me permettraient d'avoir un boulot qui paie bien, je ne vois pas pourquoi si je fais le choix de faire un boulot qui me plaît mais qui paie moins ou de faire mon boulot artistique, pourquoi du coup je vais aller faire chier l'Etat pour ça ou les associations

Si je comprends bien, tu ne te sens pas suffisamment pauvre pour aller à l'aide alimentaire, et tu souhaites conserver ton indépendance c'est-à-dire subvenir toi-même à tes besoins

Oui, c'est clair. Tu regardes tous les punks à chiens, pour la plupart c'est des gosses de riches... j'exagère, mais il y en a peut-être une majorité, et les gars ils me vénèrent, dans la rue ils me demandent des tunes. Quand c'est des vieux qui ne peuvent plus travailler, quand c'est des gars qui ne peuvent pas travailler, je trouve ça normal, quand c'est un jeune qui peut travailler je ne trouve pas ça normal du tout

Tu trouves que la récup c'est la meilleure technique d'approvisionnement alimentaire comparée à l'aide alimentaire?

Oui, grave (...) Imagine, tu es père de famille, tu ne vas pas ramener tes enfants à la banque alimentaire, les boules ! ; il y en a qui le font parce qu'ils n'ont pas le choix, mais généralement c'est quand même un peu les boules, c'est pas cool. Pareil, ces femmes-là (il montre d'autres glaneuses), je suis sûr qu'elles ont trop de dignité pour aller quémander de l'argent ou de la bouffe. Pour moi la récup c'est le truc pour les pauvres qui ne sont pas encore complètement exclus

4.2.2 « Les jeunes aspirant à un mode de vie alternatif ».

Trajectoires

Les individus de ce groupe peuvent dépasser un peu l'âge de 25 ans.

Ils se caractérisent par une opposition au modèle social en vigueur ou au moins au système de la consommation.

Ces jeunes se projettent dans une vie différente de celle de leurs parents, et s'essayent à sa mise en place dans des colocations gérées sur un mode « collectiviste ».

Ces colocations, avec les jeunes encore au domicile familial qui gravitent autour, regroupent des personnes d'origines sociales et de situations différentes, des étudiants comme des jeunes travailleurs réguliers ou des jeunes sans emploi fixe...

C'est via l'entrée en colocation pour des raisons économiques liées au statut d'étudiant ou de travailleur en début de carrière, que des jeunes a priori lancés dans un cursus classique rencontrent in vivo cette idéologie et ses modalités quotidiennes de mise en pratique.

Femme, 22 ans, Amiens

Je suis née à Amiens. Mes deux parents ont fait leur jeunesse ici. (...) Mon père est retraité, il était prof d'EPS à IUFM ; et ma mère est instit en maternelle (...) J'ai 22 ans, je vis encore chez eux ; je vis à plein d'endroits différents mais j'ai un pied-à-terre chez mes parents. Toute l'année dernière j'étais plus ou moins chez des amis, en colocation avec eux (...) l'année d'avant c'était encore avec d'autres amis qui avaient un coloc. Donc la colocation je connais. En gros j'ai fait toute ma jeunesse ici, une école tout à fait normale, rien d'exceptionnel (...) Un bac, ensuite j'ai tenté la fac en arts du spectacle une fois que j'ai eu mon bac, ça a été une année sabbatique, plaisir avec tous les gens que j'ai pu rencontrer (...) Et cette année, avec des amis, on aimerait ouvrir une sorte de lieu alternatif où on squatterait probablement dans la région picarde (...) on est à la recherche d'un endroit où on peut vivre, un terrain ou une maison abandonnée qui ne sert à rien, qu'on pourrait retaper, et du coup retaper la maison nous permettrait d'y vivre en même temps, un truc comme ça. Peut-être que c'est parfois trop utopiste ce que j'ai en tête mais j'en ai envie (...) Je le considère comme une expérience.

Le glanage

Selon leurs propres termes, la récup' fait partie intégrante de cette contestation du système : ce qui est revendiqué à travers lui, c'est surtout une lutte contre le gaspillage mais aussi une remise en cause de la soumission au système marchand, pour certains.

Le glanage est également un élément central dans la vie du collectif : outre sa fonction d'approvisionnement alimentaire des personnes, le glanage fonctionne ainsi comme un outil égalitariste et comme liant du groupe :

- Le nouvel arrivant est initié au glanage en groupe : en l'occurrence, chez les jeunes de ce type rencontrés, de nuit et dans les poubelles d'un supermarché.
Cette pratique des poubelles de supermarché est liée aux référents « naturels » de ces jeunes et renforcée par le fait qu'elle évite de se confronter à des acteurs directs de la vente ou de la production : autour des poubelles de grands supermarchés, c'est au Système qu'ils s'affrontent, éventuellement représentés par ses « gardiens ».
- Le glanage est conçu comme la principale source d'approvisionnement du groupe, et est donc pratiqué de manière régulière, plus ou moins souvent selon l'ampleur de la ressource récupérée à chaque fois. C'est un glanage « expert », sur la base d'une connaissance précise des lieux propices, avec un réseau de glaneurs s'échangeant les nouveaux

« plans ». Réalisé en collectif restreint, il est redistribué (sous sa forme brute ou traitée, cuisinée) au collectif large (plusieurs colocations).

- C'est un liant du groupe au niveau du vécu et des émotions, via le partage des « expéditions récup' », et au niveau du discours, des idées, de l'idéologie partagée, débattue.
- C'est un outil égalitariste car il élude la différence inter individuelle en fonction des revenus : la capacité à se procurer de la nourriture pour soi, pour le collectif, n'est pas liée à la puissance économique des individus.

Il favorise ainsi la mixité sociale des groupes concernés.

- En leur sein, on trouve des jeunes pour qui le glanage est un outil de construction de soi par rapport au modèle parental et aussi, d'un point de vue plus pragmatique, un moyen d'optimiser un petit budget. Même s'ils sont fidélisés au glanage, qui est un gain en qualité de vie, ils n'y sont pas véritablement inféodés.
- On y trouve aussi des jeunes qui, du fait de leurs origines sociales plus modestes, de leur faible niveau de diplôme ou de formation, de leur faible implication par rapport au monde du travail, sont dans une situation économique plus précaire, sans grandes perspectives à part leur vie alternative. Pour eux le glanage est un besoin effectif mais ils tendent à éluder cette réalité via la fusion dans le groupe, son idéologie. Eux sont nettement dépendants du glanage, et sans véritable alternative disponible. Cette idéologie peut même freiner le recours aux aides à l'insertion (culpabilisé comme compromission avec le système).

Homme, 21 ans, Amiens

Nous ça fait trois ans. Avant on ne connaissait pas du tout. Il y a un squat qui s'est ouvert sur Amiens qui n'existe plus et les gens récupéraient là-bas. On a connu comme ça, et du coup avec tout le gâchis de nourriture qu'il y a, on a commencé à faire des récup aussi. A la base on a déjà fait les poubelles et quand tu vas voir ce qu'il y a dans les poubelles, tu es choqué de ce qu'il y a dedans, quand tu vois qu'il y a des gens qui meurent de faim et tout ce qui est jeté. Des fois ce sont des trucs limite date de péremption mais bon sachant que c'est toujours consommable après, et des fois c'est juste parce que c'est un peu défoncé ou que ce n'est pas présentable

Le premier jour où vous l'avez fait, vous vous souvenez ?

Je vivais en coloc avec deux amis. Avec un de mes amis, on est allé en récup parce que le frigo était complètement vide et généralement en bon étudiant on attend facile deux semaines avant de se dire qu'on va faire des courses. Du coup on est parti à deux en voiture dans un Intermarché assez isolé, pas loin d'Amiens. C'est un ami qui nous avait dit que là-bas c'était facile d'y accéder parce que tous les fils barbelés étaient déjà coupés donc qu'on pouvait déjà y passer sans avoir à le faire nous-mêmes (...) Les poubelles ne sont pas à l'extérieur, elles ne sont pas cachées mais pas en évidence (...) Elles sont dans la propriété du magasin donc si on passe et qu'on se fait toper par un flic on est en infraction parce qu'on rentre dans une propriété privée. On y va généralement la nuit, la voiture on essaie de la cacher (...) Une fois qu'on est dans la cour il y a une quinzaine de poubelles ouvertes. Il y a la poubelle pains, la poubelle fruits, la poubelle yaourts, la poubelle salade, la poubelle viande. Généralement c'est un peu trié et il n'y a plus qu'à choisir.

La relation à l'aide alimentaire

Dans ce contexte, elle est a priori inenvisageable, tant elle se situe aux antipodes des valeurs d'autonomie et de subversion du système qui fondent cette idéologie alternative.

Cependant au-delà du discours idéologique, les freins au recours à cette aide sont de nature et de solidité diverses selon les individus. Pour les plus précaires dans leur situation socioprofessionnelle, elle serait humiliante car signant un état de pauvreté que le glanage permet d'occulter ; pour ceux qui sont plus avancés dans leurs projets alternatifs, qui sont dans une problématique de construction réelle d'un vivre autrement, le recours à l'aide alimentaire pourrait être envisagé, comme un moyen ponctuel de secours, au service de ce projet.

Homme, 21 ans, Amiens

Vous avez déjà eu recours à des aides alimentaires de la part d'association ?

Moi directement non mais des gens autour de moi oui

Si vous récupériez beaucoup moins, vous iriez voir les associations ?

Non je n'irai pas (...) parce qu'on n'est pas dans ce système (...) On n'a pas besoin d'y aller en fait. Il y a des gens qui crèvent vraiment la dalle et qui n'ont pas d'autres recours. Et puis faire des récup c'est bien quand tu as 20 / 25 / 30 ans, tu peux passer par-dessus les murs, tu peux escalader parce que physiquement tu peux le faire mais les petites mamies elles ne peuvent pas faire de récup, c'est foutu (...) Moi si je veux je peux aller faire tous les jours mes courses mais je n'irais pas prendre de la bouffe dans un truc associatif

Tu aurais le sentiment de quoi ?

Peut-être prendre la place d'autres gens qui en ont vraiment besoin. C'est la solution de facilité, tu viens chercher, on va te donner. Je préfère aller faire mes propres récup et le jour où on n'en a pas, moi j'ai la chance d'avoir un salaire, une paye qui tombe à la fin du mois donc d'avoir une autre solution

2.3. « Les retraités » : le glanage honteux, vécu comme exploitation des restes

La plupart sont des femmes seules avec des retraites du niveau des minima sociaux. Le seul homme de notre échantillon touche une retraite un peu supérieure et vit dans une « famille » recomposée.

Trajectoires

La situation actuelle de ces personnes est la résultante d'une vie originée dans des familles modestes à très modestes (ouvriers ou petits employés, familles nombreuses, travailleurs pauvres immigrés, ...), n'ayant pas permis de faire des études ni d'acquérir de qualification. Pour tous, il y a eu période de stabilité économique, parfois une certaine ascension sociale lors de leur période d'activité salariée ou de leur vie en couple. Les difficultés économiques ont commencé au moment de la retraite, parfois aggravées par un divorce ou le décès du conjoint, et la cascade de difficultés qui s'ensuit⁵.

Le glanage.

Il commence quand les pratiques d'achat habituelles deviennent trop lourdes pour le budget disponible : l'augmentation du coût général de la vie est ici fortement ressenti et cité.

Dans un premier temps, on achète moins, se nourrit moins, on tend à occulter le besoin ; on prend l'habitude de fréquenter le marché vers sa fin, autant pour profiter des prix plus bas, des « gestes » des commerçants, que pour éviter les moments d'affluence maxima, fatigante.

Le souvenir de la première fois est le plus souvent flou, comme s'il y avait eu des étapes préliminaires progressives. Le déclencheur du passage à l'acte est d'une part le constat de nombreux restes (sur les marchés), d'autre part et de manière déterminante, le spectacle d'autres glaneurs (sur les marchés ou dans les poubelles des commerces de son quartier, sur ses trajets coutumiers). Ce double constat « encourage » d'autant plus l'entrée dans le glanage qu'on voit parmi les glaneurs d'autres personnes âgées, qui ne portent pas particulièrement de traces de stigmates sociaux.

Le glanage peut ainsi être facilité par l'insertion dans un groupe au sein duquel se développe une socialité particulière. Même si le glanage ne se réalise pas de manière collective, on se retrouve dans un entre soi, on entretient des relations de coopération de familiarité. Il y a un code de conduite commun en vigueur dans l'espace temps du glanage, en vertu duquel chacun ne parle pas de sa situation objective et peut jouer le rôle ou endosser la personnalité qu'il souhaite.

Cette « convivialité » du glanage, plus forte sur les marchés, assure un confort concret et psychologique. C'est ce qui peut être mis en cause ou parasité par l'arrivée de nouveaux glaneurs, plus jeunes ou plus nombreux, qui bousculent les règles implicites et induisent une concurrence très mal vécue, susceptible de chasser, à terme, ces glaneurs plus faibles de leurs territoires d'élection. Est ainsi déploré « l'afflux d'étrangers », et regrettée la « publicité » faite dans les médias pour tel site de glanage...

⁵ Une de ces femmes cumule les difficultés : compagne d'agriculteur, elle n'a pas été déclarée, ses activités étant non-salariées. Sa séparation tardive a entraîné la perte de son logement et la nécessité de se reloger seule en ville. Elle est en conflit avec les descendants de son ex-compagnon qui, au décès de celui-ci, mettent en cause les arrangements économiques antérieurs. Chez cette femme d'origine étrangère, cette situation et les blessures psychologiques induites génèrent une certaine désorientation, des propos peu cohérents, et des difficultés à se faire comprendre par les services sociaux.

Le vécu du glanage

Le discours de ces personnes sur leur glanage est plein de contradictions par rapport à la réalité de leurs comportements, avec un fort déni quant au rythme et la régularité du glanage, quant aux quantités glanées et au besoin qui les anime.

Le vocable privilégié sera ici « faire les fins de marché », « ramasser les invendus », pour les marchés. Pour les poubelles, on a du mal à trouver une expression valorisante, on n'a en général pas de mot pour qualifier l'acte.

Vécu de manière honteuse comme une pratique dont le besoin est humiliant, le glanage est de préférence pratiqué hors de son quartier (dans la mesure où l'on a le choix) : on essaie de trouver le meilleur compromis entre une proximité facilitant l'accès et le transport, et un relatif éloignement.

Tendanciellement, les personnes glanant sur les marchés sont aussi celles qui semblent disposer de plus de ressources psychologiques, et tenter de perpétuer une certaine posture de maîtrise sur leur vie et leur alimentation ; celles qui récupèrent dans les poubelles semblent plus fragilisées psychologiquement, moins soucieuse d'un contrôle sur la qualité de leur alimentation.

Dans les cas de glanage dans les poubelles de son quartier, la stigmatisation ressentie peut créer du même coup par rapport aux voisins une situation de conflit ouvert ou larvé, un ressentiment social global, qui isolent encore plus ces personnes de leur environnement proche.

Femme, 82 ans Paris

Ça fait longtemps que vous faites les fins de marché comme ça ?

C'est pas vraiment les fins de marché, j'achète, je regarde si je vois quelque chose

Je vous ai vue samedi dernier, je crois

Oui, samedi j'étais là. Si je vois quelque chose je ramasse mais j'achète beaucoup. Non mais ça je le fais... j'achète beaucoup et je fais ça si je trouve quelque chose, sans ça j'achète surtout

Tout ce qui est dans le sac vous l'avez acheté ?

Non, j'ai pas tout acheté mais j'en ai acheté une bonne partie, là il y a une bonne partie de ramassé, ça dépend des jours

Femme, 75 ans, Paris

Mais pourquoi êtes-vous venue ici aujourd'hui alors ?

Parce que je passais.

Vous habitez dans le quartier ?

Oui, oui. Avant quand on allait aux halles, c'était très beau, maintenant elles sont parties à Rungis il n'y a plus rien à ... Oui mais c'est aussi périmé, à Rungis ... Ils les brûlent, quand c'est périmé, ils brûlent tout. Ici c'est pareil.

Et vous ne faites que les poubelles ici ?

Je ne fais pas les poubelles ici, je ne touche pas, rien, je regarde.

La relation aux services sociaux d'aide

La honte de manquer, d'avoir besoin de glaner, le ressentiment qu'on en retire, tendent à freiner le recours à des services sociaux ou favorisent des relations conflictuelles avec ces services.

On fait état de démarches difficiles à entamer parce qu'on a honte de devoir «quémander», d'un accueil «dépersonnalisé», prenant mal en compte la situation individuelle, ou la comparant à d'autres situations plus urgentes ou criantes.... Le résultat ne semble jamais satisfaisant, d'autant que dans ce vécu d'humiliation, on n'ose pas aborder la question de l'accès aux ressources alimentaires.

Dans ce contexte, le recours à l'aide alimentaire est globalement hors champ a priori, pour ces personnes, car ce serait reconnaître un besoin qu'elles s'appliquent à dénier.

En outre, elles n'ont pas d'autre connaissance des réseaux d'aide alimentaires que ce qui en émerge dans les médias, lors des campagnes en faveur des associations humanitaires ou caritatives : l'aide alimentaire est ainsi assimilée à l'aide d'urgence, vue comme réservée aux personnes les plus démunies, en très grande précarité, aux familles avec enfants.

Nos interviewés ne se considèrent pas comme des bénéficiaires légitimes de l'aide alimentaire ainsi représentée.

Femme, 75 ans, Paris

Connaissez vous l'aide alimentaire comme les restos du cœur ?

Non, non je n'y vais pas.

Pourquoi ?

Parce que mes petits-enfants travaillent et ça ne m'intéresse pas.

Femme, 82 ans, Paris

Pourquoi ne pas vous adresser à des associations, pour récupérer des colis par exemple?

Ah oui, pour des colis ! Oui d'accord mais bon... non

Cas particulier : des personnes pour qui le glanage est un moyen d'affirmation de soi dans un rapport de don et d'échange : le glanage transfiguré , vécu comme optimisation des restes

Deux personnes se distinguent du profil développé ci-dessus : il s'agit en l'occurrence des deux doyens de notre échantillon, âgés tous deux de plus de 80 ans.

Une femme dont le glanage est en quelque sorte « eucharistique » : bien que n'ayant pas d'autres revenus que les minima sociaux, elle ne se vit pas dans le besoin. Ancrées dans une vie active modeste, globalement oblatrice, autant que dans des convictions religieuses valorisant la pauvreté, l'humilité et le dévouement, ses pratiques de multi-glanage (lieux divers, alimentaire et non alimentaire) remontent à plus de 30 ans, avant sa retraite. Aujourd'hui encore très régulières et abondantes, elles servent non seulement à satisfaire ses besoins propres, mais à générer des cadeaux pour son entourage, que ce soit via les produits de son glanage, ou grâce aux économies qu'elle réalise en ne dépensant quasi rien pour se nourrir elle-même. La récupération et l'exploitation des produits glanés sont au cœur de toute son économie de vie.

« Depuis le premier janvier de cette année, j'ai dépensé 3,50€/mois pour me nourrir, parce que je n'achète ni légumes, ni fruits, ni viande (...) j'ai un petit appétit mais je suis bien nourrie (...) Avec ce que je ramasse je fais de la confiture pour une dame âgée, j'ai su aussi qu'elle aimait beaucoup la ratatouille donc avec ce que je récolte je lui en rapporte, je lui fait toujours de la compote aussi parce que des fruits, j'arrive à en avoir, alors 2 fois par semaine je lui apporte sa petite ration de compote (...) Si je trouve des vêtements, je les reprise et je les envoie à la petite famille. Vous savez, à la fin du mois, ça représente quelquefois 200€ avec tout ça (...) A titre humain et au plan spirituel, c'est un gros apport aussi » (Femme, 83 ans, Paris)

Elle n'en est pas pour autant insensible aux regards des autres sur sa pratique : elle ne glane pas très loin de son quartier mais tend à se cacher de ses voisins par divers stratagèmes.

Quant à l'aide alimentaire, cette femme n'en ressent aucun besoin, puisqu'elle en est plutôt elle-même à procurer de l'aide aux autres.

Un homme dont la retraite est légèrement supérieure aux minima sociaux et qui, depuis le décès de son épouse, s'est inséré dans un groupe familial de substitution. Pour lui, le glanage est complémentaire d'autres modes alternatifs d'approvisionnement (manche et aide alimentaire d'urgence), dans le double but de rétribuer les personnes qui l'hébergent et de conserver-affirmer son autonomie, sa « force de travail » par rapport à son foyer de substitution

2.4 Les personnes « entre deux mondes » : le glanage subi, perçu comme exploitation des restes

Trajectoires

Ils ont entre 26 et 40 ans, et font partie des « résidents de la rue »

Ils ont en commun des histoires familiales particulièrement problématiques, handicapantes psycho-affectivement, un faible niveau d'étude ou de formation professionnelle. Ils ont eu un début dans leur vie d'adulte plutôt positif, avec une insertion professionnelle, éventuellement une vie de couple, puis une rupture dans cette trajectoire plutôt ascendante : délitement progressif de la vie professionnelle, jusqu'à une coupure radicale ; cassure simultanée de la vie professionnelle et familiale...

Ainsi ces personnes, qui sont dans les tranches d'âge intermédiaires, sont aussi, dans leur vécu, entre deux mondes : n'ayant pas fait le deuil d'une vie plus normale dans laquelle ils ont échoué à se maintenir, et subissant la rue comme un univers hostile même s'ils le pratiquent depuis de nombreuses années déjà.

Ils tendent à se cantonner dans un quartier précis, où ils ont leurs marques et leurs habitudes. Mais ils ont peu de relations avec les autres personnes de la rue, par rapport auxquelles ils entretiennent des rapports dominés par la méfiance.

Homme, 36 ans, Amiens

Je suis métis tunisien. J'ai un gros parcours (...) à 8 ans j'ai fini à la DDASS, j'ai fait la DDASS jusqu'à 20 ans. Après j'ai connu les produits toxiques et je me suis enfoncé à cause de ça. Après j'ai été à l'armée, ça m'a fait du bien. J'ai connu ma femme, on est resté 14 ans ensemble mais elle était trop jeune, elle avait 16 ans, moi j'avais presque 7 ans de + qu'elle et elle, elle pensait plutôt à s'amuser qu'à faire une vie de famille donc ça ne collait pas. On s'est séparés il y a 4 mois mais on est restés en bons termes, on est restés 14 ans ensemble c'est pas rien, et on a un enfant de 3 ans.

Quel est votre niveau de revenu actuellement ?

J'ai toujours travaillé, je suis mécanicien auto, et mon dernier contrat c'était au mois de février, je touche 850€/mois, mais problème il y a un décalage de dossier

En fait vous travailliez et vous êtes à la rue

Voilà. Mais là je suis tombé au chômage au mois de février-mars, j'ai fait un transfert d'Assedic, mais l'erreur que j'ai faite – j'aurais dû attendre de toucher début octobre mes Assedic pour faire le transfert, mais j'ai écouté mon assistante sociale qui m'a dit mi-septembre fais le transfert tout de suite, tu seras tranquille, et du coup, j'ai un décalage et j'ai pas touché octobre, en octobre j'ai touché novembre.

Franchement, même demander 10 cts j'ai honte, j'arrive à 36 ans pour demander pour acheter un sandwich, c'est grave (...) ce mois ci, j'ai vraiment des problèmes pour me nourrir

Le glanage

Leur survie tient à des résidus de capacités organisationnelles et relationnelles : un emploi du temps quotidien et des activités régulières qui les maintiennent dans un rythme ; des arrangements avec des associations, des habitants du quartier, des personnes en situation moins précaire avec qui ils peuvent avoir des échanges de services.

Ainsi à côté de la manche, ils pratiquent un glanage alimentaire et non alimentaire, qui leur fournit leur nourriture ainsi que des supports matériels d'échange ponctuel.

Ils glanent de manière dominante dans les poubelles des commerces, mais l'un d'eux récupère aussi sur les marchés des produits qu'il consommera tels quels, ou des produits à cuisiner qu'il apportera en cadeau à une connaissance, avec l'espoir que cette dernière l'invitera à partager son repas.

Homme, 36 ans, Amiens

J'ai un accord avec le directeur du magasin ; il m'a dit tu passes tous les matins parce que les petits sandwiches, à un moment la date est passée, ils ne peuvent plus les vendre, mais ils sont encore consommables ; même sur les produits laitiers, si c'est marqué le 12, c'est encore consommable 10 à 15 jours tant que ça reste au frais. Il me fait : tu passes le matin, s'il y en a, je te le donne. Avec lui j'ai un arrangement mais seulement avec lui, et il m'autorise à rester devant le magasin le midi pour faire la manche et pour un sandwich (...) tant que je laisse le coin propre, que je ne m'enivre pas devant son magasin, c'est bon

Femme, 33 ans, Paris

Est-ce que tu peux me raconter une journée-type

je me lève vers 7-8h, je mets 1h-1h1/2 à me réveiller, à me préparer, à me laver, tout ça, donc ça fait vers 9h1/2-10h je suis dans la rue et je fais la manche jusqu'à la fermeture des magasins ; je m'autorise un café, ça fait 1.10€ le café ; et j'essaie de faire 5€ minimum pour pouvoir m'acheter à manger. Après, à 8h, comme c'est les poubelles, hop, je vais voir s'il y a des trucs à récupérer. Il y a de la nourriture et des fois il y a autre chose, des vêtements, c'est toujours ça que je n'achète pas. Des fois on m'offre à manger, des fois on ne m'offre pas à manger dans la journée, ça dépend, je ne peux pas prévoir non plus. Des fois je vends des bijoux mais en ce moment je n'en ai pas ; parce que quand je fabrique des colliers je me fais un petit stand, je fais des colliers jusqu'à 6h ; après je remballe le stand, après je fais quelques courses... quand je dis 8h c'est 7h1/2, quand la journée est finie je m'achète l'essentiel pour le soir, et c'est tout. Je quitte la rue parce que je n'aime pas rester devant les gens pour faire ce que j'ai à faire. Généralement il faut se trouver une petite place sympa... enfin sympa... au calme

La relation aux aides sociales

Leur relation aux aides institutionnelles est distante ou inexistante : ils savent qu'ils pourraient prétendre à des minima sociaux, notamment le RMI, mais ils n'arrivent pas à entamer les démarches en ce sens. Ils évoquent de multiples empêchements, mais le plus déterminant est l'absence d'énergie psychique mobilisable pour s'engager dans un processus de réinsertion. Ils craignent la relation d'accompagnement de ce processus : handicapés par un profond déficit d'image de soi, ils redoutent de ne pas être à la hauteur, de décevoir encore, d'être encore confrontés à des échecs, du rejet. D'autant que peu qualifiés, sans formation, ils se sentent objectivement désarmés face à un monde du travail, fortement concurrentiel, dont ils ont été précocement exclus.

Femme, 33ans, Paris

Tu as fait une demande de RMI ?

Non, mais tu peux

Pourquoi tu n'as pas fait de demande ?

Parce que ça ne m'intéresse pas. A la limite je crois que ça me ferait dépenser beaucoup plus d'argent pour toucher 400€ par mois que là où je n'ai rien à déclarer et c'est aussi bien. Je n'ai pas à me présenter tous les mois, à faire des démarches de travail, des choses comme ça, c'est assez. Avec 400€ tu n'as rien, tu n'as même pas un appartement, tu peux pas payer un loyer.

Donc tu préfères te débrouiller par toi-même

Oui voilà, pour l'instant c'est mieux que je ne m'engage pas auprès de cette institution-là

En ce qui concerne l'aide alimentaire, ils connaissent l'aide d'urgence, ils y ont recours en cas de besoin (manche et/ou glanage insuffisants)... pour autant qu'ils arrivent à y avoir accès. L'un d'eux, qui y aspire fortement, ne peut pas faire les démarches d'inscription conditionnant une aide régulière, faute d'avoir des papiers d'identité (perdus, comme c'est souvent le cas chez les personnes qui ne peuvent mettre en travail une histoire trop douloureuse), et ne peut que ponctuellement se rendre dans les lieux de restauration gratuite, trop éloignés de son quartier et de la sécurité qu'il y trouve.

Femme, 33 ans, Paris

Je sais pas si tu as déjà été à la soupe populaire... je te dis, c'est pour le minimum vital, pour pas tomber d'inanition dans la rue, c'est tout, mais pour le reste, pour manger... c'est pas terrible

Raconte-moi. Qu'est ce qui n'est pas terrible ?

C'est le système qui n'est pas terrible. Ce qu'on leur donne c'est le bas de gamme, des soupes de légumes et des sandwiches au camembert, c'est pas terrible. Ça permet d'avoir quelque chose dans l'estomac, mais tu aimes bien avoir aussi autre chose, tu aimes bien la variété, c'est pas parce que tu es dehors, au contraire, dehors tu as beaucoup + d'appétit, tu aimes bien de temps en temps une pizza, un panini, des trucs qui tiennent au corps donc c'est bien pour dépanner, pour le minimum parce que tu es en état d'urgence, il faut que tu manges. L'avantage, c'est que c'est gratuit, c'est tout. Sinon, c'est sûr qu'en ramassant dans les poubelles on trouve autre chose, des choses différentes qui vont permettre de varier un petit peu le menu

2.5 Les « anciens de la rue » : le glanage réapproprié, vécu comme exploitation de la ressource

Trajectoires

Il s'agit ici de personnes (exclusivement des hommes, en l'occurrence, entre quarante et cinquante ans), qui vivent en marginalité « depuis toujours » : qui ont une expérience de plus de vingt années de rue.

Pour la plupart, ils sont sans domicile fixe au moment de l'entretien mais on trouve parmi eux des personnes ayant trouvé un hébergement ou une sous-location (revenus Cotorep) et qui, bien qu'ayant un toit, perpétuent un mode de vie lié à la rue, notamment pour leur approvisionnement alimentaire.

Homme, 50 ans, Paris

J'ai 50 ans, j'ai fait 11 ans de prison dans ma vie, j'ai dormi dehors 20 ans, j'ai connu la misère noire, maintenant ça va, j'habite un studio avec un ami donc ça va (...) Je suis à la Cotorep

Homme, 45 ans, Paris

J'ai 45 ans, je suis belge, j'ai atterri à Paris ça fait 25 ans et je fais la biffe pour vivre ; je ramasse dans les poubelles et je vais revendre aux Puces à Montreuil (...) Je suis à la rue (...) Je ne touche pas le RMI, je vis avec ce que je trouve dans les poubelles que je revends aux Puces (...) ce qui me fait à peu près 100 à 150€/semaine (...) j'ai beaucoup voyagé en France, j'ai été faire les vendanges, j'ai même fait le festival de Cannes, j'y ai travaillé une année, j'ai fait des petits boulots à gauche et à droite, et maintenant je suis à Paris depuis quelques années

Le glanage

C'est pour eux une évidence, au même titre que la manche.

Certains, les plus structurés, pratiquent également un glanage non alimentaire, autant pour leurs besoins propres (vêtements) qu'à but de revente (livres, matériels divers).

Leur entrée en glanage (toujours dans les poubelles) n'est pour eux qu'un épiphénomène, sans trace précise, de leurs débuts dans la vie de rue.

Le vécu du glanage

Ces personnes pratiquent un glanage « expert », dans les poubelles des commerces de centre ville : elles ont un fort niveau de connaissance des différents lieux propices en fonction des jours, horaires et conditions de glanage, du moins sur leur territoire de prédilection (qui est aussi celui de leur manche).

Fréquemment, ils glanent collectivement : se retrouvant régulièrement sur les mêmes sites, ils développent une socialité entre habitués (y compris des personnes au mode de vie plus classique, possédant un domicile dans le quartier). Ils fonctionnent par réseau ou cooptation, pour s'échanger, dans un petit cercle, les bonnes adresses proches, pour faire poids dans les situations un peu délicates, pour disposer de plans de secours dans le cas où un site de glanage devient inaccessible ou trop fortement concurrentiel.

S'ils glanent à plusieurs, ils revendiquent cependant en général le « chacun pour soi » au moment crucial : sauf abondance et diversité extrêmes de la ressource, l'individu semble devoir reprendre le dessus dans l'acquisition des denrées intéressantes pour chacun parmi celles à disposition, d'autant que le glanage est la principale source d'alimentation.

Notons que l'observation ne confirme pas toujours totalement cette posture individualiste affirmée : sans doute est-il important pour nos interviewés de se positionner comme des individus autonomes, forts et sans « états d'âme », au-delà des comportements effectifs d'entraide qu'on a pu observer.

Ces personnes qui ont une longue expérience du glanage soulignent deux évolutions : d'une part une augmentation quantitative et qualitative de la ressource globale : ils ont le sentiment qu'il y a de plus en plus de choses intéressantes qui sont jetées et récupérables : la « société du gaspillage », critiquée fortement par d'autres, est pour eux une manne bienvenue. D'autre part ils notent une nette majoration des glaneurs et des phénomènes de concurrence, avec ce qu'ils vivent comme un envahissement très pénalisant de personnes « étrangères » glanant en groupe conséquent : de nouveaux arrivants qui non seulement prélèvent sur la ressource, s'imposent plus que les glaneurs solitaires ou moins vigoureux, mais surtout compromettent la pérennité du site-ressource en transgressant les codes de bonne conduite auxquels se plient nos interviewés.⁶

Homme, 50 ans, Paris

Vous avez des techniques ?

Les poubelleurs on les connaît (...) J'attends ce soir 7 h, et à 8 h mais 4 h c'est mieux qu'à 20 h, mais ça dépend des jours. Il y a des jours où on trouve rien... Quand je dis rien c'est une façon de parler, il y a toujours quelque chose

On arrive un peu avant pour être le premier qui saute sur le bifteck, c'est le premier qui saute sur le bifteck qui le mange, ça a toujours été comme ça. On attend par ex. 8h., à 8h. ils sortent les poubelles, et des fois il y a des salauds qui attendent que le camion arrive et ils les sortent à ce moment-là, alors on est obligé de se battre avec les poubelleurs, mais tous les jours on mange de la viande, tous les jours on mange du fromage, des yaourts... ça va (...) on se connaît tous mais c'est chacun pour soi et Dieu pour tous.

Le seul truc qu'il faut quand on fait les poubelles, il faut laisser propre, il faut pas salir l'endroit parce qu'on ne peut plus revenir après (...) entre nous on le sait, on range tous les cartons pour que ce soit propre pour le lendemain, sinon on ne pourra plus revenir ; si les gens laissent du bordel ils ont une amende, c'est arrivé, et on ne peut plus revenir

⁶ Les « bons » glaneurs, respectueux des lieux et des intérêts des commerçants qui les tolèrent, évitant les troubles à l'ordre public, se vivent comme débordés par des éléments incontrôlables, par les « mauvais glaneurs ». Tout se passe comme si ces « mauvais » glaneurs réactivaient, sous des formes peu acceptables par la société, le stigmate dont les « bons glaneurs » de la rue contribuent à minorer le pouvoir d'exclusion sans appel ; comme si les « mauvais » glaneurs faisaient resurgir de l'imaginaire des poubelles tous les contenus déléteurs et immaîtrisables qu'au contraire les « bons glaneurs » de la rue recyclent et donc circonscrivent dans un registre contrôlable.

C'est un phénomène qu'on peut noter fortement dans cette population très dépendante du glanage et donc de la pérennité de ses ressources, mais qu'on retrouve de manière transversale chez pratiquement tous les glaneurs (et les commerçants) interviewés. Le stigmate tend à être déplacé du glaneur en général (de la pratique de glanage) vers le « mauvais » glaneur, celui qui pratique le glanage de manière transgressive et incommode pour l'ordre public, pour l'ensemble du groupe social, y compris les bons glaneurs.

Homme, 45 ans, Paris

on est toute une équipe qu'on connaît, on est 4-5, 6-7, on attend la poubelle, dès que la poubelle sort on ramasse ce qu'on veut ramasser, il y a des yaourts, de la viande pour ceux qui veulent, des sandwiches, des plats cuisinés ; chacun récupère ce qu'il veut (...) on se connaît tous, c'est toujours les mêmes

La relation aux aides sociales

Elle est souvent très distante, voire inexistante, pour ce qui concerne les services institutionnels ouvrant l'accès à des droits sociaux : on relève diverses raisons-prétextes ou empêchements (absence d'adresse, de papiers d'identité en règle, ...) qui peuvent entériner une difficulté aux démarches d'insertion inhérente au mode de vie de la rue.

En revanche, ces interviewés connaissent très bien l'aide alimentaire (d'urgence, notamment les repas) : ils l'ont fortement utilisée, dans les temps de plus forte « galère ». Mais ils tendent à l'avoir progressivement délaissée au profit du couple glanage/manche ; ils y ont encore recours en cas de besoin ponctuel.

Certains tiennent un discours de consommateur par rapport à l'aide alimentaire : une critique comparative de l'offre, avec une cartographie des prestations plus ou moins satisfaisantes, en fonction de la nourriture proposée et de la population bénéficiaire.

Globalement, les interviewés qui appartiennent à la partie de cette population la plus résistante sur le long terme aux conditions de la vie de rue, et plus encore ceux qui manifestent une volonté de se maintenir au maximum de leur intégrité physique et mentale, tiennent l'aide alimentaire à distance. Ceci principalement à cause de l'image dégradée d'eux-mêmes que sa fréquentation leur renvoie (dépendance, relégation d'un groupe stigmatisé dans des espaces circonscrits, consommation collective imposée, absence de choix et de qualité dans l'alimentation proposée...).

Paradoxalement, (du moins du point de vue d'un observateur extérieur), faire les poubelles des commerces résonne pour ces interviewés comme l'accès à une certaine normalité de la consommation : à un partage de référents communs avec les consommateurs acheteurs (les marques, les cycles de consommation des produits selon les périodes, les modes, les événements, la diversité de l'offre, le plaisir ...) . En revanche l'aide alimentaire (au moins dans son image liée à une expérience de l'aide d'urgence) les renvoie à des référents communs à une population paupérisée, sans maîtrise sur sa consommation, considérée par les pourvoyeurs de son alimentation comme régie par des besoins et non des désirs.

Le glanage peut ainsi renforcer dans cette population la mise à distance de l'aide alimentaire.

Homme, 50 ans, Paris

Est-ce que vous connaissez l'aide alimentaire type les Restos du Cœur ou autres

Oui bien sûr, j'y ai mangé pendant des années (...) Maintenant je n'y vais plus, j'ai un chez moi et je me fais à manger moi-même

Vous préférez récupérer...

Oui, récupérer dans les poubelles et me faire à manger moi, plutôt que d'aller manger là-bas. Parce que quand un paysan mange, il mange ce qu'il récolte, eh

ben moi je récolte dans les poubelles et voilà (...) En plus tu es obligé de te déplacer et de manger ce qu'on te donne alors que dans la poubelle tu as le choix. Si tu as envie de manger du porc tu manges du porc, si tu as envie de manger du bœuf tu manges du bœuf, si tu veux manger des patates tu manges des patates (...) Quand tu vois ces gens-là (les bénéficiaires de l'aide alimentaire), il y a une image qu'ils transmettent... il y a un reflet, tu te dis merde je suis comme ça, obligé d'aller là bas

Intervention d'une autre personne

Je peux donner une anecdote ? Mettez-vous à la place de monsieur. Est-ce que vous, vous préféreriez aller comme un mouton dans un restaurant social, un peu comme en prison, excusez-moi l'expression. Vous préférez aller vous faire manger dans votre intimité, dans le confort de votre appartement, c'est tout à fait normal

2.6 Les représentants de la vie en précarité

Sont réunies ici des « personnes ayant un logement », d'âges intermédiaires, travaillant et/ou bénéficiant d'allocations, d'aides sociales et ouvertement en proie à des difficultés socio-économiques.

2.6.1 « *La précarité de longue date* » : le glanage marqueur de la précarité, vécu comme exploitation des restes

Trajectoires

Il s'agit ici d'hommes et de femmes aux alentours de cinquante ans, n'ayant jamais travaillé ou pas de manière durable, officielle ou déclarée, percevant des minima sociaux, maintenant un équilibre fragile grâce à une vie en couple ou divers arrangements, échanges de services. Ils tendent à cumuler diverses difficultés (économiques, santé, problèmes de personnalité ...), qui ne leur laissent pas de grandes chances d'amélioration de leur situation.

Ces personnes présentent des problèmes d'insertion de longue date et sont dépendantes de sources de revenus plus ou moins aléatoires en complément de leurs minima sociaux.

Sur la base de cette profonde vulnérabilité à la fois psychologique et sociale, le moindre facteur aggravant, toute perte de ressource, augmentation des frais ou dépense supplémentaire, devient un facteur critique : c'est là que le glanage intervient pour compenser.

Le glanage

Ces interviewés ont commencé à glaner au moment où la personne ou les arrangements dont ils dépendaient ont fait défaut.

Femme, 37 ans, Paris

La 1^e fois que vous avez récupéré, c'était quand ?

Peut-être 1 an ½, parce que avant je travaillais chez une dame, je gardais ses 2 enfants, je faisais le ménage, j'allais chercher les enfants à l'école, le repassage, je leur donnais à manger et tout, et j'étais mal payée (...) et puis ça s'est arrêté (...) Je fais de temps en temps les ménages comme ça, mais la plupart du temps les gens ne déclarent pas

Anciens ou récents, les souvenirs du déclenchement sont flous : reste le sentiment de n'avoir pas d'autre choix pour s'alimenter tout en honorant au maximum les frais fixes, notamment le maintien du logement qui est la priorité absolue.

Comme les « *retraités* », ces personnes sont spontanément allées vers les lieux dont elles avaient l'habitude, dans leur quartier ou dans sa proximité. Sur les marchés, avant de glaner véritablement elles ont fait des achats à prix bradés, puis elles ont franchi le pas en constatant l'abondance des résidus et leur exploitation par d'autres glaneurs ; pour les poubelles, c'est aussi en voyant d'autres glaneurs, en l'occurrence des voisins, que ces personnes se sont mises à glaner.

Avec la persistance des difficultés, le glanage s'est instauré comme source principale d'approvisionnement alimentaire et parfois non alimentaire, avec des différences de pratiques selon le genre :

- Côté homme, la tendance est à développer une posture active dans le glanage sur les marchés (en complément des produits directement glanés, échange de produits contre de l'aide apportée aux commerçants pour la remballe), avec un fort investissement dans la récupération en général, alimentaire ou non. L'approvisionnement alimentaire est fréquent, sur des marchés de prédilection et à des jours précis ; l'objectif est une récupération abondante⁷.
- Côté femme, la tendance est plutôt à un désinvestissement de la nourriture, avec une récupération vécue comme laborieuse, fatigante par rapport aux résultats, surtout quand des économies maxima sur les dépenses d'énergie limitent les possibilités de cuisson⁸.

La relation aux aides sociales

Tous sont en relation avec les aides sociales du fait de leurs minima sociaux.

La plupart ont des relations très problématiques avec les assistantes sociales chargées de leur suivi, ou à qui ils demandent des formations ou des aides ponctuelles dont ils ont le sentiment qu'elles ne leur sont jamais accordées alors qu'ils y auraient droit. Ils vivent très mal les demandes de justificatifs, perçus comme trop intrusives (notamment pour les relevés bancaires, trace incontestable de la gestion du budget)... d'autant que les résultats ne sont jamais à la hauteur des attentes.

Les refus des aides demandées sont insoutenables pour ces personnes quand elles les renvoient au fait qu'elles ne sont pas « assez pauvres », alors qu'elles se sentent au maximum de leurs restrictions.

Homme, 47 ans, Paris

Vous êtes aidé un peu par les assistantes sociales / les services sociaux de la mairie pour vos démarches de recherche d'emploi ou de... ?

J'ai fait des essais à plusieurs reprises mais ça n'a rien donné (...) parce qu'elles sont dans un système, et elles doivent dire quelque chose, et il arrive rarement que ça tombe juste... parce que c'est quelque chose de personnel, très personnalisé. Ils essaient de traiter ça industriellement, ça ne marche pas

La relation à l'aide alimentaire

Les freins dominants sont liés au manque d'information (on peut en avoir entendu parler à la TV, et ne pas savoir où s'adresser) ou des images faussées de cette aide, ancrées dans des expériences anciennes et plus ou moins floues ; les relations conflictuelles avec les services sociaux ne favorisent pas la recherche de cette information, sur fond du sentiment que de toute façon on va devoir fournir des quantités de justificatifs pour in fine n'avoir droit à rien.

Pour les personnes ayant des régimes alimentaires spécifiques (problèmes de santé ou principes d'alimentation), un frein supplémentaire provient de l'image de la nourriture proposée : de basse qualité, à base de féculents et de conserves...

⁷ Un interviewé se définit ainsi comme un « récupérateur à plein temps », toujours à l'affût de ce qu'il va trouver au détour d'une poubelle, d'un tas de déchets abandonnés sur le trottoir.

⁸ Une interviewée, diabétique, doit glaner plusieurs fois par semaine sur le marché pour trouver de quoi s'alimenter dans le cadre de son régime ; elle en profite pour récupérer des produits qu'elle échangera contre des cigarettes...

2.6.2 « La chute après une trajectoire ascensionnelle » : le glanage marqueur de la chute, vécu comme exploitation des restes

Trajectoires

Il s'agit ici de personnes qui se sont un temps élevées au dessus de leur condition d'origine, ont entamé une vie sociale et/ou familiale satisfaisante, et qu'un problème de santé et/ou professionnel a stoppé net dans leurs espoirs de réussite, d'autant que pour les personnes en couple, leur structure familiale a éclaté simultanément.

Ces personnes n'ont pas retrouvé d'emploi du tout, ou des emplois ne correspondant pas à celui qu'elles ont perdu : même quand elles travaillent, elles sont dans une problématique de déclassement social, alternant périodes de chômage, de travail sous qualifié plus ou moins déclaré, à temps partiel...

Femme, 44 ans, Dijon

Avant, j'avais un vrai métier, assistante hygiène sécurité en environnement (...) Je suis actuellement en temps partiel pour des remplacements de ci de là, ça dépend quand on m'appelle donc les revenus ne sont pas fixes et ça oblige à s'adapter

Au sentiment d'injustice concernant leur « chute » se combinent l'usure et l'humiliation de la recherche d'emploi prolongée et peu récompensée.

Les perspectives sont vécues comme sombres, pour ces personnes qui ne sont plus toutes jeunes. D'autant qu'étant plus en relation avec le monde de l'emploi que les précédentes, elles sont particulièrement sensibles au contexte de crise.

Le glanage

Vécu comme le dernier recours, honteux, il est pratiqué de la manière la plus épisodique possible : on achète au maximum et on glane quand on ne le peut plus (le maximum des ressources étant consacrées aux charges fixes).

Femme, 44 ans, Dijon

Maintenant que je suis un peu plus âgée et que je suis fatiguée, j'essaye d'y aller quand il fait beau ou au moins quand il ne pleut pas (...) parce que ça reste pénible quand même, que je ne revienne pas en me disant, qu'est ce qu'il faut pas faire pour avoir 3 légumes (...) En ce moment, j'arrive à acheter des aliments corrects et ce que je récupère ici c'est un peu un plus

Ces personnes glanent plutôt sur les marchés (les poubelles tendent à représenter le summum de la déchéance sociale pour elles), et de préférence loin de leur lieu d'habitation : la socialité entre glaneurs sera alors un facteur facilitant. Lorsque le choix de s'éloigner n'est pas possible, le glanage sera d'autant plus furtif, à l'écart des autres glaneurs, en toute fin de remballe.

Ceux qui ont des ascendances rurales peuvent se raccrocher à une sorte de tradition du glanage et développer une relation plus pragmatique à cette pratique.

Pour les plus fragiles, avec des facteurs aggravant l'asthénie sociale (comme la dépression et l'alcool), la perte totale d'estime de soi peut conduire à un glanage solitaire, erratique, et quasi « expiatoire » dans les poubelles proches du domicile.

La relation aux aides sociales

Dans les cas de forte dégradation physique et psychologique, la relation avec les travailleurs sociaux peut s'étioler, la personne s'en éloignant progressivement faute de pouvoir assumer ses échecs successifs.

Mais globalement, ces personnes bénéficiaires des minima sociaux sont en relation avec les services sociaux. Sans doute dotées d'un meilleur savoir être dans les relations sociales que les précaires de longue date, moins insistantes ou plus cohérentes dans leurs demandes, ces personnes n'évoquent pas de conflit avec les services sociaux ni de frustration particulière à leur endroit.

La relation à l'aide alimentaire ne semble donc pas pénalisée par la relation globale aux services sociaux.

L'aide alimentaire est perçue de manière ambivalente : l'image émergente est ici aussi liée à l'aide d'urgence, trop stigmatisante pour ces personnes déjà en échec ; en revanche, l'aide alimentaire du type épicerie sociale, quand son existence est connue, peut intéresser (des femmes) comme moyen d'éviter le glanage. Mais elles n'y ont pas recours, sous l'influence de deux facteurs en renforcement mutuel : l'image d'une aide réservée en priorité aux familles avec enfants et moins ouverte aux célibataires ; une expérience antérieure de démarches laborieuses n'ayant pas donné droit à cette aide (même si la situation a changé, on reste sur cette impression d'exclusion).

2.6.3 « Les chargés de famille » : le glanage courage, vécu comme optimisation des restes

Trajectoires

Dans notre échantillon, à l'exception d'un couple, dans une configuration de famille recomposée, il s'agit de femmes entre quarante et cinquante ans, d'origine modeste, sans formation ni expérience professionnelle.

Mères au foyer dépendant des ressources apportées par le conjoint, elles se retrouvent avec des ressources sévèrement amputées lorsque survient un problème majeur dans leur couple (divorce, faillite professionnelle, maladie, chômage de longue durée du conjoint).

Divers facteurs aggravent la situation de ces femmes : pour l'une, divorce très conflictuel profondément insécurisant ; pour l'autre, dépression totalement invalidante du mari, dettes, passage des allocations de chômage au RMI, situation irrégulière de la femme...). Bien qu'elles s'appliquent à travailler, dans des emplois sous qualifiés (et non déclarés, pour une personne sans papier) leurs revenus sont insuffisants et le glanage commence immédiatement.

Femme, 48 ans, Paris

Vous, ça fait combien de temps que vous venez à la fin du marché ?
Avant mon mari travaillait, maintenant il est au chômage, c'est pour cela que je ramasse à la fin du marché (...) Moi je ne suis pas habitué dans les poubelles parce que mon mari, avant, il était riche, il avait un café, un hôtel, un restaurant (...) c'est à cause de la faillite

Femme, 52 ans, Paris

Tu te souviens la première fois où tu as fait ça ?
C'était en 89-90, à la séparation, à mon divorce et je n'avais que les allocations familiales alors tu payes les charges, les cantines des enfants mais tu vas ramasser au marché, ça fait un peu plus.

Maintenant tu travailles ou pas ?
Non je suis RMiste. J'ai travaillé 15 ans chez des personnes âgées, après 8 ans chez un huissier de justice et aujourd'hui plus rien

Le glanage

Il est abondant, régulier, plutôt sur les marchés et de préférence loin du domicile quand c'est possible. Mais la honte ressentie par ces femmes tend à être occultée par le besoin et par la mission nourricière dont elles sont investies.

Quand l'opportunité se présente, le glanage peut être élargi aux poubelles de commerces, notamment la boulangerie. Elles pratiquent aussi éventuellement la récupération de vêtements, pour elles-mêmes.

De la honte du glanage, elles prennent tout le poids, évitant de dire à leurs enfants d'où provient la majeure partie de leur alimentation, ou passant outre les critiques du mari.

Elles s'appliquent, avec les produits du glanage, à procurer à leur famille une alimentation la plus proche possible de ce qu'elle serait avec des produits achetés, et notamment en phase avec les traditions culinaires.

L'argent économisé par le glanage peut permettre également d'acheter des produits réclamés par les enfants, pour qu'ils ne se sentent pas pénalisés, ne souffrent pas des difficultés financières du foyer.

Femme, 48 ans, Paris

Ah je ramène, des fois j'ai une charrette... Je ramasse avec le cœur parce que c'est pêché de voir une belle pomme de terre par terre. Après la ville quand elle ramasse vers 14 / 15H, elle va à la poubelle. Moi je n'aime pas ça, elle brille la pomme de terre, elle est belle alors je ramasse. Le marchand me regarde et je dis « oui elle est tombée je la ramasse », avec le sourire et je la mets dans mon sac

Est-ce que vous préparez plusieurs repas avec ce que vous ramenez ?

Oui, bien sûr, des ratatouilles, du couscous (...) des plats pour toute la famille

Comment ça se passe quand vous arrivez ici ?

Je trie. J'enlève le pourri, le propre je le mets au congélateur, au frigidaire, je fais un repas, un ragoût... tu le mets dans des sachets en plastique au congélateur. Avec les pommes de terre, tu fais des frites. Je te jure tu commences là jusqu'à Ménilmontant, le Père Lachaise, il y a de quoi faire. Et une tomate hop, et une carotte hop, et une courgette hop, et après tu te trouves avec un grand panier, c'est de la nourriture. Dieu l'a donnée, pourquoi avoir honte.

Vous ne voudriez pas que votre mari vienne avec vous pour faire ça à deux ?

Noon ! Ah non non ! Même les enfants non... Non j'y vais l'après-midi, ils sont à l'école...

Vos enfants le savent ?

Ils le savent et ils m'engueulent... je leur ai dit quand ils ont grandi et là Marei il a pleuré....

Qu'est-ce qu'ils vous disent ?

Ils me disent, on mange pas, on reste sans manger, on mange ce qu'on a. Quand je fais la sortie des boulangeries, ils savent que le pain n'est pas frais, ils sont mal les enfants. Il faut la baguette fraîche sinon ils ne la mangent pas..... Ils crient « arrête ta pauvreté »... Amara il a dit « ah la honte, si tu as besoin d'argent tu demandes ou tu viens à la maison »... Et ils me disent « t'as pas honte, les gens du quartier te regardent », mais je n'ai pas volé

La relation aux aides sociales/ à l'aide alimentaire

Dans leurs recherches de solutions de survie, ces femmes s'emparent de toutes les opportunités possibles, que ce soit auprès des services sociaux institutionnels, pour obtenir toutes les aides; auprès des associations ; et jusqu'auprès des paroisses (même quand elles sont musulmanes).

Ainsi fréquentent-elles assidûment l'aide alimentaire. Elles sont inscrites pour la distribution des colis et l'épicerie sociale, et font du bénévolat dans les associations en échange de vivres ou de vêtements quand elles n'y ont pas droit en tant que bénéficiaires...

Leur reconnaissance à l'égard de ces pourvoyeurs d'alimentation est telle qu'elles n'osent pas émettre de critique quant aux produits ; des critiques qu'on lit parfois en creux dans les entretiens, concernant le faible choix, notamment en légumes, la part importante de conserves et de produits ne convenant pas à une alimentation respectant des interdits religieux .

Femme, 48 ans, Paris

Vous connaissez les aides alimentaires ?

Oui, Restaurants du Cœur, j'ai fait les papiers pour avoir une carte (...) je vais aussi à l'église du 15^{ème}, c'est gratuit, ils nous donnent des vêtements, des gâteaux (...) Les français sont gentils quand même, vraiment très gentils

Cas particulier : la situation d'étranger surtout en situation administrative irrégulière ou floue est un facteur aggravant la difficulté de glaner

Ces personnes sont peu représentées parmi nos interviewés, mais nombreuses sur les sites d'observation.

Elles pratiquent le plus souvent la manche et le glanage en complément.

Dans le glanage sur les marchés, lorsqu'il est pratiqué en solo ou avec un enfant par les femmes, ces personnes sont souvent en butte à des manifestations de méfiance très nette, voire de racisme patent : il leur est difficile de s'approcher des étals pendant la remballe, car elles sont systématiquement soupçonnées d'intention de vol...

Les hommes glanent plus en groupe et dans les poubelles des commerces. Très efficaces dans leurs pratiques du fait du poids du nombre, ils sont là aussi objets de ressentiment de la part d'autres glaneurs.

Le glanage est complémentaire du recours à l'aide alimentaire sous toutes les formes possibles (urgence ou régulière). En dehors des périodes de distribution alimentaire, la part du glanage dans l'approvisionnement devient plus importante, et les aléas dans la quantité ou la qualité de produits sont d'autant plus pénalisants, avec des conséquences directes sur l'alimentation au jour le jour.

Cas particulier : la vie en couple ou en groupe familial peut alléger le vécu du glanage : le glanage réhabilité, perçu comme optimisation des restes

Il s'agit ici de couples réunissant deux personnes ayant eu chacune de son côté un parcours hautement chaotique, cumulant divers handicaps sociaux ou psychologiques (origines familiales problématiques, problèmes psychiatriques, rupture précoce avec le milieu familial, vie à la rue, absence de formation, difficultés professionnelles, divorces...).

« On est à la Cotorep, Gilles depuis 10 ans et moi depuis 1 an (...) On a que ça pour vivre, on a pas beaucoup de ressources » (couple : elle, 40 ans, lui 39 ans Dijon)

À la faveur de leur réunion, ces personnes ont trouvé une forme d'équilibre économique et affectif, plus ou moins précaire, mais qui constitue un mieux indéniable par rapport aux états antérieurs, et qui véhicule l'espoir d'une stabilisation au moins affective.

« Trois ans qu'on se connaît, on est main dans la main, nous nous disputons souvent mais c'est surtout à cause de nos difficultés, sinon, on est main dans la main (...) c'est mon bébé d'amour » (couple : elle, 40 ans, lui, 39 ans Dijon)

La stabilisation affective est particulièrement importante pour des personnes ayant auparavant vécu à la rue en solitaires, ayant ensemble retrouvé le circuit des aides sociales (RMI, AAH), et aujourd'hui en hébergement personnel ou en foyer.

Ils ont une pratique résiduelle du glanage (réalisé en couple) qui porte les marques de leur vie à la rue : leur tendance est à fréquenter leurs anciens lieux de glanage, éventuellement pour y retrouver d'anciens compagnons de la rue, et à consommer sur place tout ou partie des produits de leur récupération, du moins sur les marchés.

Ceux qui sont hébergés en foyer mangent un peu sur les marchés, ils semblent plutôt là pour partager la convivialité, ils ne viennent pas vraiment faire de récupération.

Les marchés sont parfois, pour ceux qui ont leur logement personnel, une occasion de repas « festif » en fin de remballage, un peu à l'écart du mouvement, et souvent dans la proximité immédiate des déchets résiduels : ces repas ont lieu après le glanage pour approvisionnement. Car ces personnes ne font pas que manger sur les marchés : le glanage est la source essentielle de leur alimentation, qu'ils complètent par l'achat de produits plus difficilement récupérables (tabac, alcool, vins). Ils sont gros récupérateurs, sur les marchés, dans les poubelles. Ils récupèrent également du non alimentaire, pour meubler et décorer leur logis, ou pour faire du troc.

2.7 Les « *alternatifs* » et les « *opportunistes* » : préférence au glanage , considéré comme une optimisation de la ressource

2.7.1 Les « *alternatifs* »

Trajectoires

Il s'agit ici de personnes de plus de 30-35 ans insérées dans des systèmes de vie alternative durables.

Ils ont une expérience déjà ancienne de la vie en collectif : des collectifs organisés autour d'une commune relation à l'univers artistique, avec des individus qui ne se vivent pas comme des marginaux ni des opposants radicaux à la société, qui notamment peuvent bénéficier de minima sociaux. Ces collectifs regroupent des célibataires mais aussi des couples avec enfants.

Vivre ainsi correspond à un système de valeurs plutôt communautaire, mais c'est aussi une solution économique facilitatrice.

Le glanage (ou plutôt « la récup' »)

S'il y a une part de motivation idéologique (décroissance, anti-gaspillage) dans cette récupération, la motivation économique est clairement présente et assumée : le glanage est un moyen de vivre avec des ressources financières limitées, tout en se consacrant aux activités artistiques, sans devoir y renoncer même si elles ne sont pas fortement rémunératrices ou régulières.

Il est pratiqué plutôt à plusieurs, et au bénéfice du collectif. Il fonctionne ici comme un vrai système organisé : dotés de véhicules, ces glaneurs font des récupérations en quantité importante sur les marchés comme dans les poubelles des commerces (grands supermarchés voire hypermarchés).

Au glanage alimentaire s'adjoint la récupération non alimentaire (pour utilisation directe ou recyclage dans des projets artistiques, voire bricolage / réparation et revente).

Très à l'aise dans leurs pratiques de récupération, ces glaneurs ont d'une part des sites ressources régulièrement fréquentés, et d'autre part une propension à tisser des relations privilégiées avec les commerçants (notamment sur les marchés) : sociables, pas du tout honteux, ils savent se rendre sympathiques et s'attirer les bonnes grâces de leurs interlocuteurs.

Sur les marchés fréquentés régulièrement, ils se font mettre des produits de côté, donnent volontiers un coup de main en échange de produits... : ils développent une sorte de fidélisation mutuelle entre eux et les commerçants.

Les quantités récupérées sont importantes, parce qu'elles ont de nombreux destinataires, mais surtout parce qu'elles sont « exploitées » au maximum et au-delà d'une consommation immédiate (mise en conserve, confitures...).

Homme, 39 ans, Paris

On est tout un groupe d'artistes, on vit en squat, c'est une collectivité d'artistes, on a l'habitude de l'autogestion, de vivre avec peu pour pouvoir continuer à faire notre art parce qu'on n'a pas toujours les moyens. Et la récup ça en fait partie, c'est-à-dire que, pour nous, récupérer de la nourriture, c'est quelque chose d'habituel

On récupère beaucoup de pain, il y a beaucoup de boulangers qui nous donnent du pain, on connaît tous les endroits où il y a les supermarchés qui jettent la

nourriture (...) Et puis il y a le marché ; le marché c'est un haut lieu aussi de récupération. C'est un travail qu'on fait à fond depuis plus d'1 an ½, on va à Batignolles ou ici (marché bio de Raspail), donc on commence à connaître un peu tous les gens du marché,

On récupère beaucoup de meubles, du matériel de chantier pour faire des travaux ou réparer un endroit, on vit vraiment de manière autonome sans rentrer dans le circuit commercial

J'arrive, je fais salut patron, je suis là, si vous avez quelque chose pour nous aujourd'hui, et d'eux-mêmes ils font le tri et ce qu'ils ne peuvent pas vendre ils nous le donnent (...) C'est impeccable, ça se passe très bien (...) En fait, il n'y a même pas de contrepartie, au début je ne les aidais pas, ils me donnent et je ne suis pas obligé de les aider (...) Et puis, cet été, j'ai commencé à les aider et c'est devenu une habitude parce que moi ça me fait plaisir de les aider comme ils sont gentils avec nous

L'aide alimentaire

Elle est totalement en dehors de cet univers de débrouillardise et d'économie minima qui n'est pas vécu comme relevant de la pauvreté ; d'autant plus qu'il s'agit ici de personnes conscientes de leur « privilège » de vivre selon leurs principes propres.

2.7.2 Les « opportunistes »

On n'en a rencontré que dans le contexte des marchés.

Il s'agit ici de personnes parfaitement insérées dans la société, avec une vie professionnelle et familiale non problématique, plutôt dans les milieux intellectuels, et sans difficulté économique notable .

Qu'il soit ancré dans une adhésion à des principes de « décroissance » ou dans une tradition familiale d'économie, le glanage est déconnecté d'une situation de besoin : il intervient dans le cadre d'une logique très pragmatique (ne pas payer ce à quoi on peut avoir accès gratuitement).

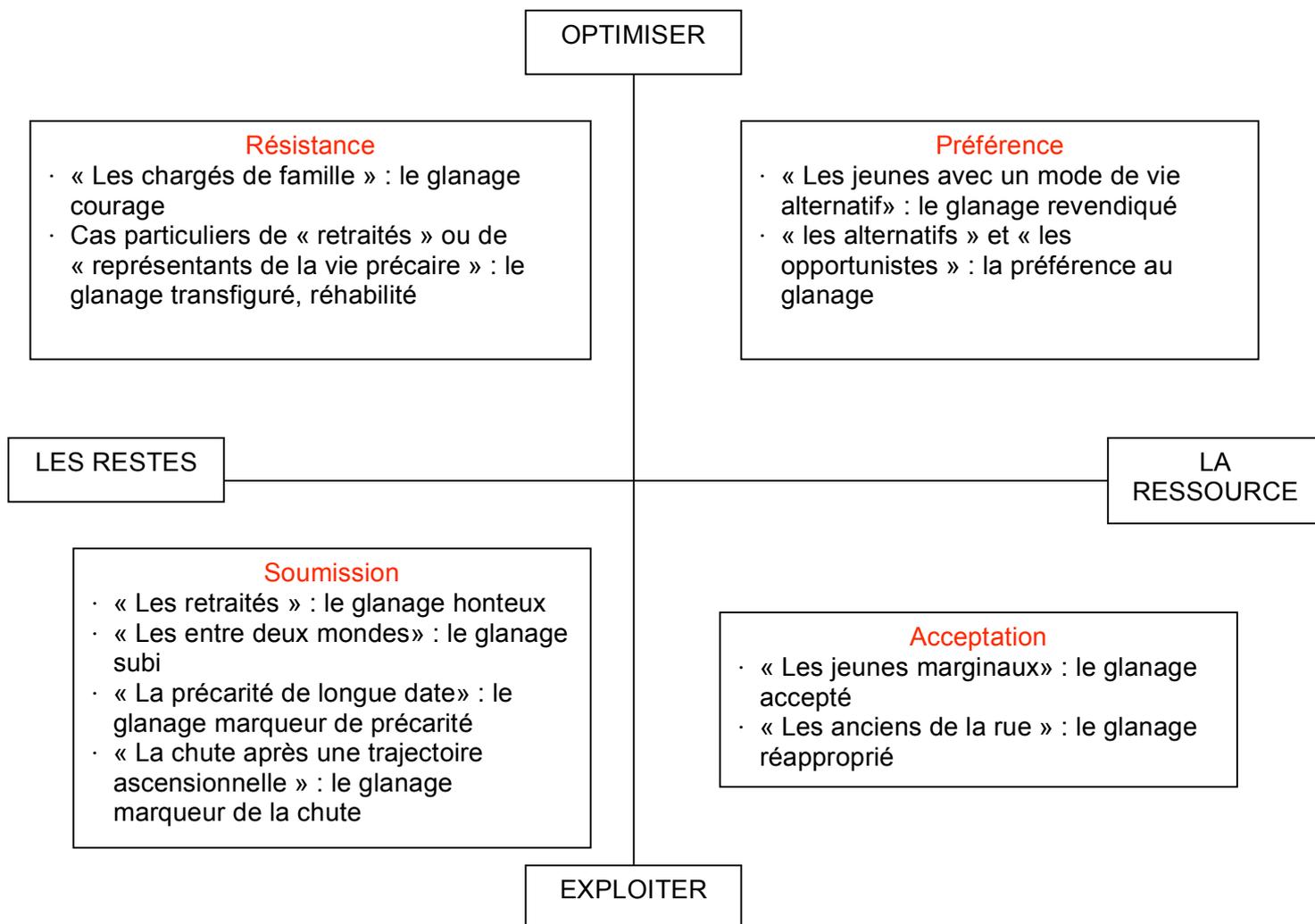
Ainsi, l'entrée en glanage a été précédée par des achats à prix bradés, en fins de marché ; voir les mêmes produits mis à disposition gratuitement, juste un moment après, et récupérés par des glaneurs diversifiés (sans rapport avec le stéréotype très stigmatisé) a incité à franchir le pas.

Notons que ces personnes glanent de manière sélective et qualitative : ils ne récupèrent que les produits les moins abîmés, dans les espaces-ressources qui nécessitent le moins de brassage des déchets véritables.

Après ce démarrage opportuniste, le glanage s'est installé comme une pratique plutôt régulière, mais qui peut être interrompue à tout moment sans que le glaneur concerné en soit véritablement pénalisé : il a les moyens d'acheter les produits en question, s'il le souhaite.

Femme, 23 ans, Paris

*J'ai 23 ans, je suis étudiante en dernière année de psychomotricité à Paris VI (...)
Quand je viens récupérer ce n'est pas du tout prémédité, c'est quand je passe
comme là et que je vois qu'il y a les camions poubelle qui passent à côté du
marché, je regarde s'il n'y a pas des trucs que je peux récupérer avant que ce
soit jeté mais ce n'est pas du tout régulier (...) Etant donné que ce n'est pas mon
alimentation de base je ramasse que ce qui me plaît (...) j'essaie de ramasser
que les fruits et légumes qui ont une peau qu'on ne mange pas, tout ce qui est
kiwis, bananes, des trucs qui s'épluchent*



Pour terminer, étudier les glaneurs alimentaires et leur pratique implique d'explorer leur rapport à l'alimentation, notamment celle obtenue par le glanage.

On analysera ici les différentes postures des glaneurs au regard de l'approvisionnement, de la préparation et de la consommation des produits glanés. On examinera également les représentations de la qualité alimentaire de ces produits en soi et Vs ceux de l'aide alimentaire. Pour ce faire, on sera conduit à réintroduire pour les examiner sous un angle différent, certaines données de vécu et de pratiques présentées dans les parties précédentes.

1. LES POSTURES D'APPROVISIONNEMENT ET DE CONSOMMATION DES PRODUITS GLANES

On identifie deux types de postures, qu'on appellera « **de consommation immédiate** » ou « **de consommation organisée** » selon le degré d'organisation et le niveau d'élaboration dans la préparation de la nourriture qui y sont mis en oeuvre.

Dans une logique de « **consommation immédiate** » l'organisation et la préparation sont réduits, et dans sa forme extrême le glaneur récupère des produits tout prêts qu'il consomme sur place.

Dans une logique de « **consommation organisée** » qui requiert une anticipation, un équipement, une capacité à préparer et cuisiner, le glaneur tend au maximum de maîtrise de son glanage et de son alimentation. Cette posture se rapproche, dans sa forme la plus aboutie, d'une logique de « courses familiales » classiques.

1.1 Rappel : des postures qui émergent dans un contexte de contrainte et d'aléatoire

Il faut rappeler ici que les conditions du glanage alimentaire, quelle que soit la posture du glaneur, nécessitent à la fois un minimum d'organisation et un minimum de capacité à improviser, sans lesquels il est impossible à réaliser (cfère première partie de ce rapport).

Une part d'organisation et d'adaptation est indispensable pour connaître les lieux de glanage, se plier aux horaires, aux règles de conduite qui permettront d'être accepté par les commerçants et les autres glaneurs, et se livrer à l'activité de sélection et de ramassage. Ainsi, même dans une posture de « consommation immédiate » très aboutie, l'aléatoire complet n'existe pas.

Une part d'improvisation est également indispensable pour se plier aux approximations des horaires, aux aléas des changements de sites (pour les poubelles), au caractère également aléatoire de la ressource, du point de vue quantitatif (selon ce qui a été acheté et vendu par le commerçant) et qualitatif (selon les saisons, la fragilité des produits...).

La maîtrise totale de l'approvisionnement et de la consommation est donc impossible. Même très organisé et équipé, avec toute l'expertise requise, on ne part pas glaner comme on part faire ses courses, d'autant que certains produits ne se trouvent jamais.

Les deux postures constatées se manifestent donc à l'intérieur et dans les limites de ce cadre contraint.⁹

⁹ Si les personnes les plus déstructurées, celles qui sont en but aux problèmes d'alcool ou de drogue les plus importants ne glanent pas, c'est en partie à cause de ces contraintes. Ces mêmes contraintes limitent la possibilité de glaner des personnes les moins libres de leur emploi du temps, ou les plus en besoin de programmation ou de sécurité dans le domaine de l'approvisionnement (mères isolées, travailleurs).

1.2 Les composantes des logiques de consommation

Ces deux logiques de consommation sont déterminées d'abord par des facteurs d'ordre matériels et contextuels : l'ensemble des conditions physiques (force) et contraintes matérielles (logement, équipement, possibilité de se procurer les produits non glanés, de payer l'énergie nécessaire pour la cuisson) inhérentes à la situation de la personne qui déterminent, son « **pouvoir faire** » dans le glanage. L'absence de logement constitue l'un des principaux déterminants de ce type de consommation, puisqu'elle prive la personne de l'équipement nécessaire au stockage des aliments, à l'élaboration d'un repas cuisiné et à la vaisselle.

Sont également en jeu les conditions psychologiques et les motivations qui vont déterminer le « **vouloir faire** » (envie et énergie psychique nécessaires à la réalisation d'un glanage important, à la recherche de produits rares, à la préparation d'une alimentation élaborée et plus ou moins équilibrée).

Enfin, la compétence de la personne, son expertise en matière de lieux et techniques de glanage, de conduite : son « savoir être glaneur » et son « **savoir faire** ». L'optimisation des produits du glanage, notamment ceux issus du marché, suppose des compétences spécifiques à tous les niveaux de l'approvisionnement et de la préparation des produits : pour identifier les produits encore utilisables, pour imaginer la façon de les utiliser dans des conditions contraintes où tous les ingrédients des recettes traditionnelles ne sont pas réunis, pour les conserver si on en a une grande quantité.

1.3 La logique de « consommation immédiate »

1.3.1 Caractéristiques de la posture

C'est la posture la moins exigeante du point de vue de ces différents critères. Elle se caractérise par une acceptation et une « adaptation passive » aux contraintes de la situation et du contexte.¹⁰

Elle détermine un glanage « au jour le jour », qui requiert peu d'équipement, se pratique surtout dans les poubelles des commerçants et des supermarchés et est suivi d'une consommation rapide des produits.

Tous les glaneurs ne glanent pas avec la même régularité ni avec la même intensité en fonction notamment des autres sources d'approvisionnement. Le glanage peut ainsi être pratiqué de façon occasionnelle et irrégulière (deux à trois fois par mois) ou de manière plus constante (plusieurs fois par semaine).

On parle de glanage « au jour le jour » pour caractériser l'absence d'anticipation dans l'approvisionnement, qui est fait en petites quantités, pour satisfaire le besoin de consommation du jour, voire du moment.

Ce type de glanage ne requiert qu'un équipement de transport rudimentaire puisqu'il n'est prévu aucun stockage. Un sac à dos ou un sac plastique suffit à contenir la récolte. Un couteau peut être utilisé pour une consommation sur place.

Il est davantage pratiqué dans les poubelles des supermarchés et des rues commerçantes que sur les marchés, car ces sites offrent des produits ne nécessitant pas ou peu de préparation (sandwichs, plats préparés, salades, boîtes de conserves, yaourts, fromages, gâteaux secs, jus de fruits...). Il n'exclut pas un approvisionnement en produits frais sur les marchés, mais réduit

¹⁰ À l'inverse, on le verra, de la posture de consommation organisée, qui procède d'une volonté de reprise de contrôle, de résistance aux limites du contexte et de réappropriation des produits.

la diversité des aliments qu'on y récupère. Seront ainsi privilégiés les fruits qui se prêtent parfaitement à ce type de consommation ainsi que certains légumes ne nécessitant pas ou peu de préparation (crudités ...).

La consommation du produit du glanage a lieu dans des délais brefs. Elle peut avoir lieu soit dans un lieu choisi (logement ou lieu excentré du site de glanage, isolé du regard d'autrui), les produits ne faisant l'objet d'aucune préparation élaborée, soit, à l'extrême, sur le lieu et dans le moment même du glanage (glaneurs de passage, personnes très déstructurées).

1.3.3 Les représentants de cette posture parmi les personnes interviewées

Globalement les personnes sans domicile, qui vivent dans une grande précarité, isolées et démunies de l'équipement nécessaire. L'usure et la fatigue inhérentes à la grande précarité limitent l'intérêt porté à son alimentation. On recherche un minimum de satiété, sans chercher à « bien manger ».

Tous les SDF ne pratiquent pas le glanage alimentaire, mais le cas échant, ils le font selon cette modalité. Nous les avons rencontrés essentiellement autour des poubelles des supermarchés.

Homme, 45 ans, Paris

Comme je vis dans la rue je ne peux pas stocker, je prends juste pour le jour, je sais qu'il y a le lendemain alors je sais que j'en prendrai pour le lendemain (...) généralement je mange des sandwichs ou des trucs qui sont pré-cuits que je peux manger froid (...) Hier, j'ai mangé des cannellonis froids, mais je peux prendre aussi des barquettes de riz cantonais, ça aussi ça se mange froid

Également certains anciens SDF, qui ont trouvé un logement mais qui continuent d'être des résidents de la rue, où ils conservent leurs habitudes sociales et alimentaires. La différence avec le temps où ils n'avaient pas de logement tient au fait de pouvoir stocker un minimum de produits et de faire chauffer sa nourriture leur permet de la diversifier en récupérant des produits absents de leur ancienne alimentation (produits surgelés, viande sous vide)

Homme, 50 ans, Paris

Moi je prends surtout de la viande bovine, des poulets, beaucoup de poulets, des fromages, beaucoup de yaourts, des légumes et des fruits (...) tout ce qu'on prend c'est bon, une fois arrivé chez moi, il n'y a plus qu'à les mettre sous l'eau, les laver et c'est tout

Les hommes, surtout vivant seuls après une période de vie de couple, sont souvent dans cette posture. Même lorsqu'ils sont prêts à glaner abondamment, ils sont dépourvus de la compétence culinaire (détenues par leurs ex-compagnes), ils ne peuvent préparer seuls des repas.

Des personnes seules : l'isolement est un facteur de perte de motivation à s'approvisionner et à préparer un repas. Les personnes ayant vécu seules ou celles qui le sont devenues suite à une séparation, un décès ou un éloignement familial sont nombreuses à déclarer avoir peu de besoins alimentaires et ne plus avoir l'envie de préparer leur repas.

Femme, 75 ans, Paris

Moi, je mange très peu, je mélange une patate avec une carotte, je mange, un petit peu de fromage et ça me va, c'est suffisant pour une personne seule comme moi

Des personnes atteintes de troubles psychologiques, alcoolisme, toxicomanie, qui ont un mode de vie instable et peu organisé, peu de préoccupations vis à vis de leur alimentation, et peu d'énergie à lui consacrer.

Elles pratiquent un « ramassage » plus qu'un glanage, au sens où ce terme implique une sélection. Ce ramassage peut être quantitatif, mais il s'agit d'un comportement d'accumulation compulsif sans rapport avec une préoccupation de rentabilisation des produits trouvés, qui seront abandonnés lors du prochain ramassage.

Des jeunes peu intéressés par les problématiques alimentaires, peu dotés de compétences culinaire, habitués à consommer des produits tout prêts ou issus de la restauration rapide, glanant par préférence (et du fait de leurs horaires) dans les poubelles des commerçants où ils trouvent ce type de produits.

1.4 La logique de « consommation organisée »

1.4.1 Caractéristiques de la posture

Cette posture est guidée par la recherche de (ou aboutit à, selon les cas) la maîtrise de son approvisionnement et de son alimentation par le glaneur.

Elle peut se définir comme une résistance, un effort pour optimiser le glanage, lutter contre les contraintes, les aléas, les manques, l'humiliation le cas échéant voire pour lui trouver des avantages (rencontres, acquisition de bons produits, opportunité de bien s'alimenter). Il s'agit de s'approcher au maximum d'une alimentation « normale » ou optimale, en compensant les conditions du glanage.

Dans cette logique, on organise l'approvisionnement, en anticipant le besoin ; on stocke après avoir nettoyé et trié, on sait préparer et conserver les aliments, ce qui permet soit de les utiliser au fur et à mesure, soit de préparer de grandes quantités d'un même plat (soupe, ragoût, fruits en compote...) afin de tenir plusieurs jours consécutifs, pour ne pas perdre une bonne occasion.

Concrètement, cette posture conduit à un glanage plus quantitatif. Quelle que soit sa fréquence (qui dépend du besoin de la famille, de l'éloignement des sites de glanage, du recours à d'autres modes d'approvisionnement), le glaneur anticipe sur les besoins du lendemain, et se tient prêt à profiter d'une opportunité.

Ceci suppose une certaine force (pour porter) et / ou un équipement adapté au transport des produits : caddie ou sacs à forte contenance, mais également cageots trouvés sur place

Certains sont équipés de couteaux pour ôter du produit les parties les plus détériorées. Cette technique de pré-nettoyage évite du transport inutile .

Dans le cas de déplacements loin du domicile, une certaine organisation est nécessaire (une personne très âgée se fait accompagner en voiture par sa voisine, des personnes glanant collectivement ont une voiture...)

Cette posture de glanage se rencontre davantage auprès de personnes qui fréquentent les marchés, bien qu'elle n'exclue pas de glaner dans les poubelles

Le marché constitue une ressource privilégiée car abondante et qualitative pour qui peut préparer et cuisiner.

Mais les poubelles sont aussi recherchées par ceux dont l'alimentation est essentiellement issue du glanage pour s'approvisionner en produits carnés, laitiers, secs.

1.4.2 Les représentants de cette posture dans notre échantillon

Des femmes et surtout les plus âgées qui n'ont pas été habituées au tout prêt (s'y déclarent réfractaires) et disposent de la culture culinaire traditionnelle requise pour sélectionner et préparer des légumes, utiliser des restes, cuisiner à partir de produits peu diversifiés, avec des ersatz, faire des conserves. Les retraités peuvent consacrer davantage de temps à cette activité qu'une personne qui travaille et trouver du plaisir à préparer un repas.

Femme, 65 ans, Paris

Il ne faut pas aller dans les supermarchés s'acheter n'importe quoi, des plats cuisinés immangeables tellement c'est salé, moi ce que je ramasse je vais le faire moi même, parce que je cuisine (...) avec tout ce qu'il y a dans le caddie je vais faire de la sauce tomate, des conserves...

Celles qui vivent en famille, ou seules avec des enfants à charge -pour autant que le glanage représente une partie importante de leur approvisionnement - sont quasiment contraintes de le réaliser de façon organisée : horaires à respecter, temps plus limité, nécessité de se procurer des quantités plus importantes, de diversifier les sources d'approvisionnement pour obtenir les produits spécifiques non glanables. Cette obligation sera d'autant plus forte qu'elles voudront apporter à leur famille une nourriture équilibrée.

Femme, 48 ans, Paris

Je prends le plus possible, ce que je peux et quand j'arrive à la maison, je trie et je mets tout au frigidaire (...) après, il faut cuisiner tout de suite parce que ce sont des choses un peu abîmées, ou le lendemain (...) avec ce qu'on ramasse on arrive quand même à faire des recettes, si on a beaucoup de légumes, des courgettes on peut faire un tagine une ratatouille ou un couscous et on arrive à tenir 2 ou 3 jours avec ça

Des personnes vivant sur un mode collectif : l'effet de groupe ou la vie en collectif créé ou renforce le besoin et l'envie de préparer, de cuisiner.

Les « alternatifs » qui font du glanage un mode d'approvisionnement majeur, s'organisent d'autant mieux qu'ils pratiquent l'approvisionnement collectif.

Pour certains jeunes également, la réalisation du glanage en groupe ou pour le groupe, permet d'assumer un glanage plus structuré et quantitatif.

La vie en colocation ou en squat équipé semble favorable au développement d'un intérêt pour l'alimentation, même sur la base de compétences culinaires restreintes : certains cherchent des recettes sur Internet, échangent des astuces.

Entretien collectif de jeunes en colocation, Amiens

Il nous arrive de faire des conserves ou des confitures parce que certains fruits ou légumes ne sont plus mangeables comme ça (...) une fois, j'avais fait une récup au marché, la voiture était pleine, elle débordait, donc on ne pouvait pas tout manger tout de suite, alors j'ai fait des conserves (...) on peut faire des gâteaux aussi (...) Je suis mauvaise cuisinière, je ne sais absolument pas cuisiner mais faire de la confiture ce n'est pas compliqué, tout le monde en est capable. Ma grand mère faisait des confitures (...) Les conserves de tomates c'est simple et même si tu ne sais pas le faire tu te renseignes

Des personnes ayant un régime alimentaire spécifique soit pour cause de santé, soit en raison de leurs choix personnels, de leur culture ou de leurs convictions religieuses

Pour pallier les « manques » inévitables dans l'approvisionnement aléatoire par glanage, ces personnes sont conduites à anticiper davantage que les autres, à chercher les lieux les plus propices à la satisfaction de leur besoin spécifique, à disposer de réserves de certains produits (Une femme d'origine algérienne explique qu'elle prépare chaque semaine un couscous pour plusieurs jours à partir de produits issus du glanage).

Certains hommes qui à défaut de cuisiner ou de préparer, vont prendre en charge avec énergie l'aspect intendance/transport pour leur famille.

2. LES REPRESENTATIONS ASSOCIEES A L'ALIMENTATION SELON LES CIRCUITS D'ACQUISITION.

2.1. Les produits glanés au marché vs ceux des poubelles des commerces

S'il y a de la récupération possible, c'est que ces produits sont soumis à un cycle de vie commercial dans lequel leur fin (retrait de la vente) est arbitrairement définie par le vendeur (commerçant, marque, enseigne de distribution) selon une logique qui lui est propre et déconnectée de sa fin de vie « naturelle ». Elle intervient en amont de la totale dégradation de ces produits en termes de qualités organoleptiques, de comestibilité et d'innocuité.

Ainsi les aliments acquis par le glanage récupèrent, dans les représentations que les glaneurs y associent, une partie des valeurs des produits du site concerné : les produits des fins de marchés sont dans la continuité de la « manne naturelle » proposée par ce circuit de distribution, tandis que ceux des poubelles des commerces sont plutôt dans la continuité de la « manne industrielle ».

La proximité spatiale et temporelle à la « source » y contribue fortement : c'est bien le même produit qui, quelques instants ou quelques heures avant, était proposé à la vente et qui se retrouve maintenant accessible au glaneur. Le traitement qui lui a été réservé en vue de son abandon ou de sa mise à disposition par le vendeur a pu modifier plus ou moins son état, mais il reste profondément le même.

2.1.1 Les produits glanés sur les marchés (fruits et légumes)

Sur le plan imaginaire, ils conservent une partie des valeurs liées à l'ambiance du marché, à la profusion de produits, à leur présentation en vrac et à la nature même de ceux-ci (le sain, le naturel, le bon pour la santé, le nourricier...), du moins pour ceux qui sont familiers de ce circuit de distribution et en apprécient les produits.

Au moment de leur récupération, ces produits peuvent se trouver dans des contextes et/ou des états peu valorisants, plus ou moins en contradiction avec ce noyau de positivité profonde. Mais une fois extraits de cet environnement pénalisant, une fois triés, épluchés, nettoyés, débarrassés des morceaux abîmés ou les moins beaux ils retrouvent leurs valeurs de produits naturels, en phase avec l'alimentation prônée par les instances de la santé publique... Et dans toute l'exploitation culinaire des produits (les plats cuisinés avec eux, les conserves, les confitures...), c'est avec des pratiques traditionnelles et valorisées d'utilisation maxima de la ressource, non spécifiques aux produits glanés, que l'on renoue ; des pratiques inscrites dans une acception positive de l'économie, du non gaspillage, génératrices de produits non seulement utiles en tant que réserves, mais porteurs de plaisirs gustatifs ; des pratiques globalement associées à un imaginaire affectif sécurisant.

En outre, ces produits glanés sur les marchés sont des produits bruts : en tant que tels ils sont porteurs d'un cycle de vie naturel, dont la fin est visible et familière à tout consommateur de fruits ou légumes : avec ces produits, sauf pour qui ne les connaît pas, il y a à la base peu d'incertitude quant à la comestibilité et à l'innocuité.

2.1.2 Les produits récupérés dans les poubelles des commerces

Sur ce dernier point, il en va différemment pour les produits des poubelles (et notamment dans le cas des poubelles de supermarchés). Il s'agit en dominante de produits inscrits dans des process industriels de fabrication et de conditionnement ; ils ont un cycle de vie dont la fin est particulièrement de l'ordre de la convention arbitraire (la date limite)¹¹ ; quant à leur fin « naturelle », elle est plus difficile à appréhender (en deçà de caractéristiques organoleptiques dissuasives).

Pour pouvoir s'approvisionner dans les poubelles, il faut ainsi postuler que malgré un contenant particulièrement dévalorisant pour le produit et stigmatisant pour qui s'y approvisionne, la nourriture qui s'y trouve possède les qualités -au moins d'innocuité- requises pour sa consommation, et ce, pour les produits à date, même lorsqu'ils ont dépassé cette date et sont ainsi désignés comme non consommables.

Ainsi, les produits récupérés dans les poubelles (comme ces mêmes produits s'ils étaient achetés) sont considérés comme consommables sans danger après (et parfois longtemps après) la date limite indiquée.

Ce qui le permet c'est que, jusque dans les poubelles, les produits conservent la caution des marques et/ou des enseignes de distribution.

Les valeurs associées sont globalement celles de la nourriture « industrielle » élaborée selon des processus réglementés et standardisés, portionnée, emballée¹², packagée, chargée en désirabilité par les marques et les enseignes.

Tout se passe comme si les poubelles des commerces offraient, avec les « restes » de ces commerces, l'accès à ce qui fonde une posture de consommateur en général : la diversité, le choix, les produits rythmés et renouvelés selon une logique commerciale saisonnière ou événementielle...

2. 2 L'alimentation issue du glanage VS celle fournie par l'aide alimentaire.

Les représentations associées à l'aide alimentaire par nos interviewés glaneurs sont, rappelons-le, ancrées pour certains dans des expériences de certaines formes d'aide alimentaire, mais pour la plupart d'entre eux il s'agit d'images déconnectées d'une expérience directe.

Potentiellement chargée des différentes valeurs étudiées ci-dessus, inhérentes aux circuits de commercialisation normaux des produits, l'alimentation issue du glanage peut conserver l'ensemble des fonctions associées à la nutrition (le nourrissant et le nourricier), tandis que la nourriture procurée par l'aide alimentaire n'est porteuse, dans les représentations de la plupart des glaneurs, que de la fonction nutritive organique (le nourrissant).

¹¹ Arbitraire renvoie ici au fait que dans la perception du glaneur comme dans celle des autres consommateurs, la date limite est fixée selon un principe de précaution, elle ne signifie pas que le produit est devenu inconsommable, mais que la marque ou l'enseigne de distribution se garantissent, avec cette date, et bien au delà, contre toute réclamation éventuelle. La notion de danger à la consommation de produits dont la date limite est dépassée tend à s'étioler, chez les glaneurs, à l'expérience

¹² Lorsqu'elle est sous emballage, elle est en outre préservée de la contamination par les produits non consommables.

2.2.1 L'alimentation via l'aide alimentaire : le registre du besoin et de la dépendance

Si pour tous nos interviewés l'aide alimentaire a le mérite d'exister, les représentations qui sont associées à l'alimentation qu'elle délivre conduisent à la mettre à distance, à la dévaloriser en soi et plus encore par rapport au glanage : la pratique du glanage tend à favoriser une posture critique vis à vis de cette aide, a priori ou à l'expérience.

Notons que pour ceux qui ont eu recours à l'aide alimentaire d'urgence, celle-ci détermine leur image de l'ensemble de l'alimentation liée à l'aide.

Cette alimentation est décrite (ou imaginée) comme constituée : de produits basiques, voire de sous-produits (à la fois dans leur nature et leur qualité) ; plutôt roboratifs, qui tiennent au corps, et plutôt peu diversifiés ; les divers féculents et les conserves y auraient une place centrale, tandis que les produits frais, les fruits et les légumes seraient quasi exclus.

Donc une nourriture dont la fonction centrale est la suppression de la faim (dans l'urgence) et la satisfaction du besoin primaire de s'alimenter : une nourriture calorique sans considération pour la valeur nutritionnelle des aliments, dénuée d'une dimension de plaisir en soi, mais aussi de désirabilité, via l'absence de diversité et de choix possible.

Au-delà des produits eux-mêmes, c'est tout le contexte d'accès et de consommation qui concourt à déprécier cette forme d'alimentation : pour l'aide d'urgence (repas servis), la consommation collective ; pour les colis, un contenu imposé, non choisi, des quantités et des types de produits imposés, indépendamment de leurs particularités et préférences alimentaires ; pour l'épicerie sociale, les horaires et la mise en scène minimaliste des produits .

A une image péjorative de cette alimentation s'adjoint donc le vécu (ou la projection) d'une posture de dépendance : les bénéficiaires comme récepteurs passifs d'une nourriture déterminée, mesurée, mais pas nécessairement adaptée à leur besoin et dispensée dans une temporalité imposée par une instance extérieure, nourrissante et toute puissante. On est clairement dans un schéma de dépendance infantile. Et ce schéma est inhérent au dispositif lui-même, en deçà des formes effectives sous lesquelles les différentes associations peuvent dans la réalité des pratiques, dispenser leur(s) aide(s) alimentaire(s).

Cette posture de dépendance n'est pas valorisante en soi mais peut ne pas être réhibitoire. Ce qui freine son acceptation, c'est sa synergie avec le déficit dans les fonctions imaginaires et symboliques qui caractérise cette alimentation.

Ainsi, pour les bénéficiaires capables de trouver, ou d'investir eux-mêmes dans cette alimentation, des fonctions autres que la simple satisfaction du besoin, la dépendance devient plus acceptable. C'est le cas des mères dont on a vu qu'elles recourraient à l'aide alimentaire à côté du glanage, pour assurer l'alimentation de leurs enfants : elles sortent du schéma de dépendance infantile du fait de leur propre statut de mères ; elles ne sont plus des récepteurs passifs, elles s'approprient l'alimentation reçue, pour la dispenser elles-mêmes à leurs enfants, la chargeant ainsi des dimensions imaginaires et symboliques manquantes.

Attirer les autres glaneurs vers l'aide alimentaire suppose de corriger son déficit en valeurs imaginaires et symboliques.

2.2.2 L'alimentation issue du glanage : le possible « ré enchantement » dans l'autonomie

A la base, même si les pratiques sont régulières, organisées autour de sites propices, fructueux, l'alimentation provenant du glanage demeure frappée du sceau de l'aléatoire, au niveau quantitatif et qualitatif. Elle n'est pas stable ni assurée, elle varie selon les jours, elle peut même faire défaut ponctuellement ou définitivement sur un site ; et même pour les glaneurs les plus organisés et bénéficiant d'une dynamique de collectif, de réseau, le glanage ne peut pas être conçu comme apte à procurer en permanence l'intégralité d'une alimentation complète.

Ceci posé, l'alimentation issue du glanage est vécue comme une partie (plus ou moins importante, plus ou moins complète) de la grande variété de l'offre alimentaire commercialisée, à laquelle les glaneurs accèdent avec un temps de décalage par rapport aux acheteurs.

Cette partie récupérable de l'offre peut s'apparenter, pour les glaneurs, à des « restes » avec lesquels ils ne peuvent que composer, et l'alimentation issue du glanage est alors tendanciellement vécue comme peu motivante et peu satisfaisante.

Mais elle peut également être considérée comme une véritable « ressource » à exploiter voire à requalifier, et l'alimentation issue du glanage est alors chargée en valeurs positives.

Plus le glanage est vécu (voire élaboré au niveau du discours), comme une activité représentant un investissement certain en temps, en énergie physique et psychique, donc comme une manière autonome de « gagner » l'accès aux produits alimentaires, plus l'alimentation glanée tend à être valorisée dans des aspects divers : le glanage permet de dépasser le niveau du « manger » pour accéder au « manger mieux », dans ses dimensions imaginaires et symboliques.

Il ouvre en effet l'accès à des produits que ces personnes ne s'achèteraient pas, soit parce qu'ils ne seraient pas accessibles financièrement, ou non prioritaires, dans le cadre des limites budgétaires, soit parce qu'elles n'en auraient pas l'idée, n'y étant pas familiarisées dans leurs habitudes alimentaires spontanées. L'alimentation glanée peut ainsi être positivée par des valeurs de variété, de découverte, de surprise (versant positif de l'aléatoire et de l'adaptabilité qu'il suscite) ; elle peut être colorée de plaisir.

On va aussi chercher dans le glanage des produits permettant une alimentation identitaire : de quoi préparer des plats issus de la tradition familiale ou culturelle.

Ainsi, le glanage peut permettre un « ré-enchantement » de l'alimentation et, dans un certain sens, des glaneurs eux-mêmes, dans leur relation à ces produits « déclassés », mis au rebut, exclus du circuit normal de la consommation, qu'ils extraient de leur contexte péjoratif pour les réhabiliter et les requalifier.

3. BILAN SUR LA RELATION ENTRE LE GLANAGE ET LE RECOURS A L'AIDE ALIMENTAIRE

Chez la plupart des glaneurs interviewés, la relation à l'aide alimentaire est soit inexistante, soit problématique.

Ce qui est remarquable, c'est que pour eux, de manière transversale, l'aide alimentaire n'est pas (ou n'est plus) la solution envisagée en priorité, ni la solution privilégiée, pour l'acquisition de la ressource alimentaire. Ceci vaut, à l'évidence, pour ceux qui ne vivent pas le glanage comme un besoin, mais aussi pour ceux qui sont et se vivent dans une situation de réelle difficulté alimentaire.

Et ce alors que la question ne se pose pas pour le recours aux autres aides sociales, qui leur semble évident face aux difficultés familiales ou socio-professionnelles.

3.1 Les différents glaneurs et l'aide alimentaire

La moitié des interviewés n'a aucune expérience de l'aide alimentaire, qui est totalement hors champ pour eux : ils ne l'ont jamais envisagée comme alternative au glanage, pour l'éviter ou en compléter les apports ; elle est aux antipodes de la posture d'autonomie qu'ils mettent en pratique dans le glanage.

L'autre moitié peut utiliser ou a pu envisager le recours à l'aide alimentaire, dans différentes configurations.

3.1.1 La complémentarité entre glanage et aide alimentaire

Des personnes très précarisées, à la rue ou dans des hébergements sociaux type foyers, qui s'alimentent en priorité via le glanage et la manche, recourent ponctuellement à l'aide alimentaire d'urgence, quand le glanage est insuffisant.

Des femmes en charge d'enfants, seules ou dans des couples en grande difficulté, des familles étrangères en situation plus ou moins irrégulière recourent régulièrement à l'aide alimentaire de type épicerie sociale (en fonction de la disponibilité de cette aide). Elles cumulent glanage et aides alimentaires de différentes associations, aucune de ces sources d'alimentation ne paraissant suffisante en soi, tant du point de vue quantitatif que qualitatif.

3.1.2 Un quasi abandon de l'aide alimentaire d'urgence au profit du glanage

Des personnes vivant à la rue ou y ayant vécu longtemps ont eu recours, pendant une période, à l'aide alimentaire d'urgence comme source centrale de leur alimentation.

Mais le glanage constitue actuellement pour eux une alternative préférable à l'aide, tant en terme de posture sollicitée (autonomie vs dépendance) que de valeur qualitative de l'alimentation obtenue.

3.1.3 L'aspiration à une aide alimentaire

Des personnes isolées, d'âge mûr, en grandes difficultés d'insertion, sans réelles perspectives, aspirent à trouver une alternative au glanage, activité éprouvante physiquement et moralement. S'y investissant peu ou avec difficulté, elles n'en retirent pas une ressource satisfaisante. Mais elles n'arrivent pas à faire la démarche qui leur permettrait d'accéder à l'aide, par épuisement profond de leur énergie vitale, et faute de se reconnaître comme

destinataire de cette aide. Le glanage est un peu le dernier bastion de maîtrise sur leur vie ; recourir à l'aide alimentaire sera pour elles un abandon à l'assistanat, le passage dans un « autre monde ».

3.1.4 La mise à distance de l'aide par les critères d'accès, les démarches conditionnant son obtention.

Il s'agit de personnes (essentiellement chargées d'enfants) qui ont tenté une fois le recours à l'aide, se sont engagées dans le processus d'inscription, mais n'ont pas été retenues comme bénéficiaires. Elles sont dissuadées de le tenter à nouveau : même si leur situation s'est aggravée depuis leur premier essai, elles restent sur l'impression qu'elles n'y auraient pas droit. Leur expérience a créé chez elles trop de ressentiment pour qu'elles envisagent de la renouveler. Face à l'humiliation éprouvée (la démarche de recours, les « justificatifs de pauvreté » demandés et l'exclusion finale), le glanage, avec le sentiment d'indépendance qu'il permet, apparaît comme préférable.

Dans ce cas comme dans le précédent, des relations conflictuelles avec les services sociaux institutionnels (sentiment d'être en permanence mis en demeure de rendre des comptes, de justifier de sa bonne foi ou de ses efforts d'insertion...) constituent un substrat aggravant la mise à distance de l'aide alimentaire.

3.2 Les principaux facteurs influant le recours des glaneurs à l'aide alimentaire

3.2.1 Les freins

Pour la plupart de nos interviewés, l'aide alimentaire ne s'impose pas comme une solution les concernant : elle n'est pas présente à leur esprit ; ils ne s'identifient pas à ses bénéficiaires « naturels » ou légitimes.

En amont de freins objectifs, qui seraient liés aux caractéristiques de l'aide alimentaire, à son accessibilité géographique ou temporelle, aux conditions de son obtention¹³, c'est de la posture de requérant à l'aide alimentaire que se tiennent à distance les glaneurs : le glanage est pour tous, à des degrés variables, une résistance active à la dépendance en matière d'acquisition de son alimentation.

Cette attitude, qui est à la base même du glanage, se trouve conforté par les représentations associées à l'aide alimentaire.

L'image des bénéficiaires

Pour l'aide alimentaire type épicerie sociale, on imagine systématiquement des bénéficiaires prioritaires dont on ne fait pas partie : les familles, quand on est seul ; les jeunes, quand on est âgé ; les personnes âgées, quand on est jeune...

Dominée par l'aide d'urgence dans les représentations émergentes, l'aide alimentaire véhicule une image (une perception pour ceux qui en ont l'expérience) globalement dégradée de ses bénéficiaires et de la socialité qu'elle génère :

¹³ Ces diverses difficultés matérielles d'accès à l'aide alimentaire sont à considérer, chez les glaneurs interviewés, comme un facteur aggravant plus que déterminant : quand ils y font référence, elles apparaissent plus comme une confirmation-justification des réticences ou de l'absence de motivation à recourir à l'aide alimentaire, que de véritables freins.

- une population d'exclus, de personnes en échec personnel et social profond, de pauvres stigmatisés comme tels ;
- une relation déséquilibrée entre : d'un côté les dispensateurs de l'aide, « tout puissants », figures de l'autorité, représentants des valeurs sociales normatives ; de l'autre des bénéficiaires soumis à des critères arbitraires d'attribution (être du bon ou du mauvais côté du « seuil ») et à des investigations approfondies de leur situation familiale et financière.

L'image de l'alimentation elle-même

Que ce soit dans ce qu'on en imagine ou dans ce qu'on en a perçu au travers d'expériences (parfois anciennes, parcellaires, indirectes), les produits associés par les interviewés à l'aide alimentaire sont globalement du ressort des besoins alimentaires de base : ils apparaissent comme laissant de côté les fonctions plus imaginaires et symboliques liées à l'alimentation.

Cela confirme le statut du bénéficiaire comme « nécessiteux », membre d'un ensemble régi par des besoins généraux de base, standardisés au nom d'une norme extérieure, et non pas individu constitué de ses habitudes alimentaires et désirs propres. Pour les personnes ayant des traditions alimentaires ou des régimes particuliers (liés à des convictions religieuses ou à des principes alimentaires) qui sont des constituants de leur identité individuelle et/ou culturelle, cela induit une déstabilisation de leurs habitudes et de leur savoir-faire culinaires, et représente un niveau supplémentaire de renoncement à une part de soi.

3.2.2 Les facteurs favorisant le recours

L'influence de la présence d'enfants est déterminante : elle permet aux parents de passer outre leurs réticences, de justifier leur propre acceptation d'une posture d'assistance, de magnifier l'humiliation qu'elle représente en sacrifice consenti au mieux-être de leurs enfants et d'y récupérer de l'estime d'elles-mêmes

Cependant, dans leur volonté d'imposer à leurs enfants le minimum des conséquences de leur propre faillite sociale, ces personnes semblent ne pas pouvoir se « contenter » des apports de l'aide alimentaire : même quand celle-ci peut assurer la base stable de l'alimentation, le glanage reste un contrepoint qualitatif et identitaire.

Pour les personnes isolées, sans charge d'enfant, la motivation du recours à l'aide alimentaire est plus négative : c'est la lourdeur du glanage, son caractère aléatoire, son insuffisance au regard des besoins alimentaires, qui peuvent susciter l'aspiration à une ressource alimentaire accessible de manière plus stable ; et plus profondément ce qui est en jeu c'est le droit à l'existence, pour ces personnes exclues d'une situation d'utilité sociale ou affective.

Ce qui les tient debout, dans le glanage, c'est qu'à défaut de se sentir utiles, elles subsistent par leurs propres moyens, elles n'ont pas à justifier de leur droit à être ; mais c'est aussi les relations qu'elles peuvent tisser avec les autres glaneurs. De même, c'est par la dimension relationnelle, principal vecteur de réhabilitation de l'estime de soi pour ces personnes, que peut s'installer un recours supportable voire constructif à l'aide alimentaire (par exemple via du bénévolat « rétribué » en nature, dans les associations dispensatrices d'aide alimentaire).

CONCLUSION

Objectifs et méthodologie de l'étude

Cette étude qualitative exploratoire, réalisée à la demande du Haut Commissariat aux Solidarités Actives contre la Pauvreté en Octobre 2008, avait pour but d'éclairer le phénomène du glanage alimentaire, par une description des profils des glaneurs, de leurs motivations et de leurs pratiques. Une des préoccupations sous-jacente à cette démarche était la mise au jour des rapports entre glanage et aide alimentaire.

Une quarantaine d'entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès d'hommes et de femmes d'âge différents, rencontrés sur les 19 sites de glanage -marchés et poubelles des commerçants- à Paris, Amiens et Dijon. Ils ont été complétés par l'observation systématique de ces sites, des glaneurs présents, de leurs pratiques de glanage et du comportement des commerçants à leur égard. Enfin, quelques entretiens avec des responsables associatifs nous ont informés en amont de l'étude sur la situation de l'aide alimentaire dans les villes où se déroulait l'étude, et quelques témoignages de responsables de la voirie et d'assistants sociaux ont complété les récits des glaneurs et nos observations.

La diversité des profils de glaneurs, de leurs pratiques et de leur vécu

Deux critères objectifs impactent directement les attitudes et les pratiques vis à vis du glanage alimentaire : d'une part l'âge et le cycle de vie (qui amènent à distinguer « les moins de 25 ans », « les retraités », « les âges intermédiaires »), d'autre part la situation vis à vis du logement (qui amène à distinguer les personnes « avec logement » des « résidents de la rue »). D'autres variables contribuent à améliorer ou rendre plus difficile le glanage, à augmenter ou limiter la dépendance à son égard ¹⁴ :

- L'origine sociale et la trajectoire antérieure : le bagage culturel, les relations ou la rupture avec la famille (« jeunes »), une précarité de longue date ou une trajectoire préalable ascendante interrompue, l'expérience et la familiarité avec l'aide sociale (« âges intermédiaires » et « retraités »)
- La situation familiale : vivre seul ou en couple, avoir ou non des enfants à charge,
- La capacité d'élaborer sa situation et son glanage

Enfin la façon dont le glaneur considère les produits glanés (comme « restes, déchets » ou comme « ressource »), ainsi que le statut qu'il donne à son activité de glanage (« exploitation » ou « amélioration » du produit) sont déterminants dans leur vécu.

S'il existe une grande diversité de glaneurs alimentaires, le glanage n'a pas le même sens ni les mêmes effets pour tous.

La difficulté économique est à l'origine du glanage alimentaire, mais l'intensité de la difficulté qui conduit à glaner est variable.

Chez une minorité, il est compatible avec un faible niveau de difficulté économique et constitue une variable d'ajustement dans un budget serré, permettant des arbitrages en faveur d'autres postes de dépenses. Compris comme « optimisation de la ressource disponible », il est vécu

¹⁴ Il est remarquable qu'à l'exception des plus jeunes, la pratique de glanage est relativement ancienne (de 2 ou 3 ans à plus de 10 ans) chez personnes rencontrées, et ne semble pas constituer une variable pertinente pour notre description.

positivement, voire revendiqué comme attitude souhaitable, qui peut perdurer au-delà des périodes économiquement difficiles.

D'autres à l'inverse n'auront recours au glanage qu'en dernière extrémité, sous la pression de la faim et après avoir procédé à des restrictions sur tous les postes possibles, y compris leur alimentation. Vécu de façon honteuse comme « exploitation des restes », le glanage est alors limité aux périodes de grand besoin (pour autant que celles-ci alternent avec des périodes mieux dotées).

Le niveau d'acceptation, de « valorisation » ou d'humiliation associé au glanage dépend de l'âge et des trajectoires antérieures. Il est mieux accepté par les jeunes qui le vivent comme un aléa, un épiphénomène de la situation nécessairement transitoire où ils sont et qu'ils estiment avoir plus ou moins choisie. Les plus âgés –sauf à trouver en eux des ressources leur permettant de transfigurer leur vécu– sont humiliés d'être dans l'obligation d'avoir recours à une solution qui consiste à « exploiter les restes » pour se nourrir, au terme d'une vie d'effort et de travail visant à améliorer leur condition.

Aux âges intermédiaires, le glanage est toujours vécu comme un marqueur de la précarité, signe de sa persistance pour qui l'a toujours connue, signe de chute pour qui a connu des jours meilleurs, mais toujours témoin de l'échec des aspirations à autre chose.

Il constitue un élément d'autonomie et de dignité pour certains « anciens de la rue » auxquels il permet d'éviter ou de limiter le recours à l'aide.

Lorsqu'il s'agit de nourrir sa famille, ses enfants, le glanage est pratiqué au mépris de la honte ressentie, et « optimiser les restes » constitue une solution de secours parmi d'autres.

Le tableau suivant récapitule le vécu du glanage pour une dizaine de profils de glaneurs répertoriés lors de cette étude

	Les « résidents de la rue »	Les personnes ayant un logement
Jeunes moins de 25 ans	Le glanage accepté, vécu comme exploitation de la ressource : « <i>les Jeunes marginaux</i> »	· Le glanage revendiqué comme optimisation de la ressource : « <i>les jeunes avec un mode de vie de type alternatif</i> » ·
Retraités		Le glanage honteux, perçu comme exploitation des restes : « <i>Les retraités</i> »
Âges intermédiaires	Le glanage subi, perçu comme exploitation des restes : Les personnes « <i>entre deux mondes</i> » Le glanage réapproprié, vécu comme optimisation des restes : Les « <i>anciens de la rue</i> »	Les représentants de la vie précaire · « <i>La précarité de longue date</i> » : le glanage marqueur de précarité, vécu comme exploitation des restes · « <i>La chute après une trajectoire ascensionnelle</i> » : le glanage marqueur de la chute, vécu comme exploitation des restes · « <i>Les chargés de famille</i> » : la honte du glanage est surmontée, le glanage vécu comme optimisation des restes La préférence au glanage, vécu comme optimisation de la ressource : Les « <i>alternatifs</i> » Les « <i>opportunistes</i> »

Des inégalités devant le glanage

S'alimenter en récupérant sa nourriture sur les fins de marché ou dans les poubelles des commerçants demande du temps et de la disponibilité, ce qui d'emblé exclut certaines personnes ou limite fortement leur possibilité. Cela requiert aussi des capacités physiques, psychologiques et des compétences relationnelles et organisationnelles dont chaque individu est plus ou moins doté, plus ou moins en capacité de les acquérir.

La pratique du glanage est facilitée par le développement d'une « expertise » quant aux lieux et à la façon de procéder ; l'utilisation des produits frais est optimisée par (voire conditionnée à) la disposition d'un logement et d'un équipement et par un savoir faire culinaire adapté à la préparation d'une ressource irrégulière, saisonnière et imprévisible.

Le glanage de fruits et légumes sur les fins de marché suppose davantage d'équipements et d'organisation ; sa « rentabilité » pour le glaneur est subordonnée à la disposition d'un logement et à ses compétences culinaires.

Le glanage dans les poubelles implique une force physique, remplacée pour certains par le groupe. Il permet à des personnes dans l'incapacité de transformer les aliments, de s'approvisionner en tout prêt.

Face à cet ensemble de capacités et de compétences nécessaires, tous les glaneurs ne sont pas égaux. L'âge, l'isolement, l'usure induite par la précarité durable, les grandes difficultés psychologiques, mais aussi le statut d'étranger isolé sont des facteurs de vulnérabilité d'accroissement de la difficulté du glanage alimentaire.

Ce que permet le glanage

Le glanage alimentaire, sous réserve de disposer de ces compétences, possède une réelle efficacité au regard de son objectif premier : il permet aux glaneurs de s'alimenter ou de compléter leur alimentation.

Les produits issus de la récupération sur les marchés ou dans les poubelles sont considérés par les glaneurs comme réellement consommables, non-nocifs, voire pour certains d'entre eux, dotés de qualités, de valeurs nutritionnelles et de plaisir comparables à celles de produits achetés, et selon certains glaneurs, supérieures à celles des produits issus de l'aide alimentaire.

Il permet à ceux qui vivent le glanage de façon positive, ou du moins l'acceptent comme une solution éligible, de ne pas ressentir leur situation comme ayant basculé complètement dans la pauvreté (au risque que ceux-ci s'éloignent des aides, ne soient pas conscients de leur degré de dépendance vis à vis du glanage).

Enfin, pour une part des glaneurs, cette pratique n'est pas (ou moins qu'une autre) dissonante par rapport à leurs aspirations. Elle fait écho à la désillusion généralisée vis-à-vis de la consommation, qui n'échappe pas aux personnes en situation précaire. Elle garantit à certains (anciens de la rue notamment) une marge de liberté ou d'autonomie, leur évite l'indignité du recours à l'aide alimentaire. Pour d'autres, parmi les retraités, c'est le dernier bastion de résistance avant « l'abandon » de soi que signifie à leurs yeux à l'assistance.

Et que ne permet pas l'aide alimentaire connue ou imaginée

Le glanage n'est pas la solution « naturelle », celle à laquelle on pense pour résoudre un problème de manque alimentaire. Sauf à y avoir été habitué auparavant, l'entrée en glanage se fait après qu'on a utilisé d'autres solutions : manche, recours à l'aide alimentaire, restrictions

drastiques. Soit elle a lieu par l'intermédiaire d'un initiateur, soit l'idée se forme en voyant à l'œuvre des glaneurs auxquels on peut se comparer (en termes d'âge, de style, de comportement). C'est une pratique qu'on rencontre, à un moment où l'on a besoin d'une solution, et qui paraît acceptable pour compléter, éviter ou remplacer les autres, notamment le recours à l'aide alimentaire.

Les glaneurs rencontrés ne glanent pas explicitement par défaut d'aide alimentaire. Telle qu'ils l'ont expérimentée, ou telle qu'ils imaginent a priori, ils assimilent l'aide alimentaire à une perte d'indépendance et ne préféreraient pas avoir y recours.

Les personnes ayant charge de famille l'utilisent et lui sont reconnaissantes de leur permettre de nourrir leurs enfants. Les plus épuisés par une longue trajectoire de précarité peuvent y voir l'espérance d'une certaine sécurité.

Mais la majorité des glaneurs interviewés en a une image dégradée, qui concerne tant les conditions pour y accéder (caractère intrusif, critères arbitraires), le contexte de distribution (marqué par une socialité imposée et une situation d'allégeance obligée), que la nourriture distribuée elle-même (perçue comme une réponse basique et normative au besoin alimentaire organique).

Ils ne se considèrent pas comme destinataires de ce type d'aide (réservée aux autres, les « vraiment pauvres », les « familles avec enfants » ...) ; ceux qui ne la connaissent pas ne font pas état de recherches ou de désir d'information en ce sens (notamment quand existe un contentieux conflictuel avec les services institutionnels d'aide sociale).

Le système installé par les glaneurs dans les petits espaces de liberté qui existent actuellement a donc une efficacité réelle, puisqu'il aide ces personnes à se nourrir et à maintenir leur autonomie et une image d'eux-mêmes acceptable à leurs yeux.

Le risque de raréfaction de la ressource du glaneur

Il est d'autant plus important que le glaneur est vulnérable et que son degré de dépendance vis-à-vis de sa pratique est fort.

Le contexte du glanage est marqué par la contrainte : toute perte de compétence aggrave sa difficulté. Il est aussi marqué par le caractère aléatoire de la mise à disposition, de la quantité et de la diversité de la ressource.

Beaucoup de facteurs concourent à renforcer cet aléatoire, à raréfier la ressource, renforçant la vulnérabilité des glaneurs.

Le développement du « glanage dit « industriel » (effectué par les bénévoles des banques alimentaires auprès des hypermarchés et à Rungis ou dans les autres MIN), y contribue de façon globale, en amont, en augmentant le nombre et le niveau des prélèvements effectués aux différents niveaux, par les commerçants, les personnels de voirie, les responsables des poubelles, les habitués auxquels les commerçants font des dons, ...

La médiatisation du phénomène du glanage dans le contexte de la crise économique contribue à le faire connaître. Ceci peut favoriser une image positive du glanage et à accroître une meilleure tolérance à l'égard des glaneurs (du moins en théorie), mais aussi entraîner un afflux de nouveaux glaneurs. On a vu que l'origine du glanage vient d'une rencontre, d'une « initiation ». Ici il peut s'agir d'une sorte de contagion de l'idée au sein de certaines populations, notamment des jeunes. Même si cet afflux n'est pas en soi massif, il peut être facteur de déséquilibre dans la mesure où les sites ne deviendront pas pour autant plus nombreux ni plus riches. Il peut aussi être très perturbant sur un site donné, à la fois en diminuant la quantité de ressource disponible pour chacun, et en entraînant dans certains cas sa disparition, sa fermeture aux glaneurs.

En effet, la notoriété d'un site de glanage finit en général par être contre-productive. Un site réputé pour sa « rentabilité », son caractère accueillant, la diversité des produits, attire de nombreux glaneurs (raréfiant la ressource de chacun) : un nombre qui peut être jugé trop important par le commerçant, les voisins, les enseignes de distribution ... Il peut attirer aussi des glaneurs qui ne se plient pas aux codes de bonne conduite entre glaneurs (chassant de fait les plus faibles), ni aux obligations de discrétion, de propreté exigées par le commerçant. Ces phénomènes jugés dérangeants peuvent entraîner la fermeture d'un site.

Or la disparition d'un site privilégié, sur lequel un glaneur a acquis une certaine légitimité aux yeux des autres ou du commerçant, une expertise lui permettant d'optimiser sa pratique, peut se révéler très lourde de conséquences pour lui, surtout s'il n'a pas la capacité à identifier rapidement une autre source aussi accessible et à s'y déplacer.

L'évolution en cours de la réglementation sur la gestion des déchets renforce ce risque puisqu'elle tend à accroître la pression sur les commerçants et par conséquent une attitude de préservation vis-à-vis des glaneurs, induisant une réduction des micros espaces de liberté où ils évoluent et une fragilisation accrue de leur situation.